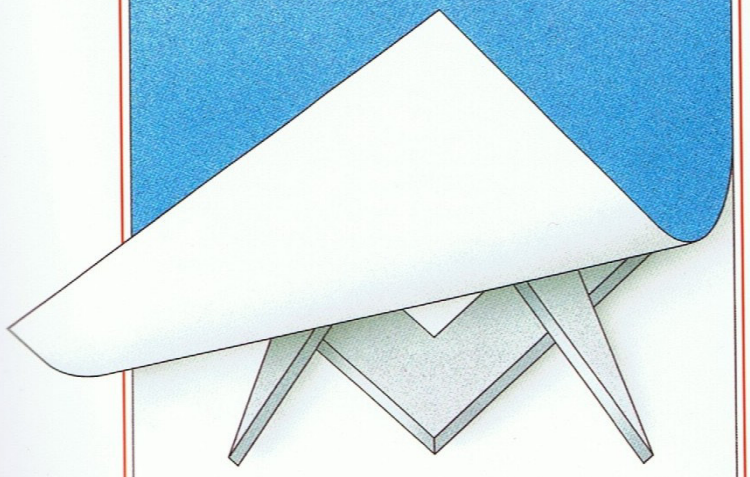
LA PENSEE ET LES HOMMES

SOUS LE MASQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE



DITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXE

La Pensée et les Hommes

Comité de direction

Georges Van Hout, président
Hervé Hasquin, secrétaire général
Oscar De Bouvere, trésorier

Comité de rédaction et de programmation

Jacques Cels, Roger Chif, Paul Danblon, Georges Goriély,
Guy Haarscher, Hervé Hasquin, Gilbert Hottois, Annie Kestelyn,
Pierre Kutzner, Jean-Claude Laes, Jacques Lemaire,
Georges Liénard, Nicole Rosel, Robert Steenhout, Georges Sylin,
Marthe Van de Meulebroeke, Georges Van Hout.

Responsables de rubrique

Publications : Jacques Lemaire
Radio *La Pensée et les Hommes :* Nicole Rosel
Radio *Penser c'est vivre :* Liliane Becker
Radio *Wir und die Zeit :* Annie Kestelyn
Télévision : Georges Van Hout, Hervé Hasquin, Nicole Rosel.

Secrétariat permanent

Anne-Marie Kouatly-Geritzen.

Adresse centrale

Avenue Adolphe Buyl 105 – 1050 Bruxelles – Tél. (02) 642 35 04
Le courrier doit être envoyé à cette adresse avec mention de la rubrique visée.

Abonnement aux publications

Le montant de l'abonnement pour trois dossiers annuels est fixé, pour 1990, à 850 FB (à majorer de 200 FB si la situation géographique du destinataire implique l'usage du courrier aérien).
Abonnement de soutien: 1.000 FB (ou plus)
C.C.P.: 000-0047663-36 - *La Pensée et les Hommes* 1050 Bruxelles.

Les volumes peuvent être acquis séparément aux Éditions de l'Université de Bruxelles (avenue Paul Héger 26, 1050 Bruxelles).

L'abonnement permet une réduction importante du prix des trois volumes et constitue un soutien direct à ***La Pensée et les Hommes***

Cet ouvrage est réalisé par *La Pensée et les Hommes*
dans le cadre de la collection
« Laïcité » du Centre d'Action Laïque.

SOUS LE MASQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

LA PENSÉE ET LES HOMMES
33e année. Nouvelle série, 13

SOUS LE MASQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Dossier édité par Jacques LEMAIRE

Éditions de l'Université de Bruxelles
1990

AVANT-PROPOS

par
Jacques Lemaire
Directeur des publications de
La Pensée et les Hommes

En raison de son influence indirecte sur l'histoire politique, intellectuelle, culturelle et artistique depuis plus de deux cent cinquante ans, la franc-maçonnerie a suscité et suscite à la fois la curiosité et de multiples velléités d'imitation. En raison aussi du mystère dont s'entourent les travaux et les usages des francs-maçons, leur Ordre a quelquefois été l'objet de suspicion malveillante autant que d'intérêts inappropriés.

La franc-maçonnerie, au-delà des formes particulières qu'elle peut revêtir çà et là, est une société philosophique, philadelphique et philanthropique.

Philosophique, car elle propose à ceux qui la rejoignent une réflexion de caractère symbolique et moral sur leur place dans l'univers et elle les incite à agir, en toutes occasions, dans le sens du beau, du bon et du juste. Mais, contrairement à d'autres groupements philosophiques et religieux, elle ne possède et ne regroupe aucun *corpus* de vérités toutes faites, chaque franc-maçon étant invité à rechercher et à construire sa vérité propre, selon la méthode symbolique.

Philadelphique, car elle entend réaliser le *Centre de l'Union,* ce point géométrique essentiellement humain où tous les hommes de bonne volonté peuvent se retrouver dans les liens de l'amitié sincère, de la confiance et de la discrétion.

Philanthropique car, depuis ses origines, elle pratique la solidarité et le bien de manière efficace, sinon toujours tapageuse et publique. Comme elle souhaite la promotion morale des individus, elle ne peut tolérer la misère et le dénuement. Aussi, elle œuvre, dans la mesure de ses possibilités, au développement social de l'individu.

En général, ce ne sont pas ces trois aspects fondamentaux que le commun des mortels retient de la pratique maçonnique. La curiosité des

profanes s'adresse davantage aux coutumes et aux traditions des loges, aux rites et aux signes de reconnaissance, au serment et au secret.

La franc-maçonnerie passe, à tort, pour une *société secrète.* Je dirais plus volontiers qu'elle constitue une **société à secrets.** *Secret initiatique,* incommunicable car il relève de la pratique personnelle de l'initié et diffère selon chaque personnalité. *Secret symbolique,* qui concerne les rituels, les mots, signes et attouchements. Dans la réalité, ce secret se révèle vraiment « symbolique », car depuis la première moitié du XVIII[e] siècle, des dizaines de livres ont divulgué tous les usages hérités de la tradition médiévale à la curiosité publique. Enfin, *secret pratique,* qui protège, par prudence, le nom des affiliés. L'histoire récente nous montre que les dictatures et les régimes autoritaires, de droite comme de gauche, pourchassent et persécutent ceux qui prétendent penser librement, sans rendre compte de leur opinion à quelque pouvoir supérieur.

La notion de secret, comme celle de *serment,* promesse solennelle censée protéger le secret, est si intimement liée à l'Ordre maçonnique dans les mentalités populaires que, dans la langue familière, le mot *franc-maçonnerie* sert souvent à désigner tout groupe d'individus travaillant en secret à un but commun, quelle que soit la nature de ce but.

Cet amalgame nous paraît regrettable. Pour cette raison, nous avons décidé d'approfondir quelque peu la réflexion sur le sujet et d'opérer le départ entre divers types de sociétés dont les intentions divergent radicalement, alors que peuvent apparaître semblables (à tort ?) leur organisation et leurs modes de fonctionnement. En intitulant ce numéro **Sous le masque de la franc-maçonnerie,** nous entendons moins analyser le destin de groupes qui consciemment ou non, volontairement ou non, se sont constitués sur le modèle des loges maçonniques que voir pourquoi tant d'associations, de tous genres et de toutes tendances, ont été associées ou assimilées à la franc-maçonnerie.

Parmi ces associations, il en est qui dérivent directement des Ateliers, comme la tristement célèbre loge *Propaganda Due,* les Ventes de Carbonari ou même certaines loges lotariennes. Dans ce cas, des initiés détournent les loges existantes de leur destin naturel à des fins politico-criminelles (comme les membres de la *P2)* ou créent, sur leur modèle, des groupements révolutionnaires voués à réaliser une indépendance nationale.

D'autres, sans descendre d'une famille maçonnique en ligne directe, s'inspirent plus ou moins directement des usages traditionnels des Maçons. Tel est le cas des *Chevaliers de Colomb*, organisation catholique puissante en Amérique du Nord, de certains groupements rosicruciens, de diverses organisations sociales. Tel est également le cas de plusieurs

groupes folkloriques estudiantins, notamment ceux liés à l'*Université libre de Bruxelles* (qui pour la première fois, semble-t-il, font ici l'objet d'une étude attentive).

Dans le camp catholique, radicalement hostile à l'existence des loges et à leur tradition de liberté de pensée, on n'a pas manqué de créer des cercles efficaces (et plus ou moins secrets) pour lutter contre ce qu'on nomme volontiers la « secte ». À côté d'un éphémère Grand Occident, censé contrebalancer, l'action du Grand Orient de France, a existé une association plus influente et plus durable, comme la *Sapinière.* Aujourd'hui, avec ses allures de puissance secrète et redoutable, *l'Opus Dei* fait un peu figure de « franc-maçonnerie », même au sein de l'Église et aux yeux de certaines autorités ecclésiastiques.

Pour être complets, nous n'avons pas voulu passer sous silence des groupements aux ambitions criminelles que la *vox populi* met quelquefois en relation avec la Maçonnerie. Aussi, bien que ces organisations ne comportent absolument rien de maçonnique, nous avons rapidement évoqué la *Maffia* ou la *Cagoule* et montré que les points de ressemblance entre ces groupes et les loges sont extrêmement ténus.

Au seuil de ce volume, je voudrais adresser des remerciements particuliers à mes amis Louis Bastien et Paul-Émile Lambelin qui, sur de nombreux points de détail, m'ont apporté une documentation particulièrement riche et intéressante.

Je voudrais également rendre hommage à mon collègue et ami Roger Desmed, l'un des meilleurs historiens belges de la franc-maçonnerie. Sur mes instances, il avait accepté de traiter le cas de la *Sapinière.* Poursuivant ses recherches, il avait opéré des découvertes curieuses et fructueuses, dont il m'avait confié l'essentiel avec un enthousiasme scientifique émouvant. La mort, venant injustement le ravir dans la fleur de l'âge, ne lui a pas permis de terminer sa contribution qui, achevée par ses proches, paraîtra dans une autre revue.

Nous dédions ce volume à la mémoire de Roger Desmed, homme profondément droit et bon, dévoué aux siens et à la science, d'une fraternité affectueuse et sans faille.

Bruxelles, le 23 décembre 1989.

Les Caballeros racionales, les loges lotariennes et les formes déviées de la franc-maçonnerie dans le monde hispanique

par
José A. Ferrer Bénimeli
Professeur à l'Université de Saragosse

Texte traduit de l'espagnol par Anne Thoen
Traduction supervisée par le Pr. Jacques Lemaire

L'organisation des congrès Bolivar et San Martin, ainsi que les commémorations du bicentenaire des hommes illustres de l'indépendance hispano-américaine, servent à remettre sur le tapis la question toujours débattue, mais jamais résolue, de la franc-maçonnerie et de l'indépendance hispano-américaine.

Le problème de fond que l'on pose, généralement sans le résoudre, est celui du rôle véritable joué par la franc-maçonnerie dans le processus d'indépendance. En effet, dès le début, on remarque bien souvent certaines confusions.

Le lien qui existe entre les Créoles et les centres culturels, politiques, sociaux et maçonniques de l'époque ne peut être nié, comme ne peut l'être le rôle qu'ont joué ces centres ou ces sociétés en Amérique espagnole. Ces centres et ces sociétés ont en effet aidé à la diffusion d'idées nouvelles telles que celles de liberté, de démocratie, de républicanisme et d'émancipation ou, si l'on préfère, d'indépendance. Les créoles qui ont pu venir en Europe – comme parmi tant d'autres Miranda, Bolivar, San Martin, Belgrano, Alvear, Mier, ou encore Narino –, imprégnés des courants politico-culturels en vogue à cette époque sur le continent, sont retournés aux Indes avec des idées nouvelles et des résolutions qui ont accéléré le processus d'émancipation.

Ces idées, comme le dit si bien Morales Padron[1], leur venaient des universités, des collèges, des académies,... et particulièrement des sociétés secrètes. N'oublions pas qu'en Europe, le rayonnement politico-culturel dont jouissaient les sociétés – secrètes ou non – a grandement contribué à la réalisation des changements révolutionnaires vécus.

Certaines sociétés de pensée, littéraires, économiques, universitaires, politiques, patriotiques ou maçonniques, qui se disaient parfois secrètes ou clandestines, ont été utiles après leur établissement en Amérique pour diffuser certaines idées et soutenir certains idéaux, principalement ceux de liberté et d'indépendance.

Il s'agissait de sociétés de pensée, comme *Los Amigos de las luces y de la libertad ;* littéraires, comme *Los Amantes del Pais* ou *Los Amantes de la Ilustracion ;* économiques, *Las Sociedades de Amigos del Pais ;* politiques, *Les Ventes de Carbonari ;* patriotiques, *Les Caballeros Racionales* ou *Loges Lautaro ;* maçonniques, *La Fraternidad Colombiana, La Protectora de las Virtudes,* etc.

Cependant, l'erreur réside dans la simplification que l'on fait parfois en confondant société secrète avec société patriotique ou politique, ou encore, dans la confusion de ces deux dernières avec la société maçonnique. Cette confusion naît d'une tendance fondamentale à donner un caractère essentiel à ce qui est purement accidentel, et surtout, de l'ignorance de ceux qui oublient les finalités et les propositions programmatiques exprimées dans les *Constitutions* et *Règlements,* pour se limiter aux seules formalités externes ou terminologiques. En d'autres mots, cette attitude fait abstraction de la structure idéologique, politique et sociale, et met l'accent sur l'aspect purement linguistique ou sémantique, ou même sur l'organisation ou le rituel ésotérique.

La loge Lautaro

Prenons le cas de la célèbre loge *Lautaro* de Buenos Aires, qui n'était pas une loge maçonnique, mais bien une société politique secrète, créée en 1812[2] et appelée *Société de Lautaro.* Celle-ci entretenait des relations

[1] Francisco Morales Padron, *Historia de América,* Madrid, Espana Calpe, 1962, vol. VI (Del Manual de Historia Universal), p. 86.

[2] Au sujet de ce thème, cf. entre autres Bartolomé Mitre, *Emancipation of South America,* Londres, 1893, et Ferrer Benimeli, José A., *Bibliografia de la masoneria,* Madrid, Fundacion Universitaria Espanola, 1978, pp. 85-86 et 308-316.

avec la *Gran Reunion Americana* (Grande Réunion Américaine) fondée par Miranda à Londres, et avec ses filiales de Cadix et Madrid : les *Caballeros Racionales.* Ces sociétés n'étaient pas non plus des loges maçonniques, malgré l'affirmation si souvent répétée, et fausse, du contraire.

L'œuvre de Furlong et Geoghegan *Bibliografia de la revolucion de mayo (1810-1828),* mentionne jusqu'à vingt-quatre études portant sur cette « petite Grande Loge à l'origine de l'indépendance de la Bolivie » d'après Beltran Avila[3], et dont le rôle dans la révolution d'octobre 1812, et dans l'indépendance de l'Amérique est étudié par Juan Canter, Raul Ruiz, Antonio Zuniga et Martin Lazcano, parmi d'autres[4]. Cependant, quand vient le moment d'aborder le thème de la participation du général San Martin aux activités de ladite loge, nous pouvons consulter déjà la thèse de Duthu et Furlong[5]. Les auteurs soutiennent non seulement que le général n'était pas maçon, mais font de plus l'apologie de son catholicisme, comme si catholicisme et franc-maçonnerie étaient deux éléments incompatibles[6].

---

[3] Marcos Beltran Avila, *La pequena Gran Logia que independizo a Bolivia 1823-1825,* Cochabamba, 1948.

[4] Juan Canter, « La Sociedad Patriotica y la Logia Lautaro », dans *La Nacion* (Buenos Aires), 10 octobre 1934 ; « La logia Lautaro y su evoluçion », *Ibidem* ; « La Logia Lautaro y la revolucion de octubre de 1812 », *Ibidem* ; « La Logia Lautaro y la independencia de América segun Antonio R. Zuniga », dans *Critica Historica* (Buenos Aires), 1933, pp. 1-14 ; « La Logia Lautaro y Mendoza », dans *Rev. de la Junta Prov. de Estudios Historicos* (Santa Fe) II, (1936), 78-90 ; Raul A. Ruiz Y Ruiz, « La Logia Lautaro y la Independencia de América »,dans *Rev. de la Junta Prov. de Estudios Historicos* (Santa Fe) XV, (1946), 73-82 ; *Rev.* « *San Martin* » *del Institute Nacional Sanmartinisno* (Buenos Aires) n° 13, (1947), 117-126 ; Fabian Onsari, *San Martin, la logia Lautario y la Franc-Masoneria,* Avellaneda, 1951 ; F., Pacifico OTERO, « La Logia Lautaro. Su valor y su significado historico », dans *La Nacion* (Buenos Aires), 12 junio 1910 ; Benjamin Oviedo Martinez, « La Logia Lautarina », dans *Revista Chilena de Historia y Geografia* (Santiago de Chile) LXII, (1929), 105-12 ; Mariano F. Paz Soldan, « La Logia Lautaro », dans *Historia del Peru independiente,* Lima, 1868-70, 2 vols. (vol. I [1868] 228-232) ; Romelo Avendano, « La Sociedad Lautaro, Rectificaciones historical », dans *La Revista de Buenos Aires,* 19, (1869), 439-445 ; 21, (1870), 129-141 ; Augusto Barcia, *SanMartin y la Logia Lautaro,* Buenos Aires, 1950 ; Jaime Eyzaguirre, *La logia Lautarina y otros estudios sobre la independencia,* Santiago de Chile, Ed. Fco. de Aguirre, 1973 ; Enrique de Gandia, *La politica secreta de la Gran Logia de Londres,* Buenos Aires, 1976 ; Antonio R.Zuniga, *La Logia Lautaro y la independencia de América,* Buenos Aires, 1922.

[5] D. Duthu, « San Martin y la logia Lautaro », dans Rev. Eclesiastica del Arzobia pado de Buenos Aires, V, (1905), 900-902 ; Guillermo Furlong, « La Logia Lautaro », dans Criterio (Buenos Aires), I, (1930), 721-722.

[6] Au sujet de cette question, cf. José A.Ferrer Benimeli, *Masoneria, Iglesia e Ilustracion,* Madrid, Fundacion Universitaria Espanola, 2e éd., 1983, y *Massoneria e Chiesa Cattolica,* Roma, Ed. Paoline, 2e éd. 1982.

Fabian Onsari et Alcibiades Lappas[7] défendent par contre la personnalité morale et maçonnique de San Martin, et mentionnent des détails tels que son initiation maçonnique, sa correspondance maçonnique, et même ses prétendues activités maçonniques en Belgique, où il fut distingué par la loge *La Parfaite Amitié.*

Cet aspect précis du rôle joué par lesdits libérateurs ou hommes de l'indépendance, qu'il s'agisse ou non de francs-maçons, est une question qui demande aussi à être éclaircie. En effet, la même divergence s'applique tant au général San Martin qu'à Simon Bolivar, Nicolas Navarro dédie son livre, *La masoneria y la independencia*[8], à la mémoire de Bolivar à l'occasion du centenaire d'un de ses décrets qui condamne la franc-maçonnerie (8 novembre 1828), et prétend démontrer ainsi que ni Bolivar ni Miranda n'étaient Maçons. Cette même idée est reprise par Alfonso Junco dans son œuvre, *La masoneria condenada por los prohombres de la independencia*[9]. Pourtant, Pacheco Quintero et Restrepo Cana[10] étudient précisément l'aspect colombien de l'influence maçonnique sur le processus d'indépendance.

En ce qui concerne Miranda, tous les historiens s'accordent pour affirmer que le précurseur de l'indépendance sud-américaine fut le Vénézuélien Francisco de Miranda, fils du capitaine canarien de milices Sebastian de Miranda y Ravuelo. Cependant, les choses se corsent lorsque l'on tente de s'accorder sur le nom de la loge, le lieu et la date d'initiation maçonnique du général Miranda. Certains historiens affirment que l'initiation eut lieu dans une loge de l'État de Virginie, alors que d'autres situent l'action en Philadelphie, à Londres, ou encore à Paris. Certains insinuent même que son initiation maçonnique fut célébrée à Gibraltar pendant ses trois mois de séjour là-bas au début de l'année 1776, et expliquent ainsi son affectation à la garnison de Cadix[11]. Quoi qu'il en soit, Miranda, c'est certain, pensait

[7] Fabian Onsari, *San Martin, la logia Lautaro y la Francmasoneria,* Avellneda, 1951 ; Alcibiades Lappas, *San Martin y su ideario liberal,* Nuenos Aires, Ed. Simbolo, 1982.

[8] Nicolas E. Navarro, *La Masoneria y la Independencia,* Caracas, Ed. Sur-América, 1928 ; José A. Ferrer Benimeli, « Bolivar y la Masoneria », dans *Revista de Indias* (Madrid) n° 172, (julio-diciembre 1983), 631-687.

[9] Alfonso Junco, « La Masoneria condenada por los prohombres de la Independencia », dans *Cuadernos Hispano-Americanos* (Madrid), n° 30, (1952), 295-303. Jorge Pacheco Quintero, *La Masoneria en la emancipacion de América (Aspecto colombiano),* Bogota, 1943 ; Carlos Restrepo Canal, « Informe sobre la Masoneria y la Independencia », dans *Boletin de Historia y Antigdedades* (Bogota), 46, (1959), 232-237.

[10] Rodriguez de Alosso, *Le siècle des Lumières conté par Francisco de Miranda,* Paris, M. France-Empire, 1974, pp. 30-35.

[11] Américo Carnicelli, *La Masoneria en la Independencia de América,* Bogota, 1970, I, p. 73.

à une organisation similaire, patriotique et américaine, pour mettre à exécution ses projets politiques relatifs à la liberté de l'Amérique espagnole.

Ainsi donc, comme l'écrit Carnicelli, Miranda décide d'utiliser le système des loges pour mener à bien ses projets d'émancipation, considérant qu'il s'agit là du meilleur moyen pour préserver l'enthousiasme et le sentiment mystique parmi les membres d'une organisation à caractère révolutionnaire, ainsi que pour éviter la surveillance et la persécution organisées par le gouvernement espagnol[12].

C'est dans ce but précis qu'il organise à Londres, en 1797, une société de type révolutionnaire et à tendance républicaine, nommée *Gran Reunion Americana,* dont il se constitue grand maître. L'objectif poursuivi par cette société est l'émancipation des colonies espagnoles en Amérique. La première « loge » filiale de cette société est créée dans la ville même de Londres. Ce n'est que plus tard qu'apparaissent de nouvelles filiales de la *Gran Reunion Americana* à Paris et Madrid, sous le nom de *Juntas de las ciudades y provincias de la America Meridional* ; à Cadix, sous le nom de *Société de Lautaro* ou *Caballeros Racionales* ; ainsi qu'à Buenos Aires, Mendoza et Santiago du Chili, nommées *Loges Lautaro,* et enfin à Caracas, nommée *Sociedad Patriotica*[13].

D'après l'historien Julio Mancini, l'organisation du général Miranda était dirigée à partir de son domicile (situé 27, Grafton Street). Jusqu'en 1810, en sa qualité de grand maître, le général initie dans la « loge » patriotique révolutionnaire les personnalités qui vont devenir les principaux protagonistes de l'indépendance américaine. Parmi eux se trouvaient, d'après Carnicelli, les Chiliens Bernardo O'Higgins, José Manuel Carrera, Juan Martinez de Rosas, Gregorio Argomedo, Juan Antonio Rojas, et les Argentins José de San Martin, José Maria Zapiola, Carlos Maria de Alvear, Bernardo Monteagudo et Marïano Moreno, qui, en 1811, organisent à Buenos Aires la loge Lautaro qui s'étendra ensuite aux villes de Mendoza en Argentine, et Santiago au Chili. Parmi les membres figuraient aussi ceux qui se sont affiliés à l'organisation de Miranda : le frère dominicain Servando Teresa de Mier, mexicain ; Vicente Rocafuerte, Carlos de Montfar et Juan Pio de Montufar, équatoriens ; Pedro José Caro, cubain ; José Cecilio del Valle, hondurien ; Andrés Bello, Luis Lopez Mendez et Simon Bolivar, vénézuéliens ; José Maria Vergara Lozano, de Santafé ; et bien d'autres encore[14].

[12] *Ibidem,* pp. 74-92.
[13] *Ibidem,* pp. 75-76.
[14] *Ibidem,* pp. 76-77.

En ce qui concerne le caractère de cette organisation, l'historien Carnicelli, auquel nous avons déjà fait référence, est très clair : « Une grande partie des membres de cette organisation révolutionnaire présentaient la double investiture, la **double condition** de Maçons de Loges régulières universelles et de Maçons de Loges patriotiques révolutionnaires américaines. D'autres, et il faut les différencier, ne présentaient que cette dernière investiture, car les loges mirandistes poursuivaient une finalité purement politique qui les séparait de la philosophie prônée par la Maçonnerie à proprement parler »[15].

L'on peut donc affirmer que Miranda et les autres animateurs de l'indépendance, pour des raisons stratégiques, se sont servis de la franc-maçonnerie pour favoriser leur mouvement révolutionnaire en créant une organisation parallèle à celle de la Maçonnerie quant à sa structure externe, mais radicalement distincte quant à sa finalité.

Nommé commissaire du roi de l'île de Porto Rico par le Conseil de la Régence, Antonio Ignacio de Cortavarria lui-même, au moment d'écrire au vice-roi du Royaume de Nouvelle Grenade depuis Portovelo, le 27 avril 1812, s'exprimait en termes tels au sujet de la correspondance interceptée d'Alvear, qu'il se limitait à dire que dans des villes comme Londres, Caracas, Cadix, Philadelphie et autres, s'étaient formées des « Loges ou Associations secrètes ». C'est de là que proviennent la confusion séculaire et l'interprétation erronée lorsque l'on parle de loges et de sociétés secrètes ou patriotiques.

Les loges Lautaro et la franc-maçonnerie

Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons en présence de certaines institutions, qu'elles s'appellent *Lautaro, Caballeros Racionales, Reunion de Americanos, Conjuration de Patriotas, Union Americana, Suprema Consejo de América...* qui, sous des dénominations différentes, présentent la même caractéristique[16] : ce sont des institutions ou sociétés qui, en réalité, n'ont

[15] Morales Padron, op. cit., p. 87, au lieu de dire Caballeros Racionales, dites Caballeros Nacionales ; Lappas, op. cit., pp. 16-21.

[16] De la même façon, de nombreuses demeures du Vatican, pour donner un exemple, n'ont rien à voir avec la Maçonnerie, bien qu'elles s'appellent aussi loges. Dans les deux cas en effet, il ne s'agit pas de questions linguistiques ou purement sémantiques, mais bien d'éléments historico-idéologiques.

rien en commun avec la franc-maçonnerie même si parfois elles ont adopté le nom de loges[17].

D'ailleurs, même sur la dénomination de ces « sociétés », l'on ne parvient pas à se mettre d'accord. Pour Martinez Zaldua[18], les *Caballeros Racionales* de Cadix ne formaient pas une loge, mais plutôt un groupe de membres qui faisaient partie intégrante de *la Gran Reunion Americana* de Londres. Pour Fernando Nadra par contre[19], la société fondée par Miranda se nommait *Lautaro* ou *Caballeros Racionales.*

Même sans partager totalement l'opinion de Nicolas E. Navarro, le paragraphe suivant de son livre, *La Masoneria y la Independencia*[20], peut-être révélateur :

> « Il ne fait aucun doute que les instigateurs de l'indépendance américaine ont dû tenir des conciliabules et se grouper en associations clandestines pour mener de l'avant leur entreprise. De tels noyaux existaient en Europe, et tout jeune Créole des possessions espagnoles qui arrivait sur le vieux continent était récupéré par les agents révolutionnaires et incorporé dans la confrérie. C'est ainsi qu'il y eut la *Gran Logia Americana* de Cadix, et que San Martin dirigea sa propre *Loge Lautaro* pour répondre à son objectif de libération du Rio de la Plata, Bolivar fut reçu dans la première organisation, et lorsqu'il arriva à Paris, il fut reçu aussi par les Américains d'Europe, comme dirait Aristedes Rojas, Américains qui le submergeaient d'invitations et lui ouvrirent leurs réunions. *S'agissait-il là de véritables loges maçonniques ?* Rien n'est moins sûr. Cependant, même en admettant qu'il s'agissait bien de loges maçonniques véritables, il est clair que si les conspirateurs contre l'Espagne recherchaient le couvert de ces institutions pour se concerter, cela n'implique nullement que la Maçonnerie en ait inspiré la philosophie, mais simplement que les conspirateurs trouvaient qu'il s'agissait d'une manière satisfaisante de préserver le secret qu'exigeaient leurs actes. Au moment où la lutte éclata et qu'il devint possible de combattre la puissance espagnole à visage découvert, la Maçonnerie, pour peu qu'elle eût existé, fut négligée : une *Société patriotique* ou un *Comité Révolutionnaire* courant suffisaient pour concevoir et mettre en pratique les différentes trames. »

Dans son œuvre dactylographiée intitulée *Simon Bolivar y la Francmasoneria*[21], le maçon Pedro A. Barboza de laTorre, de Maracaibo,

---

[17] Ramon Martinez Zaldua, *La Masoneria en Hispanoamérica,* México, 1965.

[18] Fernando Nadra, *San Martin hoy,* Buenos Aires, Ed. Cartago, 1974, p. 26.

[19] Nicolas E. Navarro, Nicolas E., *op. cit.,* La Masoneria y la Independencia, pp. 15-16.

[20] Pedro A. Barboza De La Torre, *Simon Bolivar y la Francmasoneria,* Maracaibo, 1977.

[21] Au sujet de la Maçonnerie en Espagne, cf. José A. Ferrer Benimeli, *Masoneria epanola contemporanes,* Madrid, Siglo xxi de Espana Ed., 1980, pp. 38-81.

mentionne aussi ces pseudo-loges de Miranda, loges « volantes » ou itinérantes, créées sur le modèle des loges militaires napoléoniennes[22].

En 1893 déjà, dans le premier volume de son *Historia de San Martin y de la Emancipacion Sud-Americana*[23], Bartolomé Mitré s'exprimait comme suit au premier chapitre intitulé *Introduction historique à l'émancipation sud-américaine :*

> « Francisco Miranda, de Caracas, fut le premier à entrevoir les grands destins de l'Amérique républicaine et à arborer le drapeau rédempteur conçu par lui sur ces plages mêmes qui furent découvertes par le génie de Colomb. C'est lui qui centralisa et motiva les actions révolutionnaires des Sud-Américains dispersés en Europe en nouant des relations systématiques avec les Créoles des colonies. C'est lui qui fonda à Londres, à la fin du XVIII[e] siècle la première association politique à laquelle tous s'affilièrent dans le but de préparer l'entreprise de l'émancipation sur la base du dogme républicain : la *Gran Reunion Americana.* Cette association a vu l'initiation aux mystères de la liberté à venir de O'Higgins, chilien ; Narino, de Nouvelle-Grenade ; Montufar et Rocafuerte, de Quito ; Caro, de Cuba et représentant des patriotes péruviens ; Alvear, argentin, ainsi que d'autres qui allaient se distinguer plus tard, avouant leur crédo et mourant pour lui. Devant elle, ces deux grands libérateurs que sont Bolivar et San Martin ont prêté le serment de faire triompher la cause de l'émancipation de l'Amérique méridionale.
>
> Cette association à l'origine de la révolution sud-américaine fut le modèle des sociétés du même genre. Celles-ci, transplantées sur les lieux de l'action, ont fortement marqué les personnalités qui ont été amenées plus tard à diriger cette association et à décider de sa destinée. »

Dans le deuxième chapitre, *San Martin en Europe et en Amérique,* au paragraphe X, l'auteur écrit :

> « C'est vers cette époque que le général Francisco Miranda, dont nous avons déjà ébauché les traits, unissait grâce à un idéal commun tous les Américains d'Europe. Il leur insufflait sa passion et leur fixait ainsi les objectifs d'indépendance américaine et de création de la république... *Il est le créateur du modèle des sociétés secrètes* auxquelles se sont affiliés les Américains dispersés en Europe afin de préparer cette entreprise qu'était la rédemption de l'Amérique. *C'est lui qui a fourni aux sociétés secrètes de ce genre leur organisation, leur but et leur crédo,* et c'est sur cette base que d'autres sociétés furent créées en Espagne. Cadix, c'est-à-dire précisément la porte d'entrée et de sortie des Américains pour la péninsule, était un lieu obligatoire de réunion pour tous ainsi que le centre, à cette époque,

[22] Bartolomé Mitre, *Emancipation of South America,* Londres, 1893 ; *Historia de San Martin y de la Emancipacion Sudamericana,* Buenos Aires, Eudeba, 1968 (Buenos Aires, 1907).

[23] En ce qui concerne la différence radicale entre Maçonnerie et Charbonnerie, cf. José A. Ferrer Benimeli, *La Masoneria actual,* Barcelona, Éd. AHR, 1977, pp. 36-39.

> d'une activité révolutionnaire intense qu'une société mystérieuse s'était attelée à propager. Comme nous l'avons vu dans une autre œuvre historique *(Historia de Belgrano),* les sociétés secrètes composées de Sud-Américains et qui avaient pour objectif l'émancipation de l'Amérique du Sud d'après le dogme républicain, ressemblaient fortement de par leur organisation et les buts poursuivis aux Ventes des Carbonari copiées sur les rites de la franc-maçonnerie dont en fait elles ne présentaient que les formes et les symboles[24]

Pendant les premières années du XIX[e] siècle s'était généralisée en Espagne une vaste association secrète sous le nom de *Société Lautaro* ou *Caballeros Racionales.* Celle-ci était en relation avec la société mère de Londres, la *Gran Reunion Americana* fondée par le général Miranda. Rien qu'à Cadix, noyau de l'organisation, on dénombrait en 1808 plus de quarante membres, parmi lesquels quelques grands d'Espagne, comme le comte de Puflo-en-Rostro, ami et correspondant de Miranda. Le premier grade d'initiation était d'oeuvrer pour l'indépendance américaine, et le deuxième, la profession de foi démocratique en promettant de 'ne reconnaître comme gouvernement légitime des Amériques que celui qui soit élu par la volonté libre et spontanée des peuples, et de travailler à la fondation du système républicain' ».

Toujours dans le deuxième chapitre, paragraphe XII, on peut encore lire ceci :

> « À Londres, (San Martin) rencontrait ses compagnons Alvear et Zapiola et se mettait en contact avec d'autres Sud-Américains qui se trouvaient là à ce moment... Ils appartenaient tous à l'Association fondée à Londres par Miranda, société mère de celle de Cadix, comme nous l'avons dit, et devant laquelle Bolivar venait de prêter serment à Miranda lui-même avant de rentrer au Vénézuéla en compagnie du célèbre Maître. San Martin et ses deux compagnons ont été initiés au cinquième et dernier grade[25]. C'est ainsi qu'ont été unis dans un même serment, fait sur le vieux continent, le grand précurseur et les deux plus grands fondateurs de l'indépendance du Nouveau Monde. L'objectif de l'association était de favoriser par tous les moyens possibles l'insurrection sud-américaine. Ses membres travaillaient donc activement pour conquérir des prosélytes et pour disposer l'Europe favorablement à leur égard, et ceci au moyen de publications dans la presse, en attendant le moment propice à la prestation de services plus efficaces[26]. »

[24] Vous pourrez observer ici qu'il n'y a même pas coïncidence avec la Maçonnerie pour les questions de grades, car à la différence des trois grades traditionnels de la Maçonnerie, ici l'on en cite cinq.

[25] Mitre, *op. cit.,* t. I, *cap. I.*

[26] Bartolomé Mitre, *Historia de Belgrano y de la Independencia Argentina* citado por N. Navarro, *op. cit., La Masoneria y la Independencia,* pp. 29-30.

Ces mêmes idées sont reprises par Mitré dans son *Historia de Belgrano y de la Independancia de Argentina.* Au chapitre XXIV du tome 2, sous l'épigraphe *Belgrano et San Martin,* on peut lire ce qui suit :

> « Ces deux hommes (Alvear et San Martin) furent les premiers à introduire à Buenos Aires les sociétés secrètes appliquées à la politique.
> Les sociétés secrètes composées de membres américains qui s'étaient généralisées en Europe avant que n'éclate la révolution, *présentaient tous les aspects des loges maçonniques, mais n'en possédaient en fait que les signes, formules, grades et serments.* Leur objectif était plus ambitieux, et leur organisation les *rapprochait fort des Ventes de Carbonari.* Les adeptes étaient surtout des jeunes Américains rendus fanatiques des théories de la révolution française, mais l'association n'initiait à ses mystères que ceux qui professaient le dogme républicain et étaient prêts à œuvrer pour l'indépendance de l'Amérique. Ces sociétés, dirigées à partir de centres anglais et espagnols, *trouvèrent leur origine* dans une association créée à Londres par le célèbre général Miranda à la fin du siècle passé, et qui avait, en dehors d'un grand dessein, la *prétention immédiate de révolutionner* Caracas. Quant au général Miranda, il s'est successivement tourné vers la France, les États-Unis et l'Angleterre pour obtenir la défense de sa cause. Au début du XIX[e] siècle s'est formée une vaste société secrète composée presque uniquement d'Américains afin de coopérer avec l'association de Miranda. Celle-ci s'était généralisée en Espagne sous le nom de *Sociétés de Lautaro* ou *Caballeros racionales* et comptait parmi ses membres certains nobles de haute noblesse espagnole. *Ce que l'on pourrait appeler le Grand Orient politique de l'association se situait à Londres,* et c'est de là que partaient toutes les communications pour l'Amérique. Le centre espagnol correspondant se localisait à Cadix, où s'affiliaient tous les Américains qui utilisaient le port pour entrer dans le pays, ou pour en sortir. Le premier grade d'initiation des néophytes se composait du serment de travailler pour l'indépendance américaine ; le deuxième s'énonçait en termes de profession de foi du dogme républicain. La formule utilisée pour le serment du deuxième grade était la suivante : ' Tu ne reconnaîtras comme gouvernement légitime de ta patrie que celui qui ait été élu par la volonté libre et spontanée des peuples. Tu reconnais que le système républicain est la meilleure forme de gouvernement pour les Amériques. Tu feras donc tout ce qui est en ton pouvoir pour que les peuples adoptent le républicanisme. ' C'est à cette association secrète, qui possédait des ramifications dans l'armée et la marine et ne comptait que quarante initiés dans les deux grades, que s'affilia San Martin, presque au même moment que Bolivar. Ainsi, les deux futurs libérateurs du Nouveau Monde se lièrent dans un même serment prêté sur le vieux continent. Partis d'un même centre, partageant un objectif commun et élevés de la même façon à la même hauteur, ils devaient plus tard se trouver face à face au milieu de leur glorieuse carrière. »[27].

Il nous suffit de lire attentivement ces passages pour apprécier la clarté avec laquelle B. Mitré décrivait déjà les associations politiques secrètes fondées par Miranda, associations très distinctes de la Maçonnerie et même de la Charbonnerie, dont elles n'avaient emprunté que les apparences

[27] Navarro, *op. cit.,* p. 31.

superficielles comme les signes, formules, grades et serments secrets. L'institution créée par Miranda fut une œuvre purement et exclusivement personnelle : c'est lui qui l'a conçue, c'est lui qui l'a fondée, c'est lui qui l'a dirigée, s'érigeant pour lui et devant lui en grand maître. Il s'agissait d'une société secrète, c'est vrai, mais une société secrète à caractère politique qui poursuivait un objectif clairement défini qui n'avait rien à voir avec la franc-maçonnerie.

Une société secrète à caractère politique

Il suffit de comparer les Constitutions, Règlements et même le serment de ces « loges » *Lautaro, Caballeros Racionales,* etc. pour constater qu'il ne s'agissait là que de sociétés politiques qui recherchaient l'émancipation américaine et l'instauration du régime républicain dans les pays d'outre-Atlantique. Pour peu que l'on connaisse l'histoire de la franc-maçonnerie et son idéal de fraternité universelle, de tolérance, de défense des droits de l'homme et d'indépendance religieuse ou politique[28], les conclusions sont claires. Et ceci malgré l'attitude de certains auteurs comme Ramon Martinez Zaldua dans *La Masoneria en Hispanoamérica,* Julio Mancini dans *Bolivar y la emancipacion de las Colonias espanolas desde los rigenes hasta 1815,* ou encore Alcibiades Lappas dans *San Martin y su ideario liberal,* pour ne citer que trois exemples d'idéologies et d'époques différentes.

Ces auteurs s'obstinent en effet à entretenir des confusions qui n'échappent pas même à l'apprenti historien le plus novice.

Tout d'abord, l'on remarque que Martinez Zaldua s'obstine à affirmer non seulement que les loges lautariennes étaient des institutions à caractère maçonnique, mais que, de plus, il veut le démontrer en s'appuyant sur les dires de Mitré qui, comme nous venons de le voir, affirme exactement le contraire[29].

Quant à l'œuvre de Mancini, œuvre de référence la plus souvent citée pour justifier l'affiliation de Miranda et Bolivar à la franc-maçonnerie, elle n'a pas plus de mérite que d'être une copie mauvaise et manipulée des écrits de Mitré, dont sont cités les passages précis qui, en dehors de leur contexte, affirment exactement le contraire de ce que défend Mitré. Mancini parle de pratiques maçonniques, de loges, d'ateliers, de grands maîtres, etc.,

[28] Martinez Zaldua, *op. cit.*, p. 26.
[29] Martinez Zaldua, *op. cit.*, p. 26.

alors qu'en réalité, Bartolomé Mitré établit clairement la distinction entre les sociétés patriotiques mirandistes et la franc-maçonnerie de l'époque[30].

Alcibiades Lappas, lui, va plus loin encore dans son interprétation historique tendancieuse, et cite comme arguments irréfutables quelques lettres de Carlos de Alvear à Rafael de Méfia, lettres publiées par le contre-amiral Julio Guillén[31], et dans lesquelles figurent les termes de Frères, loges, sociétés des Caballeros Racionales ; termes et expressions que Lappas associe *a priori* avec la franc-maçonnerie. Pourtant, chacun sait parfaitement que ladite « loge » *Caballeros Racionales* de Cadix ne pouvait être une loge maçonnique, que ce soit par sa finalité ou les serments à prêter, et ceci mise à part l'utilisation – indistincte ou non – dans la correspondance publiée par Guillén, du terme de loge ou de société. La constitution d'une loge maçonnique exige en effet plus que la simple utilisation de l'appellation « loge », comme nous l'avons vu. Cependant, la Manipulation de Lappas va jusqu'à citer sans hésitation aucune une rhumée « liste des francs-maçons qui ont participé à la guerre contre Espagne », conservée à Salamanque, à l'*Archivo Historico Nacional* (Centre national des archives historiques), et affirme qu'il s'agit des « participants à la lutte pour l'émancipation américaine », alors qu'en réalité, cette liste date de l'époque de la guerre civile de 1936-1939[32].

Américo Carnicelli lui-même, dans son œuvre *La Masoneria en la independencia de América,* joue constamment sur les confusions entre les deux institutions : les loges maçonniques et les loges lautariennes, et ne peut faire autrement que de s'exprimer ainsi lorsqu'il reproduit la Constitution et le Règlement de la loge « lautarienne » de Santiago du Chili de 1817 : « Voici la Constitution de la loge *Lautaro* de Santiago du Chili, fondée en l'an 1817, comme elle fut expédiée par ses fondateurs, et dont les normes générales n'ont préservé que très peu de la Loi fondamentale de la Maçonnerie universelle. On en déduit donc aisément qu'il s'agit d'une organisation éminemment politique »[33].

En d'autres circonstances, Américo Carnicelli a parlé tant de la « loge » *Gran Reunion Americana* de Londres que de « loges » Lautaro de Buenos

[30] Jules Mancini, Bolivar et l'Émancipation des Colonies Espagnoles des origines à 1815, Paris, Perrin, 1912.

[31] Julio Guillen, « Correo insurgente de Londres capturado por un corsarie portorriqueño », 1811, dans Boletin de la Academia Chilena de la Historia, xxvii, n° 63 (1960) 125 y ss. Cf. également la reproduction de cette correspondance dans Carnicelli, op. cit., t. i, pp. 92-105.

[32] Lappas, op. cit., p. 65 (nota 18).

[33] Carnicelli, op. cit., t. i, p.292.

Aires, Mendeza et Santiago, et a affirmé qu'il s'agissait de *loges patriotiques révolutionnaires qui ne tiraient de la Maçonnerie que les nuances liturgiques*[34].

Un double objectif : la lutte pour l'indépendance américaine et pour la démocratie

Nous pouvons en dire autant de Fernando Nadra qui, au moment de parler de la loge *Lautaro* fondée par San Martin à Buenos Aires en 1812, dit : « Son objectif fondamental était de regrouper en son sein les éléments les plus éprouvés et conséquents de la révolution. Elle devait organiser et unifier le commandement révolutionnaire par la politique, l'économie et la force militaire, et influencer ainsi le tournant de la lutte, à partir du gouvernement ou en dehors de celui-ci. Elle était chargée de définir la ligne politique et tactique de la révolution, de déterminer le plan d'action et de déceler les points vulnérables de l'ennemi. En bref, elle devait être le moteur qui actionnerait et orienterait le mouvement de l'indépendance définitive ainsi que l'organisation nationale »[35]. C'est dans ce but précis que fut créée la filiale de Buenos Aires de la loge *Lautaro* d'après le modèle de celles qui fonctionnaient en Europe. Ce but était d'ailleurs bien défini dans le serment que devaient prêter ses membres « tout comme à l'organisation mère de Cadix ».

Son objectif fondamental, ajoute Nadra, c'était la lutte pour l'indépendance américaine et pour l'instauration du régime républicain. Son inspiration provenait des idéaux de la Révolution française, et de toutes les organisations révolutionnaires qui furent créées à cette époque dans les pays européens afin de lutter contre la monarchie et la féodalité, et pour favoriser l'organisation et l'unité populaire, la démocratie bourgeoise et le progrès économique »[36].

Parmi les différents aspects du programme soulignés par Fernando Nadra, et qui coïncident exactement avec ceux reproduits par Carnicelli lors de son allusion à la loge *Lautaro* de Santiago de Chili, de 1817, il convient de citer les aspects suivants.

Son objectif était de « travailler de façon systématique et planifiée pour l'indépendance et le bonheur de l'Amérique, en agissant en tout honneur et justice ». Pour être membre de la loge, tout candidat devait être un homme

[34] Ibidem, t. II, p. 13.
[35] Nadra, op. cit., pp. 30-31.
[36] Ibidem.

éprouvé quant à « la libéralité des idées et la ferveur du zèle patriotique ». Par cette formule, l'on signifiait que ne pouvaient être acceptés, du moins en un premier temps, ceux qui d'une manière ou d'une autre auraient éprouvé une nostalgie colonialiste. De plus, tout membre qui aurait été élu pour remplir une fonction gouvernementale, ne pouvait agir pour son compte propre, mais devait en référer à la loge pour toutes les questions fondamentales qui dépendent de sa fonction.

Et Fernando Nader d'ajouter encore ceci : « Toutes les décisions de la Loge, inspirées de l'idéal suprême de l'indépendance nationale, devaient être fondées sur l'opinion publique, c'est-à-dire les besoins et les désirs du peuple. C'est pour cette raison que la Loge recommandait particulièrement aux ' frères ' de se préoccuper de l'opinion du peuple, et de ' travailler pour l'acquérir ' ».

De plus, les frères ou compagnons devaient « s'assister mutuellement », « informer la loge de toutes les nouveautés et des changements qui puissent être importants pour l'opinion publique et pour la sécurité de l'État », « soutenir même au risque de sa vie les résolutions de la loge », créer des filiales, et ne jamais dénoncer son existence ou ses travaux, car ceci constituait la plus grande trahison et lâcheté[37].

L'académicien Guillermo Furlong quant à lui, qu'on ne pourrait soupçonner de philomaçonnisme, écrivait déjà en 1920 ceci dans son oeuvre *El General San Martin : mason, catolico, deista ?*[38] *:*

> « San Martin appartenait à la loge *Lautaro.* C'est indubitable, tout comme l'est aussi le fait que *cette loge ne présentait aucun caractère maçonnique* mise à part l'organisation externe, le secret des membres et des activités. Matias Zapiola, un des fondateurs de la loge *Lautaro,* en réponse à la question de Mitré sur le nom que portait la loge à laquelle il avait appartenu lors de son séjour en Espagne, affirma qu'il s'agissait d'un groupe d'Américains qui se nommait Société de *Lautaro.* En réponse à la question de Romulo Avendano concernant l'objectif de cette Loge, il affirma que la solution se trouvait dans le serment : ' Tu ne reconnaîtras comme gouvernement légitime de ta patrie que celui élu par la volonté libre et spontanée des peuples. Comme le gouvernement républicain est celui qui convient le mieux à la liberté de l'Amérique, tu feras tout ce qui est en ton pouvoir pour décider les peuples à adopter ce type de gouvernement '[39].

[37] Ibidem, p. 32.

[38] Guillermo Furlong, El General San Martin : Mason-catolico-deista ?, Buenos Aires, Club de Lectores, 1950, pp. 74-75.

[39] Remarquez que cette formule de serment, sous réserve de quelques différences, est identique à celle reproduite plus haut et tirée de l'œuvre de Mitré, Historia de Belgrano y della Independencia Argentina (cfr. nota 26).

> Mitré, illustre historien qui est devenu grand maître de la Maçonnerie argentine, affirma catégoriquement que la loge *Lautaro* ne faisait pas partie de la franc-maçonnerie, et que son objectif n'était autre que politique[40]. »

Furlong continue et fournit des preuves pour étayer son idée. C'est ainsi qu'il cite Romulo Carbia, qui écrivit qu'au sein de la loge *Lautaro,* les questions religieuses n'étaient jamais abordées, l'attention étant concentrée sur les domaines politiques et militaires, et pas toujours avec succès d'ailleurs.

Au docteur Ricardo Rojas et son étude consacrée à la loge *Lautaro* dans *El Santo de la espada,* Furlong emprunte quelques mots auxquels il fait dire que la loge *Lautaro* « ne dépendait pas des associations mères maçonniques, ni même d'autres associations secrètes purement politiques. Ce fut une loge autonome, même si elle avait adopté de la Maçonnerie la discipline, le mystère, la hiérarchie et certains symboles ». Le même auteur avait écrit peu auparavant que les « lautariens » de Buenos Aires pensaient « organiser l'opinion publique, renforcer l'autorité, discipliner la milice, propager la révolution et définir les buts démocratiques de l'émancipation américaine ».

Martin V. Lazcano, auteur de *Las sociedades Secretas Politicas y Masonicas de Buenos Aires,* œuvre dédiée à la Maçonnerie argentine, s'exprime en ces termes :

> « Je ne dois sûrement pas être le seul à avoir ressenti de la confusion face à des versions historiques obscures ou inexplicables, particulièrement en ce qui concerne la ' Société lautarienne ', autour de laquelle s'est tissé une légende erronée lorsque l'on affirme qu'elle est rigoureusement maçonnique, espérant renvoyer ainsi un titre de gloire à l'institution maçonnique argentine. Une analyse consciente et objective du rôle de cette société conclut en soi à une ligne définie de séparation avec la Maçonnerie... Profondément convaincu du caractère profane (non maçonnique) de toutes les sociétés secrètes qui sont apparues sur la scène nationale, à l'inclusion de la loge *Lautaro,* j'ai opposé ma conviction à la légende qui veut maintenir que la loge *Lautaro* était une loge maçonnique. »[41].

Enfin, Juan Canter, auteur de l'article sur les sociétés secrètes paru dans *Historia de la Nacion Argentina,* lorsqu'il parle de la loge *Lautaro,* affirme que celle-ci « ne poursuivait aucun but dogmatique » ou antireligieux, ce qui explique que « parmi les membres il y avait des prêtres ». « Seules les formules externes et les cérémonies d'initiation étaient maçonniques ».

---

[40] Furlong cita la obra de Mitre, Historia de Belgrano en su edicion de Buenos Aires, 1902, t. 2, p. 213.

[41] Martin V. Lazcano, Las sociedades secretas, politicas y masonicas en Buenos Aires, Buenos Aires, 1927, t. I, p. 270.

Toujours d'après le même historien, « les buts poursuivis par la loge peuvent être réduits à trois énoncés : indépendance, démocratie, constitution ». Auparavant, il avait écrit, au sujet des loges de l'époque révolutionnaire, que « l'on assignait à chaque société secrète américaine une souche maçonnique, ce qui pour moi est un jugement fallacieux. Nous devons faire la distinction entre congrégation, sectes, formules et cérémonies. Certaines ressemblances ont pu exister, au niveau des modalités, de la hiérarchie, des cérémonies, des méthodes de diffusion, c'est-à-dire au niveau de ce que l'on pourrait appeler les formes externes, la couverture, la technique, mais jamais dans l'essence rituelle »[42].

Canter rappelle que José Manuel Estrada considérait la loge *Lautaro* comme une organisation maçonnique, et réprouve son Jugement erroné. Cependant, en même temps, il reconnaît que s'il est vrai qu'Estrada a effectivement commis cette erreur dans ses célèbres *Lecciones,* lui-même s'est corrigé plusieurs années plus tard, de façon catégorique et absolue : la loge *Lautaro* n'avait rien à voir avec la franc-maçonnerie. Elle imitait en effet la discipline de la Maçonnerie et partageait avec elle certaines similitudes, rien de plus que des similitudes, mais elle n'appartenait pas à la ligue du maçonnisme. Il s'agissait d'une société purement politique. »[43]

Les témoignages antérieurs sont assez variés, clairs et catégoriques. Ce n'est pas pour cela qu'ils sont moins inutiles comparés à des publications aussi récentes que l'œuvre posthume déjà citée d'Alcibiades Lappas au sujet de *San Martin y su ideario liberal.* Je me refuse à croire que l'historien officiel de la Maçonnerie argentine aujourd'hui aurait accepté de telles idées, malgré son attitude bien connue et ses jugements pas toujours en accord avec la véritable recherche de la Vérité, en dehors des manipulations et des falsifications historiques qui, aujourd'hui plus que jamais, discréditent ceux qui, par manque d'éthique professionnelle, s'obstinent à suivre le chemin des clichés et des mythes mensongers.

[42] Juan Canter, Las sociedades secretas y literarias, en Historia de la Nacion Argentina, Buenos Aires, 1939, t. 5, pp. 396 et 404.
[43] José Manuel Estrana, *Miscelanea*, t. 3, p. 321.

De l'obédience à la déviance : la loge P2

par
Francesco Amato

Voici ce qu'un Vénérable Maître de loge proposait aux membres de son Atelier : « *Le premier et indispensable objectif présuppose une opération de constitution d'un club de nature rotarienne, de par la nature diverse de ses composants. Y seraient représentés, au plus haut niveau, des opérateurs financiers et autres entrepreneurs privés, des représentants éminents de professions libérales, de l'administration publique et de la magistrature.*

Peu d'hommes politiques, mais très sélectionnés et ne dépassant pas quarante personnes.

La mise en chantier d'un plan conservateur de renouvellement démocratique devra privilégier au premier plan les techniciens, et il faut prévoir un comité de garantie qui tiendrait sous contrôle les politiciens appelés à actualiser et à faire voter ledit plan.

La formule politique importe peu, seule compte l'insertion d'hommes-clefs dans les rouages de l'État, aux endroits où naissent et traversent les décisions ».

Ce Vénérable Maître s'appelait Licio Gelli et sa loge *Propaganda Due,* dite P2.

Ce n'est pas une page dorée de la franc-maçonnerie que nous évoquerons maintenant. En effet, le Frère Licio Gelli, régulièrement initié au Grand Orient d'Italie, a utilisé les méthodes maçonniques de travail et la discrétion pour dévier, jusqu'à mettre en péril, un État de droit : l'Italie. On peut s'étonner du long silence de la franc-maçonnerie vis-à-vis des révélations que comporte l'enquête faite sur cette loge et son Vénérable Maître. Pourtant, il ne s'agit pas d'un tableau de la *Comedia dell'arte*. Faut-il croire qu'il arrive à la franc-maçonnerie de se transformer en autruche ? Avant d'aborder le vif du sujet, je voudrais commencer par dire quelques mots sur la franc-maçonnerie en Italie.

Les obédiences maçonniques en Italie

Le Grand Orient d'Italie (Palazzo Gistiniami) est reconnu par la Grande Loge Unie d'Angleterre. Entre quinze et vingt mille Maçons sont affiliés : ce sont en ordre principal des fonctionnaires, des représentants des professions libérales et des commerçants. Les objectifs de cette obédience porte sur la laïcisation de l'État (questions du divorce, de l'avortement, des rapports avec le Saint-Siège), outre les buts traditionnels de la pratique maçonnique.

La Grande Loge d'Italie (Piazza del Gesu) est plus éclectique : elle a des liens avec les chrétiens, mais compte dans ses rangs des philosophes communistes. Elle se veut plus philosophique. En 1957, elle a accompli un essai de rapprochement avec le Grand Orient, mais ceci a été rapidement saboté par les Maçons dit « cléricaux ».

En perte de vitesse, elle donne naissance à la Grande Loge d'Italie des Maçons anciens, libres et acceptés, qui compte environ dix mille membres favorables à l'accès des femmes. Elle initie des femmes.

Le Droit Humain est répandu dans toute la péninsule et compte plus ou moins six mille membres. Il a des relations assez suivies avec les loges du rite de Memphis Misraïm, en particulier dans la région Nord de la péninsule.

L'enquête sur la P2

Entrons maintenant dans le cœur de la question. La première réponse officielle aux questions posées sur la P2 représentent un volume de deux cent soixante feuilles dactylographiées. Quarante commissaires ont enquêté sur la loge guidée par Licio Gelli. Cette commission a été dirigée par le sénateur Tina Anselmi, de l'aile gauche de la démocratie chrétienne.

Les preuves de tout ce que contient ce rapport sont Contenues dans presque cinq cents mille pages de documents, de témoignages, de déclarations, qui ont coûté des mois de travail. Ces archives occupent un salon entier du Parlement, salon gardé jour et nuit.

Les origines de la P2

L'organisation inspirée et guidée par Licio Gelli naît et se développe dans l'environnement de la principale famille maçonnique italienne, le Grand Orient d'Italie.

Outre la procédure classique de la demande d'initiation, c'est-à-dire la cooptation, le Grand Orient d'Italie donne la possibilité d'accéder directement à l'institution sous la responsabilité du grand maitre de l'Ordre, sans faire appel à la procédure du vote. Les Frères étaient initiés *sul filo delle spada* (au fil de l'épée) et se trouvaient dans une position particulière *all orechio del G.·. M.·.* (près du grand maître), ceci soit pour ne pas avoir une loge d'appartenance, soit pour éviter toute forme de publicité à la demande d'initiation.

Ces inscrits étaient appelés *coperti* (couverts) et faisaient d'office partie d'une loge *coperta* (couverte). La liste de ces membres était connue uniquement du grand maître national. La loge était désignée sous le nom de loge *Propaganda.*

La loge *Propaganda* date de 1877 et semble être une loge périphérique de la P1, à l'existence assez éphémère. Les membres de ces loges étaient inscrits dans un Centre d'étude. Dans le cas qui nous occupe, il s'appelait *Centre d'Étude de l'Histoire contemporaine.* De cette façon, on se trouve devant une couverture double : intérieure et extérieure.

Il est symptomatique qu'après la découverte du complot de la P2, les éléments les plus sensibles de la franc-maçonnerie, appelés *Massoni democratici* (les Maçons démocratiques) ont souhaité une modification statutaire supprimant le côté réservé de la procédure *Propaganda.*

Les activités de la P2

Une abondante documentation en possession de la Commission démontre que l'activité de la P2 embrassait un vaste champ d'intérêts et particulièrement un certain type de solidarité, très poussé, entre les Frères.

Un exemple de solidarité est *la chambre technique professionnelle.* Il s'agit d'un organisme sectoriel qui recueille les inscrits en fonction des professions exercées. Il fonctionne sur une base territoriale avec un système de connexion entre les inscrits sur une base nationale. Des registres ont été découverts : ils contenaient des listes d'inscrits à la P2 que l'on retrouve dans le centre technique professionnel, sous des surnoms ou des pseudonymes.

La documentation témoigne d'un *modus procendendi* (un mode de fonctionnement) à l'intérieur du Grand Orient, propre à réserver et à sauvegarder les activités dans les *Propaganda,* non seulement pour les étrangers à l'institution, mais également pour les membres.

Ce préambule donne le cadre de l'institution au niveau national. Sur le plan international, la commission d'enquête éclaire parfaitement la connexion entre la franc-maçonnerie américaine et la communauté du Pallazo Giustiniami (G.O.). On retrouve en particulier la présence du Frère Frank Gigliotti. La reconnaissance du Grand Orient d'Italie de la part de la prestigieuse Loge du Nord des États-Unis aura lieu en 1947, donc bien avant la reconnaissance de la Grande Loge Unie d'Angleterre (qui intervient en 1972).

Le Frère Frank Gigliotti, ex-agent de la section italienne de C.I.A., de 1941 à 1945, est un des hauts gradés de Californie évoqués plus haut. Il participera activement à la reconnaissance, ainsi que l'ambassadeur des États-Unis en Italie, Zellerbach, et le ministre des Finances italien, Trabucchi.

En 1960, les Frères américains mèneront à bonne fin, grâce à l'insatiable travail de Frank Gigliotti, une autre opération qui leur tient beaucoup à cœur : l'unification des Suprêmes Conseils dissidents, dans lesquels on retrouve le Frère Giovanni Alliata. Ce nom sera lié à une tentative de coup d'État appelé le *Golpe Borghese,* nom du comte Borghese, très impliqué dans les mouvements fascistes.

Autre intervention des Frères américains : pour aider à récupérer le Palazzo Giustiniami d'où le G.O. avait été chassé par le fascisme, ils firent un don substantiel. On parle de 150.000.000 de lires, en monnaie de 1950.

Pour mener à bien les négociations avec l'État italien, propriétaire du pallazzo, le G.O. italien fut obligé de rompre ses anciennes et fraternelles relations ave le Grand Orient de France, trop peu orthodoxe aux yeux de la Maçonnerie anglo-saxonne.

Maintenant voyons les activités de la loge P2 de 1965 à 1974. Licio Gelli est initié en 1965, suivant la procédure secrète. Il fera un cheminement maçonnique très rapide. Encore Apprenti, il deviendra un Maçon privilégié et tous les grands maîtres qui se succédèrent à la tête du Grand Orient d'Italie le protégeront. En 1970, il sera nommé secrétaire des *Propaganda* et particulièrement de la P2, qui portera le nom de *Regroupement Gelli P2.* Il sera chargé d'œuvrer à la réunification des diverses communautés maçonniques.

Le Grand Maître Gamberini sera son protecteur le plus évident. Il le chargera entre autres de faire tomber les barrières existantes vis-à-vis du monde catholique. Ce sera le même grand maître qui présentera Licio Gelli au grand maître Salvini son successeur**.**

La commission d'enquête possède de nombreux comptes rendus datant de cette époque. Tous sont le reflet d'une activité exclusivement à caractère politique. On y fustige, à travers les arguments débattus, la situation politique et économique de l'Italie, la menace du P.C.I. en accord avec le cléricalisme, la carence du pouvoir et des forces de l'ordre, la déliquescence des mœurs, la détériorisation de la moralité et du civisme.

D'autres comptes rendus parlent également de la mise en sommeil du travail philosophique dans la loge, pour pouvoir, je cite *affronter avec des arguments solides et concrets, tout ce qui concerne la vie nationale.*

Un exemple, parmi d'autres, qui montre le pouvoir de Gelli sur certains grands maîtres du Grand Orient d'Italie : en 1970, le Frère Gelli était entré en possession de documents relatifs à l'activité financière, disons « hors bilan », du grand maître Salvini. Dès 1972, une hostilité se fait jour et prend appui sur la Grande Loge de Naples et auprès d'autres Maçons. Le Grand Orateur, le Frère Benedetti, demandera explicitement au grand maître Salvini la mise en sommeil du Frère Licio Gelli et de la P2.

Pourtant de 1974 à 1981, la loge P2 aura atteint son point culminant sur le plan de la qualité des inscrits. On y retrouvera des figures éminentes au niveau national, dans les secteurs de l'administration publique, civile, militaire, de l'économie, de la presse et du monde politique.

Mais l'opinion publique, à travers certains articles de journaux, commence à connaître la P2. Attaqué de toutes parts, le Grand Orient va procéder à la démolition de la P2, de la mise à l'écart pour trois ans du Frère Gelli, et des *Maçons democratici,* pourtant premiers instruments des attaques contre Gelli. Et au cours des mêmes travaux, le Grand Orient reconstruit la loge P2 sur des bases encore plus secrètes, encore plus couvertes.

En 1975, le Frère Licio Gelli est élevé à la dignité de Vénérable Maître. La commission d'enquête a retrouvé des comptes rendus portant sur les périodes de la prétendue mise à l'écart. On y découvre des bulletins de demande d'adhésion en blanc pour procéder à des initiations dans la plus grande autonomie... Gelli a envoyé en 1979 une somme de quatre millions de lires pour les nouveaux inscrits de cette loge (soit près de cent cinquante mille FB). On peut donc conclure que la Loge P2 est devenue,

à cette époque, non pas une *loge réservée,* non pas une *loge couverte,* mais carrément une *association secrète.*

La personnalité de Licio Gelli

Mais que sait-on de Gelli ? Quel est le passé connu de Licio Gelli ?

En 1936, il est enrôlé volontaire dans le mouvement fasciste, il participe à la guerre d'Espagne. En 1940, il s'inscrit au Parti national fasciste italien. En 1942, il devient secrétaire des fascistes italiens à l'étranger et, la même année, gardien du trésor de la Banque nationale yougoslave. En 1943, on remarque son activité efficace dans le ratissage des prisonniers anglais et antifascistes. En 1944, il procède à un virage à 180° : il participe à la formation d'un groupe de partisans et libère cinquante-sept détenus politiques et des Juifs. Toujours la même année, il fut appelé à collaborer avec la C.I.A. qui suivait la V^e^ armée américaine en Italie. Il est cité par le général Omar Bradley comme faisant partie du contre-espionnage américain.

Mais en 1945, il est arrêté et condamné à deux ans et six mois de réclusion pour son activité pendant la guerre. Mis en liberté surveillée, il restera fiché jusqu'en 1950 dans le fichier politique central.

Après un silence de vingt-trois ans, on le retrouve en 1973 dans diverses opérations de cavalerie financière, entre autres l'appropriation de trois millions de lires (monnaie 1974) de la PERMAFLEX, société qui fournissait du matériel à l'OTAN. En 1974, il est cité dans l'enquête sur *L'Ordre noir* et la fameuse institution d'extrême droite *La Rose des Vents.* Il navigue également dans le monde arabe, comme trafiquant d'armes, avec d'autres membres de la P2.

L'enquête retrouve une connexion Gelli-maçonneri américaine soutenue par *la Trilatéral Commission,* organisme créé par David Rockefeller en 1973. En feraient partie cent quatre-vingts hommes, militaires ou politiques américains, et trente Européens et Japonais. Cette *Trilatérale* semble avoir été une émanation d'un certaine Maçonnerie internationale, particulièrement anglo-saxonne.

On retrouve Gelli en 1981 dans une activité de contrebande en Afrique du Sud. De l'or aurait été blanchi sur la place de Zurich et ensuite aurait été réinjecté en Italie.

La commission d'enquête relève une sollicitation de Giscard d'Estaing, pour un soutien financier durant sa campagne électorale. Licio Gelli

a participé, comme invité personnel, à la cérémonie d'investiture des présidents Ford, Carter et Regan. Il a travaillé activement à l'administration des biens du défunt président argentin Peron.

La composition de la Loge P2

Mais le scandale de la P2 n'est pas le fait d'un seul homme. Je vous donne la représentation sociologique de la loge : la commission d'enquête donne les noms et numéros d'inscription des Frères de la loge, et parfois leurs noms d'emprunt. Je m'en tiendrai aux fonctions exercées dans la vie profane.

Pour les forces armées : on relève les noms de généraux, de colonels, de lieutenants-colonels et de majors des Carabinieri (gendarmerie). En tout cinquante-deux officiers.

Pour la marine : deux amiraux, un contre-amiral, un capitaine de frégate et vingt-neuf officiers.

Des généraux et des colonels de la *Guardia di Finanza,* c'est-à-dire de la Brigade financière, soit trente-deux officiers. Dans les dernières années, un amiral qui fut chef d'état-major de la marine et ensuite de la Défense nationale de 1977 à 1981, un autre vice-commandant général de la gendarmerie de 1974 à 1980, des fonctionnaires de haut rang, tels que les questeurs de Palerme, Cagliori, Salerno et Treviso. Trois préfets de Brescia, Pavia et Venezia. Trois questeurs de Trapani, Genova et Arezzo. Un humecteur des services de la police des frontières pour le Piémont et Val d'Aoste. Un directeur de la Brigade mobile de Palermo.

Pour le ministère des Affaires extérieures : on compte quatre affiliés dont un ambassadeur et un secrétaire général.

Au ministère des Travaux publics et de l'Instruction oblique : près de quarante personnes, toutes de rang élevé.

Au ministère des Finances : près de soixante-sept Frères.

Pour la Santé publique : trois inscrits, tous de première Catégorie. Notons encore le directeur général du *ministère de l'industrie.* L'administrateur délégué et premier dirigeant des services de *l'Énergie nucléaire* près de l'Otan à Bruxelles.

Au total quatre cent vingt-deux inscrits situés à divers niveaux hiérarchiques, mais toujours reconnus comme personnes compétentes dans leurs administrations respectives.

Pour la Magistrature, des présidents de tribunaux sont inscrits : ils viennent des villes de Ravenna, Forli, Ancona, Torino et Firenze. Des juges de Perugia, Forli, Tivoli, Roma, Arezzo et Marsala.

Dans le monde financier : les deux Frères Sindona et Calvi ont été mêlés tous deux à la banqueroute de la Banque Ambrosiano qui a secoué les finances catholiques et particulièrement vaticanes. Avec les deux Frères cités plus haut, Licio Gelli a tenté de racheter un des journaux italiens les plus réputés : le *Corriere della Sera* (huit cents mille lecteurs, et fleuron du groupe des éditions Rizzoli), le deuxième de la Péninsule. L'opération aurait permis d'extérioriser la vision politique étudiée en grand secret lors des réunions en loge.

Michele Sindona a été emprisonné aux États-Unis pour banqueroute frauduleuse et fut extradé vers l'Italie. Il parle... beaucoup, puis se suicide dans sa cellule, suicide troublant non encore élucidé.

Roberto Calvi a été découvert pendu sous un pont de Londres ; là aussi, suicide... !

Ils étaient tous les deux mêlés à d'autres scandales financiers.

Sur le plan politique, on cite trente-six membres du Parlement, en majorité démocrates-chrétiens, quelques socio-démocrates, quelques républicains.

Quelques actions extérieures de la loge P2

Dans les quelques exemples que j'ai choisis pour terminer, nous retrouvons des Frères de la P2. Certains agiront d'une façon active, très participative dirais-je, d'autres, et c'est le cas en particulier du judiciaire, d'une façon plus occulte, mais tout aussi efficace, en ralentissant l'enquête et en prévenant les suspects ou en détruisant des preuves.

Dans le contexte déstabilisant des années 1970-1976, rappelons les Brigades rouges, la subversion d'extrême-droite, les crises politiques à répétition ; citons en premier lieu *La Rose des Vents.*

Cet organisme avait pour devise : *Frapper partout, sans pitié.* Il était le lien entre les extrémistes de droite appartenant à *Ordine nerro, Avanguardia nationale* et le *Fronte nationale.* On lui impute entre autres l'attentat du train Italicus (express Trieste-Rome) qui fit de nombreuses victimes, et l'attentat de la gare de Bologne, en août 1980, qui fit quatre-vingts morts.

Plusieurs Frères de la P2 sont cités par la Commission d'enquête comme auteurs, co-auteurs ou instigateurs de cette tragédie. On a retrouvé leurs noms dans ce fameux centre d'études ésotériques que j'ai cité plus haut.

Le coup d'état Borghese (un projet de prise de pouvoir par certains civils et militaires). Plusieurs noms se retrouvent encore une fois à la P2. Le coup d'État a été déjoué dans la nuit du 7 au 8 ambre 1970, grâce à des membres des services secrets infiltrés dans *La Rose des Vents.* Cette tentative partait du ministère de l'Intérieur où l'on retrouve de nombreux membres de la P2.

L'affaire Aldo Moro. Aldo Moro est président de la démocratie chrétienne dans les années 1970. Devant la difficulté de gouverner l'Italie, il s'était fait à l'idée du compromis historique avec le Parti communiste italien de Enrico Berlinguer. Le 11 décembre 1985**,** les juges chargés du dossier ont reconstitué l'attentat de Sologne. Les juges ont découvert l'existence d'une structure secrète composée de militaires et de civils ayant comme but ultime les attentats comme conditionnement politique. On a cité à nouveau Pietro Mussumeci, chef des services secrets italiens, Francesco Pazienza lié à la *Mafia* new-yorkaise et naturellement, dirais-je, Licio Gelli. Les juges ont également établi qu'à la même époque (1980) Piagenza, Gelli et Mussumeci travaillaient étroitement avec la C.I.A. Les Brigades rouges enlevèrent Aldo Moro et l'assassineront en mars 1978**.** Des liens, pour le moins curieux, entre certains officiers des services secrets et des groupes de terroristes extrémistes tels que *Prima Linea* seront découverts.

La commission d'enquête va faire apparaître que les recherches n'ont pas été effectuées avec un maximum d'efficacité pendant les cinquante-cinq jours de la séquestration d'Aldo Moro.

Le questeur d'Arezzo et l'inspecteur Santilio, membres tous deux de la P2, recevront la charge d'enquêter sur Licio Gelli, reconnu comme piste possible dans l'affaire Moro, ce qui n'empêchera pas Gelli d'être présent aux réunions organisées au plus haut niveau par les forces de l'ordre.

On retrouve forcément un maximum de Frères de la P2 parmi la magistrature et les chefs des différentes polices présents à ces réunions au sommet.

Un dernier exemple. Un projet politique étudié aurait permis de regrouper sous un nouveau parti de droite des politiciens émanants de la démocratie chrétienne, des libéraux et des techniciens sans étiquette politique reconnue. La finalité était la création d'un nouveau M.S.I. plus élitiste (pour rappel le M.S.I. fait groupe commun avec le parti de Jean-Marie Le Pen au Parlement européen).

La Commission, dans son rapport sur la P2, n'a pas manqué de citer des Tracés de Tenue fustigeant l'alliance contre nature en la démocratie chrétienne et le P.C.I. À ces Tenues, les noms de plusieurs chefs de police ont été cités comme intervenants. Dans foulée du rapport Anselmi, le gouvernement italien a rouvert le dossier Moro.

On vient de commémorer le dixième anniversaire de sa mort, et le mystère reste entier. Services secrets et pouvoir politique se rejettent toujours les manquements qui ont précédé la mort d'Aldo Moro. Un fait nouveau, le retour de Licio Gelli, extradé de Suisse *via* l'Argentine où il séjournait depuis son évasion, pourrait apporter certains faits nouveaux.

On dit que beaucoup craignent ses révélations éventuelles. Mon avis est que tout a déjà été dit. Depuis trois ans, une chappe de plomb s'est abattue sur l'affaire P2. Le sénateur radical italien Teodori (celui qui signala le diplomate belge Hans De Belder comme membre de la P2) a critiqué encore récemment la mémoire courte de certains hommes politiques italiens.

Près de cent pages d'annexes résument et décortiquent à la fois le projet politique de la P2 et les connexions avec les différentes polices et les services secrets.

En 1981, une perquisition fut opérée dans une société d'import-export à la suite d'une dénonciation téléphonique et anonyme. Cette opération avait un caractère purement financier. Dans un des bureaux, on découvrit deux valises pleines de documents concernant la P2. Le général, commandant à l'époque la Brigade financière à Milan, téléphona au colonel chargé de la perquisition, *l'invitant à prêter attention à ce qu'il faisait,* compte tenu que la liste découverte contenait les noms des principaux cadres du corps de la *Guardia di Finanza* de la région. Il semblerait que les valises aient été intentionnellement abandonnées pour qu'on puisse les découvrir. Des éléments permettent de dire que le système P2 était entré en crise à la fin des années 1970 et que l'ex-Vénérable Maître Salvini avait subi, de la part de certains éléments de la franc-maçonnerie américaine, des pressions afin de démanteler au plus vite la loge P2. Licio Gelli fut arrêté en Suisse et emprisonné.

Une rocambolesque évasion clôture l'épisode Gelli, mais n'apaise pas les remous dans la franc-maçonnerie italienne et dans le monde politique italien.

En juillet 1984, lors d'un débat à la Chambre, le ministre du Bilan et président du P.S.D.I., a été prié de donner sa démission. Il avait été reconnu membre de la P2. D'autres grands commis de l'États et des affaires

ont dépensé des fortunes pour masquer leur appartenance et ils ont réussi parfois, malheureusement !

Conclusion

Je terminerai par une phrase anecdotique. Pour montrer l'ampleur du désastre maçonnique italien, je citerai une phrase à l'ironie grinçante, qui fait fureur en Italie : *Tutti i massoni non sono ladri, ma tutti ladri possono essere massoni* (Tous les francs-maçons ne sont pas des voleurs, mais tous les voleurs peuvent devenir francs-Maçons !).

Une franc-maçonnerie catholique en Amérique du Nord : l'Ordre des Chevaliers de Colomb

par
Jacques Lemaire
Professeur à l'Université de Bruxelles

Parce que de nombreux francs-maçons (Washington en tête) ont présidé à la fondation des États-Unis d'Amérique ; parce que la Constitution américaine de 1776 renvoie, au moins partiellement, l'écho des idéaux maçonniques et des valeurs philosophiques défendues par les initiés ; parce que de multiples responsables politiques, des savants, des hommes d'affaires en renom, des artistes ont proclamé avec fierté leur qualité de maçon ; parce que l'appartenance à une loge est jugée comme un bon moyen pour l'immigrant de se fondre dans le *melting pot,* l'adhésion à la franc-maçonnerie constitue une sorte de *certificat de civisme* à l'égard de la République américaine. Un bon citoyen américain non catholique est souvent un franc-maçon.

Aussi, dans les rangs des fidèles de l'Église, écartés des loges par suite des condamnations pontificales successives[1], le phénomène maçonnique a souvent été regardé avec curiosité et envie. Dès lors, pour ne pas demeurer en reste – dans une nation qui n'interdit pas un certain conformisme –, des citoyens catholiques ont créé, sur le modèle de la Maçonnerie, une association distincte, vouée comme les loges au perfectionnement moral, à la pratique d'un certain symbolisme et à l'exercice de la solidarité : **The Order of the Knights of Columbus**, c'est-à-dire l'**Ordre des Chevaliers de Colomb**.

[1] Les bulles promulguées au XVIII[e] siècle (*In eminenti* par Clément XII en 1738 et *Providas* par Benoît XIV en 1751) seront suivies d'encycliques répétées en cascade au XIX[e] siècle, qui anathémisaient sans détour le libéralisme maçonnique et excommuniaient les membres des loges : *Ecclesiam* (1821) par Pie VII, *Quo graviora* (1825) par Léon XII, *Tradica* (1829) par Pie VIII, *Qui pluribus* (1846), *Multiplices inter* (1865) et *Etsi multa* (1873) par Pie IX, et surtout *Humanum genus* de Léon XIII le 20 avril 1884.

Les origines des Chevaliers de Colomb

Le succès des organisations fraternelles aux États-Unis est indissolublement lié à la volonté d'intégration des citoyens dans la société et à la pratique de l'individualisme, qui entre dans la composition de l'éthique sociale dominante[2]. Par les mêmes raisons s'explique la faveur qu'a connue, que connaît encore, un groupe comme les **B'nai B'rith**, fondé en 1843 pour les membres de la communauté juive, dans le but d'assurer l'assimilation des immigrants et de constituer une sorte de « protection sociale » pour des personnes relevant de traditions culturelles semblables et partageant des vues similaires sur les questions religieuses.

Du côté catholique, le même besoin de secours ou d'entraide s'est fait jour à la fin du siècle dernier : il a abouti à la création de l'*Ordre des Chevaliers de Colomb*, dans des circonstances qu'il n'est pas inutile de rappeler.

C'est à l'abbé Michael Mc Givney, prêtre à New Haven, dans le Connecticut, que revient la paternité de l'*Ordre des Chevaliers de Colomb*. Aîné d'une famille irlandaise de treize enfants, qui avait émigré aux États-Unis en 1847, Mc Givney (né le 12 août 1852 à Waterbury, Conn.) est ordonné en décembre 1877, après des études menées dans divers séminaires composés d'Irlandais, notamment le séminaire Saint-Hyacinthe à Montréal (1868-1870). Nommé vicaire à la paroisse St-Mary de New Haven, le jeune ecclésiastique constate que ses frères en religion souffrent de multiples vexations de la part des autorités politiques.

Dans les années 1850, le parti des *Know-Nothings,* d'esprit protestant, s'était montré très hostile aux nouveaux immigrants catholiques irlandais, qui déferlaient par vagues abondantes dans les États du nord-est de l'Amérique. À la suite de ces réactions de xénophobie et d'exclusion, l'attitude des catholiques venus d'Irlande avait été très virulente. Et, au moment où Michael Mc Givney prend sa charge pastorale, la réplique aux récriminations des exclus – parfois empreintes de violences physiques, il est vrai – revêtait des allures peu libérales : le gouvernement du Connecticut, prenant prétexte que les Irlandais s'adonnaient volontiers à la boisson et se montraient enclins à la querelle, décidait de les bannir de la Milice d'État.

Devant une telle injustice, les milieux des immigrés se préparent, à nouveau, à réagir. Et, attribuant aux loges de francs-maçons, essentiellement composées de Frères protestants, une prétendue influence dans le cours

[2] Cf. Christopher J. Kauffman, *Faith and Fraternalism. The History of the Knights of Columbus. 1882-1982,* New York, Harper and Row, 198, pp. 89.

des affaires publiques, l'abbé Mc Givney[3] décide de créer de son côté, et sur le modèle maçonnique, une association structurée au profit de ses compatriotes catholiques.

À l'origine, c'est-à-dire en mars 1882, date de l'approbation de cette création par Mgr Mc Mahon, évêque de Hartford, ce groupe fraternel s'intitule *Fils de Colomb.* Il prend le nom *d'Ordre des chevaliers de Colomb* le 5 avril 1889. Dès ce moment, la plupart des rituels ainsi que le système d'assurance, dont il sera question plus loin, sont précisément mis au point. L'Ordre reçoit sa reconnaissance pontificale par Léon XIII le 8 janvier 1895. Aussitôt, il prend aux États-Unis un essor considérable. Il s'implante aussi au Canada, et en particulier au Québec en novembre 1897, mais non sans quelque résistance de la part des Canadiens français, en raison du secret couvert par les activités de l'Ordre et de sa provenance étrangère[4].

Aujourd'hui, son implantation a débordé le cadre nord-américain pour s'étendre à divers pays d'Amérique centrale (Panama, Cuba, le Mexique, Porto-Rico) ; mais elle ne s'est jamais réalisée en Europe, où la symbolique inspirée par la personnalité et par l'action de Christophe Colomb, navigateur découvreur du Nouveau Monde, ne revêt évidemment pas la même valeur ni la même importance que dans le fonds culturel et historique du continent américain.

Les buts moraux, sociaux et politiques de l'Ordre

Comme nous l'avons rappelé ci-dessus, la principale fonction de l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* vise à offrir aux catholiques américains une organisation d'entraide fraternelle qui leur soit propre, qui leur donne le moyen de trouver leur épanouissement individuel dans une société où il est de bon ton « d'appartenir ». C'est pourquoi on ne s'étonnera pas d'apprendre que les personnalités catholiques américaines de premier plan ont, pour la plupart, entretenu des liens, forts ou ténus, avec le mouvement colombien. Ainsi le président John F. Kennedy a été initié aux mystères l'Ordre par les soins du Conseil n° 62 de Bunker Hill. Et quand, le 11 octobre 1961, il reçoit à la Maison-Blanche la visite de Luke

[3] En novembre 1884, M. Mc Givney est muté à la paroisse Saint-Thomas de Thomaston (Conn.). Il meurt le 14 août 1890. Dans le courant des années 1980, le Chevalier Suprême Virgil C. Dechant a introduit au Vatican une procédure en béatification du fondateur des Chevaliers colombiens.

[4] La traduction des rituels ne sera accomplie qu'en 1905. Jusque-là, les Conseils de la Chevalerie n'utilisent que l'anglais et n'agrègent donc que des anglophones.

Hart, Chevalier Suprême (c'est-à-dire grand maître de l'Ordre), il accueille publiquement son hôte en ces termes familiers et non équivoque « Salut, Chef ! Vous savez que je suis membre du 4e degré ! »

Dès le départ, la notion d'assistance est inscrite au cœur l'action de la Chevalerie. Pour garantir les membres contre risques de l'existence (maladie, accidents, etc.), se met en place, au sein même de l'Ordre et dès les toutes premières années, une société de secours mutuel qui propose un système d'assurance, proche de que nous connaissons sous le nom d'assurance-vie.

Les Chevaliers sont donc appelés à cotiser et le fruit de leur épargne sert à fournir une aide extrêmement efficace aux Frères que le mauvais sort n'épargne pas. Mais la constitution d'une manière de puissance financière au sein du mouvement représente en même temps pour lui un gage de stabilité et de puissance[5]. Les millions de dollars drainés par le système de secours assurent l'indépendance de mouvement et sa force par rapport à d'autres groupes de même genre, maçonniques ou paramaçonniques, et autorisent l'exercice d'un entraide qui n'est pas seulement faite de proclamations solennelles ou de bonnes paroles. Elle garantit aussi l'assiduité des membres, qui, maintiennent leur adhésion à l'association et s'acquittent scrupuleusement de leur cotisation afin de ne pas perdre le bénéfice de l'assurance qu'ils ont contractée.

La souscription à ce système de couverture n'est pas obligatoire dans l'Ordre (qui opère une distinction entre les membres assurés – environ trente-cinq pour cent – et les membres associés), mais elle est vivement encouragée. Si un gros tiers seulement des Chevaliers profitent du système d'assurance, il convient toutefois d'avoir été reçu dans l'Ordre pour avoir accès aux avantages du système de secours. La couverture sociale fonctionne donc en vase clos et, aux dires des principaux dirigeants[6], ne vise pas à concurrencer les sociétés commerciales et à opérer des profits, mais uniquement à favoriser l'exercice des devoirs de solidarité.

La caractéristique primordiale de l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* réside dans son engagement total en faveur du catholicisme. L'appartenance à la religion catholique et la pratique régulière des sacrements sont des

[5] Cette puissance est notamment symbolisée par l'énorme édifice abritant le Conseil Suprême à New Haven et par la tour de plus de cent mètres de haut que les Chevaliers ont fait construire à la basilique de l'Immaculée Conception de Washington. Cette tour, dénommée Tour des Chevaliers, a coûté plus d'un million de dollars.

[6] Cf. Jean-Claude Drolet, *L'Ordre des Chevaliers de Colomb de la Province de Québec*, Québec, Thèse de l'Université Laval, 1962, p. 54.

conditions *sine qua non* d'entrée dans l'association, dont l'action extérieure vise à accomplir des œuvres l'intérêt de l'Église[7]. La définition que le mouvement se donne de lui-même ne laisse pas d'être explicite à cet égard : *Les Chevaliers de Colomb sont des gentilshommes catholiques qui, dans association de bienfaisance, d'entraide et de secours mutuel, et suivant les principes d'unité, de charité, de fraternité et de patriotisme, s'attachent à pratiquer sous l'égide et suivant les directeurs de la hiérarchie le catholicisme social ; à appliquer, chez et autour d'eux, l'immuable doctrine de l'Église ; enfin, à se faire les auxiliaires du clergé et les serviteurs de toutes les bonnes causes*[8].

Et Maurice Perron, Député d'État québécois, précise encore : *L'Ordre des Chevaliers de Colomb forme une association fraternelle de chrétiens engagés positivement au culte de l'homme dans sa meilleure promotion individuelle et sociale (...) Ce sont des chrétiens engagés positivement dans une société moderne, des catholiques fervents et pratiquants qui l'affirment concrètement, sans ostentation, mais d'une façon exemplaire et notoire*[9].

Les Chevaliers se sentent donc appelés à témoigner dans la vie séculière en faveur du catholicisme. Mais ils n'ont pas reçu mandat de l'autorité ecclésiastique pour mener cette entreprise et ne constituent ni une prélature laïque (comme *l'Opus Dei)* ni un mouvement d'action catholique (comme la *J.O.C.).* Ils forment une simple société fraternelle catholique, limitée au continent américain. C'est pourquoi lorsque le pape Jean-Paul II définit la Chevalerie comme une nation[10], il insiste à bon escient sur l'une des propriétés essentielles du mouvement, liée à son expansion géographique.

L'absence de toute mission officielle dévolue par l'Église à la Chevalerie ne signifie pas pour autant que celle-ci jouisse d'une totale liberté d'action ou d'opinion. Volontairement, les Chevaliers obéissent aux directives de l'autorité ecclésiastique et proclament le soumission au magistère : *Dès qu'une autorité s'est prononcée, le Chevalier de Colomb ne la questionne pas pour savoir si la directive est bonne ou non. L'Autorité, jouissant des dons du*

[7] Dans les années 1930, l'Ordre est directement intervenu au Mexique pour faire cesser les persécutions que le gouvernement mexicain exerçait contre les catholiques. Et en 1944, i1 organisé une campagne d'information (dirigée vers les milieux protestants) pour montrer que les catholiques ne sont pas hostiles à la lecture de la Bible. (Cf. J.-H. Lefebvre *Christophe Colomb et l'Ordre des Chevaliers de Colomb,* Montréal, Roger Presse, 1972, 148-155).

[8] Cf. Drolet, *op. cit.,* p. 64.

[9] Cf. Lefebvre, *Christophe Colomb et l'Ordre des Chevaliers de Colomb,* pp. 13-14.

[10] Cf. Kauffman, *Faith and Fraternalism,* p. 427.

Saint-Esprit, est suffisante pour le faire agir positivement et lui indiquer la route suivre[11].

Sur ce point, bien évidemment, la méthode d'action colombienne s'oppose radicalement à la tradition de pensée de la franc-maçonnerie qui, parce qu'elle veut réaliser le **Centre l'Union**, selon les termes des *Constitutions d'Anderson* (1723) interdit toute intervention et toute influence d'une souveraine quelconque extérieure à elle, de nature religieuse ou politique Comme nous le verrons plus loin, l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* et la franc-maçonnerie se distinguent sur d'autres points. Mais, par un paradoxe saisissant que l'histoire nous réserve quelquefois, l'Ordré colombien, qui doit tant à la Maçonnerie pour ses origines, son organisation et sa symbolique, se montre son plus irréductible adversaire dans la vie publique et sociale[12].

En matière politique, le mouvement colombien ne met aucun frein à l'expression de ses tendances : il lutte farouchement contre le communisme et contre l'athéisme[13], prend position avec détermination contre l'avortement[14] et contre la pornographie[15] et met périodiquement sur pied des « croisades » pour la préservation des idéaux américains[16].

Au-delà de ces prises de position nettement politiques, l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* pratique une action extrêmement positive à l'égard du développement éducatif et culturel. On lui doit par exemple la constitution, à l'Université de Saint-Louis (université catholique), d'une filmothèque comprenant les copies de tous les manuscrits conservés à la Bibliothèque du Vatican. Cette réalisation, projetée par le Jésuite Lowrie Daly en juin 1956 et encouragée par le Chevalier Suprême Luke E. Hart, a été effectuée en

[11] Cf. Lefebvre, *Christophe Colomb et l'Ordre des Chevaliers de Colomb,* p. 14.

[12] Cf. Drolet, *L'Ordre des Chevaliers de Colomb,* p. 66.

[13] « Les Chevaliers ont toujours combattu l'athéisme, qui s'attaque à la religion et aux institutions qui nous sont chères. Ils se devaient de lutter contre le communisme, dont la philosophie s'attaque à notre foi, à nos âmes, notre conscience et notre moralité ». (Cf. Lefebvre, *Christophe Colomb et l'Ordre des Chevaliers de Colomb,* p. 158).

[14] En 1970, se présentant comme le « protecteur de la vie », le Suprême Conseil a joint dans une même condamnation l'avortement et l'euthanasie. (Cf. Kauffman, *Faith and Fraternalism,* p. 411).

[15] Jugée « compromettante pour la foi ou néfaste pour la morale », la littérature obscène n'est pas seulement condamnée, mais les libraires qui la diffusent sont dénoncés au cours de « campagnes antipomographiques » et menacés de perdre une partie de leur clientèle. (Cf. Lefebvre, *op. cit.,* p. 159).

[16] Ainsi, sous la direction du Grand Chevalier John E. Swift, l'ordre a préconisé une politique sociale inspirée par les encycliques et condamné les abus du capitalisme, tout en répétant avec force son irrémédiable répulsion pour le communisme. (Cf. Kauffman, *Faith and Fraternalism,* pp. 361-373).

quatre ans et représente un apport considérable à la recherche scientifique et à la préservation du patrimoine culturel de l'Occident. Dix millions de pages de manuscrits médiévaux ont été reproduites : l'opération a coûté trois cent cinquante mille dollars.

L'aide des Chevaliers de Colomb ne se limite pas aux Universités américaines. En 1920, par exemple, le mouvement colombien a fait don de trente-cinq mille dollars à l'Université de Louvain pour la restauration de sa bibliothèque, endommagée à la suite de bombardements de la guerre 1914-1918.

L'action culturelle de la Chevalerie s'exerce également par le canal de ses publications, et en particulier du magazine *Columbia,* qu'elle diffuse à un million deux cent mille exemplaires. Par le moyen de cet organe de presse, qui est bien connu de tous les Américains (au même titre que les revues *Time, Life* ou *Newsweek),* l'Ordre favorise la connaissance de la pensée, de la littérature et des arts, mais répand en même temps le message du catholicisme dans l'opinion publique et proclame les « vérités » que l'Église entend défendre sur les questions de morale qui agitent la nation américaine.

Le rituel et le symbolisme dans l'Ordre

À l'égard du rituel et du symbolisme, les Chevaliers de Colomb doivent beaucoup à la franc-maçonnerie. Sur le modèle de la progression maçonnique des trois grades d'Apprenti, de Compagnon et de Maître, ils ont instauré une hiérarchie en trois degrés illustrant de manière successive les valeurs d'unité, de charité et de fraternité[17]. Un quatrième degré, censé exalter le patriotisme et le catholicisme américain, a été créé par la suite (en 1899), sans doute pour constituer le pendant des hauts grades maçonniques de l'écossisme[18].

[17] L'emblème des Chevaliers représente un bouclier monté sur la croix de Malte. Au centre de la figure sont placés un marteau (symbolisant l'autorité), une ancre (allusion à la marine) et une épée (représentant le secours que les initiés doivent aux opprimés). Les couleurs de l'insigne sont le blanc, le bleu et le rouge : elles rappellent les drapeaux des États-Unis, de France et d'Angleterre.

[18] On accède à ce quatrième degré après trois ans d'assiduité au Conseil et quand on a donné la preuve que l'on sert l'Ordre et Église « avec distinction ». Les Chevaliers du quatrième degré ont le droit de porter un chapeau à plumet, une longue cape et une épée. On peut les observer publiquement dans leur uniforme à différentes occasions de la vie religieuse : messe de Noël, Rogations, etc. Leur emblème représente une croix de Malte surmontant un globe terrestre et sommé d'une colombe figurant le Saint-Esprit.

Une comparaison entre les textes des rituels d'entrée et de fermeture des travaux démontre de façon éclatante que l'abbé Mc Givney et ses amis se sont directement inspirés des documents maçonniques pour établir leur propre tradition symbolique[19].

Pour ce qui concerne les aspects légendaires, la tradition « initiatique » ne s'inspire évidemment pas de la légende biblique d'Hiram et de l'idéal de construction du Temple, mais des voyages Christophe Colomb et de la découverte de l'Amérique (les noms des grades correspondant d'ailleurs aux titres en usage dans la navigation).

Mais, en raison de la liaison très étroite qui est opérée en les souvenirs historiques ou légendaires du destin du grand navigateur et l'idéal d'apostolat catholique, la Chevalerie ne propose pas une véritable **initiation**. Le but de celle-ci consiste toujours à dépouiller l'homme ancien (le récipiendaire) et à créer un homme nouveau (l'initié) dans une perspective essentiellement philosophique et morale, le symbolisme constituant une méthode de compréhension de soi et d'appréhension du monde extérieur. La démarche initiatique est par essence **ésotérique**. Alors que les cérémonies colombiennes dépassent pas l'aspect **exotérique** des réalités spirituelles, puisque l'initiation y revêt pour seule fonction de *présenter sous forme dramatique les devoirs religieux et moraux des catholiques pratiquants et leur apprendre leurs responsabilités sociales dans un environnement hostile au catholicisme*[20].

Bien souvent, ces cérémonies n'apparaissent que comme des décalques plus ou moins mal maîtrisés des étapes de l'initiation maçonnique. Ainsi, à l'épreuve de la terre et du cabinet de réflexion, où le candidat Apprenti maçon est invité à accomplir une révolution (au sens étymologique) sur lui-même, le candidat au premier degré de la Chevalerie est simplement convié à participer à une veillée de prières et à se confesser[21].

Dans la franc-maçonnerie, la progression de l'initié vers la maîtrise s'opère en un temps relativement long (plusieurs mois, voire plusieurs années) : on demande au futur Compagnon ou au futur Maître des témoignages de son travail symbolique, des preuves de son assiduité aux Tenues et de sa bonne intégration dans l'Ordre. Rien de tel dans la

Notons en passant qu'il existe, de façon indépendante, un cinquième degré qui constitue *l'Ordre de l'Alhambra,* lequel correspond un peu à ce que représentent les Shriners dans la Maçonnerie américaine.

[19] Cf. Drolet, *L'Ordre des Chevaliers de Colomb de la Province de Québec*, p. 108.

[20] Cf. Kauffman, *Faith and Fraternalism*, p. 100.

[21] Cf. Drolet *L'Ordre des Chevaliers de Colomb de la Province de Québec,* p. 112.

Chevalerie colombienne où les trois degrés de l'initiation sont conférés au pas de charge dans la même journée, entrecoupés par une messe et un repas.

Enfin, c'est dans la méthode et le sérieux des enquêtes sur les candidatures que se marquent les plus fortes différences. Où les loges maçonniques s'entourent d'un maximum de précautions, en se livrant à des investigations approfondies sur la personnalité des candidats et le sérieux de leur demande, en organisant plusieurs rencontres entre le Profane et des membres de l'Atelier, en ne prenant une décision définitive qu'après deux tours de scrutin au moins, l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* procède par agréation globale[22]. Après enquête, tous les candidats sont élus au cours d'un même vote. On ne pratique le scrutin individuel (à un tour) que si le vote global a rapporté plus de quatre boules noires.

Dans son organisation, la Chevalerie de Colomb présente une structure très hiérarchisée. À l'échelon local, les *Conseils* sont dirigés par un Grand Chevalier élu, assisté par un Député Grand Chevalier, par un Secrétaire Financier, par un Chancelier, par des Cérémoniaires et par un Aumônier désignés par lui. Aux niveaux supérieurs (le *District* avec son Député de district, le *Conseil d'État* avec son Député d'État et le *Conseil Suprême,* composé de vingt et un membres dirigés par le Chevalier Suprême), toutes les charges s'obtiennent par cooptation. Ce mode de désignation des responsables de l'Ordre présente sans doute un gage de stabilité, mais ne favorise pas la vie démocratique. Il est vrai que, par rapport à la franc-maçonnerie – qui n'ambitionne rien d'autre que de réaliser le perfectionnement moral de ses membres et, par-delà leur personne, le progrès de l'humanité – les Chevaliers de Colomb croient à un système de valeurs religieuses et politiques et entendent contribuer à leur succès immédiat.

D'un point de vue sociologique, le mouvement colombien est une association à la fois plus ouverte et plus diversifiée que la Maçonnerie[23]. Alors que les francs-maçons appartiennent le plus souvent à la classe bourgeoise et intellectuelle, la Chevalerie s'ouvre davantage au monde du travail manuel. Les commerçants et les ouvriers y représentent une

[22] Toutefois, les membres assurés doivent se soumettre à une visite médicale approfondie, du pore de celle qu'exigent la plupart des compagnies d'assurance sur la vie.

[23] La question de l'initiation des Noirs (interdite dans les loges « régulières » des États-Unis) n'est pas clairement résolue. Le Jésuite John La Farge, fondateur du mouvement interracial Catholique (1959), a interpelé les dirigeants de l'Ordre colombien en leur reprochant un certain racisme du fait de la non-agitation des Noirs. Il lui a été répondu que des Noirs sont initiés dans l'Ordre. (Cf. Kauffman, *Faith and Fraternalism,* p. 396).

proportion notable d'affiliés, alors que les médecins, les gens de justice et les professeurs y seraient plutôt en minorité. Bien entendu, une classe particulièrement bien intégrée dans l'Ordre est le clergé catholique, qui assume au cours des réunions des fonctions d'aumônerie[24]. Les femmes n'y sont en revanche pas admises, mais constituent, un peu à la manière de la franc-maçonnerie d'adoption du XVIII^e siècle, un groupe marginal dénommé les *Filles d'Isabelle*[25].

Le serment et le secret

On sait que les condamnations pontificales du XVIII^e siècle et en particulier la bulle *In eminenti* (1738) de Clément X reprochaient à la franc-maçonnerie la double pratique du serment et du secret, jugés comme des moyens inacceptables pour occulter des actions malhonnêtes. En empruntant aux traditions maçonniques ces deux usages, l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* pourraient risquer connaître le même anathème.

En réalité, comme pour beaucoup d'aspects que nous avons énumérés ci-dessus, les « reprises » aux rituels maçonniques opéré par le mouvement colombien ne constituent que des éléments ornementaux.

Serment et secret ne forment, comme nous le montrent les historiens, que de fausses pratiques. Le **serment** ne correspond pas, nous dit Christopher Kauffman[26], à un authentique engagement solennel, prononcé comme gage de fidélité au moment le plus crucial de l'initiation, mais à une simple promesse de ne pas communiquer hors du mouvement les usages de celui-ci.

Dès lors, le secret n'est plus vraiment protégé. D'ailleurs, il n'existe pas réellement, dans la mesure où toutes les activités, les mots de passe, les signes de reconnaissance, les cérémoniaux d'initiation peuvent être révélés à « toute personne érigée en autorité » et spécialement au confesseur ou au pouvoir ecclésiastique[27].

[24] Cf. Lefebvre, *Christophe Colomb et l'Ordre des Chevaliers de Colomb,* p. 28.

[25] Cf. *op. cit.,* pp. 181-195. Ce mouvement, fondé en juillet 1907 pour le raffermissement de la foi, s'inspire de l'action d'Isabelle de Castille, reine catholique. A côté du mouvement féminin des *Filles d'Isabelle*, existe pour les jeunes gens une organisation appelée les *Écuyers colombiens.*

[26] Cf. Kauffman, *Faith and Fraternalism,* p. 50.

[27] Cf. Drolet, *L'Ordre des Chevaliers de Colomb de la Province de Québec,* pp. 43-44.

L'Ordre colombien est-il une franc-maçonnerie catholique ?

Au premier abord, on devrait répondre par l'affirmative à cette question. Si l'on ne tient compte que du décor extérieur, des coutumes initiatiques, des usages symboliques, on doit bien constater des similitudes dans le vécu quotidien des deux associations et se rappeler que Mc Givney et les premiers Chevaliers ont emprunté un certain nombre d'éléments à la tradition maçonnique, pour mieux parvenir à combattre l'influence sociale des loges.

Mais si l'on regarde au fond des choses, on perçoit des différences radicales entre les deux Ordres[28]. Quand l'un est ouvert à tous les hommes de bonne volonté, *quels que soient les confessions ou dénominations qui les distinguent,* l'autre ne représente un club fermé de défense des intérêts catholiques. Quand l'un omet une véritable initiation (dont les linéaments sont hérités de Antiquité et du Moyen Age) et encourage à la recherche morale personnelle, l'autre se satisfait de parodies initiatiques et se montre parfois assez peu exigeant sur la qualité spirituelle de ses membres.

On reconnaîtra toutefois à l'*Ordre des Chevaliers de Colomb* de compter parmi les plus importants mouvements philosophiques des États-Unis, d'offrir un moyen d'intégration sociale aisé pour nombre de catholiques américains et de pratiquer une solidarité fraternelle puissante et efficace.

[28] Toute tentative de « rapprochement » semble par avance vouée à l'échec. Lorsque, en 1923, un Conseil local envoya un bouquet de fleurs pour célébrer l'ouverture du nouveau Temple de la loge de Broonville n° 165 (État de New York), le Conseil Suprême désavoua en termes très vils pareille manifestation d'amitié.

Les formes contemporaines du rosicrucismes et la franc-maçonnerie

par
Jean Dierkens
Professeur aux Universités de Mons et de Bruxelles

Dégager les rapports entre les différents rites et symboles rose-croix et les rites et symboles maçonniques n'est pas une tâche aisée, car trois difficultés empêchent le chercheur de donner au moteur des conclusions excluant toute critique.

I. L'histoire du début de la franc-maçonnerie n'est ni simple ni claire[1] ; plusieurs hypothèses se complémentarisent, voire s'affrontent. On ne peut nier que de la « préhistoire » de la franc-maçonnerie[2] n'émergent que des éléments dispersés, qui sont interprétés différemment par chaque auteur.

[1] France Yates, spécialiste de l'histoire des XV^e^ au XVII^e^ siècles, principalement en Grande-Bretagne, écrit en 1972 (*The Rosicrucian Enlightment*, p. 209) « The origin of Freemasonry is one of the most debated, and debatable, subjects in the whole realm of historical enquiry. »

[2] Nous utiliserons plusieurs ouvrages que nous citerons sous une forme abrégée.

Le livre écrit par Frances Yates *The Rosicrucian Enlightment,* Londres, Routledge and Kegan Paul, 1972 est un ouvrage essentiel pour aborder l'origine du mouvement Rose-Croix dans son contexte socio-politico-culturel.

Un excellent livre récent est celui de Christopher McIntosh *The Rosy Cross Unveiled. The History, Mythology and Rituals of an Occult Order,* Wellingborough, The Aquarian *Press,* 1980.

Gérard Galtier vient de publier (1989) aux éditions du Rocher un ouvrage extrêmement bien documenté et qui fera sûrement date. Nous ne pouvons que le conseiller à tous ceux que l'historique des mouvements ésotériques depuis quelques siècles intéressent : *Maçonner Egyptienne, Rose-Croix et Néo-Chevalerie.* Je le considère toutefois comme trop peu critique envers l'A.M.O.R.C. dont la création et l'évolution ne furent nullement, toujours à mon avis, aussi limpides.

L'ouvrage publié par Paul Arnold *Histoire des Rose-Croix et les origines de la Franc-maçonnerie,* Paris, Mercure de France, 1955, est sous-tendu par une absence d'objectivité qui se manifeste par des expressions méprisantes fort éloignées de la neutralité indispensable à un historien. On ne peut toutefois sous-estimer l'importance de la documentation utilisée pour la rédaction de cet ouvrage.

Les premiers documents considérés habituellement comme incontestables sont l'admission dans une loge maçonnique le 20 mai 1641 de Robert Moray et l'inscription par Elias Ashmole (1617-1692) dans son journal personnel, de son admission le 16 octobre 1646 dans la loge (déjà existante) de Warrington[3].

Les ouvrages de Arthur Edward Waite, et principalement ici *The Brotherhood of the Rosy Cross,* publié initialement en 1924 et réédité à New York par University Books, (sans date, mais probablement entre 1960 et 1970) restent fort utiles.

L'ouvrage de Sédir (Yvon Leloup) *Histoire et Doctrines des Rose-Croix* publié en 1932 par la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles contient souvent des affirmations gratuites visant à rendre les lecteurs favorables aux Rose-Croix. Son ouvrage est toutefois assez fréquemment cité dans la littérature de l'occultisme.

Ce serait une erreur d'ignorer ici le livre d'un avocat et sénateur belge, Fr. Wittemans *Geschiedenis der Rozenkruisers* que j'ai consulté dans sa seconde édition de 1924 publiée à Den Haag, chez L.J.C. Boucher. Sans doute, il y a plus de 65 ans, cet ouvrage méritait-il une plus grande considération, car on n'y trouve pas actuellement beaucoup d'éléments qui s'ajoutent utilement aux ouvrages récents. On doit également mettre le lecteur en garde, car certains renseignements qu'il indique se sont révélés inexacts.

Me centrant plus sur le rosicrucisme que sur la Maçonnerie, je n'ai pas repris le traité en 6 volumes de R.F. Gould *(The History of Masonry* publié à Londres de 1882 à 1887), mais j'ai utilisé le livre de Bernard E. Jones *Freemasons' Guide and Compendium,* Londres, Harrap, 1950. J'ai utilisé également des ouvrages anciens tels que le *Cours philosophique et interprétatif des Initiations Anciennes et Modernes* de J.M. Ragon (Paris, Berlandier, 1843), les *Oeuvres Maçonniques* de N.C. Des Étangs, Paris, Berlandier, 1848 et le *Morals and Dogma of the Ancient and Accepted Scottish Rite of Freemasonry prepared for the Supreme Council of the Thirty-third Degree for the Southern Jurisdiction of the United States and Published by its Authority* par Albert Pike, Charleston, 1871 (et ajout de 1905).

Les textes rosicruciens initiaux (1614-1654) : la *Fama Fraternitatis, dess Loblichen Ordens des R.C.* (1614) (qui comprenait, dés la première édition, une « réponse » du notaire Haselmaier, faisant évidemment la preuve que le texte de la Fama était connu et répandu avant la publication officielle de 1614, réponse où les lettres R.C. étaient explicitées en Rose-Croix), la *Beneben der CONFESSIO Oder Bekandtnuss derselben Fraternitet* (1616) (auquel s'ajoutait la traduction d'un texte italien écrit par Trajano Boccalini et publié quelques années plus tôt à Venise) et les Noces (al)chimiques *Chymische Hochzeit : Christiani Rosencreutz, Anno 1459* (1616) sont acccessibles en traduction française (mais avec des commentaires souvent assez pauvres en ce qui concerne le symbolisme qui y est inclus) dans le livre de Bernard Gorceix *La Bible des Rose-Croix,* publié aux Presses Universitaires de France en 1970. Ils ne nous intéressent toutefois pas directement ici, vu que notre but est de nous centrer sur les aspects plus actuels du rosicrucisme et de la Maçonnerie.

[3] Il n'est pas sans intérêt de signaler que Ashmole avait copié pour son usage personnel tous les manifestes rosicruciens et admirait leurs buts (Yates, p. 210). Quant à Moray, il était très intéressé par l'alchimie. Ces deux personnages ont fait partie des fondateurs de la *Royal Society* (1660) qui a représenté, tout au long de l'histoire de la Grande-Bretagne, un centre de discussions scientifiques et un groupement d'honorabilité scientifique indiscutable. Notons que la plupart des fondateurs et membres initiaux étaient soit alchimistes soit Rose-Croix vraisemblables soit Francs-maçons.

Le *Mason's word* en relation avec la Rose-Croix était déjà indiqué dans un petit poème écrit par Henry Adamson *(Muse's Threnodia)* publié en 1638 à Edinbourg et que Yates (p. 211) et McIntosh (p. 63) citent :

> For what we do presage is not in grosse,
> For we be brethern of the Rosie Crosse :
> We have the Mason's word and second sight,
> Things for to come we can foretell aright.

Ce n'est qu'en 1717 (création de la Grande Loge Unie d'Angleterre), voire 1723 (les *Constitutions* écrites par James Anderson), que la structure des loges maçonniques, leurs fondements et buts, leurs rituels initiaux et une partie de leur symbolisme deviennent connus sans discussion possible.

L'histoire des mouvements rosicruciens n'est pas moins complexe, voire confuse et sa préhistoire est sûrement encore plus sujette à interprétations.

On ne peut évidemment pas considérer comme des indications de « Rose-Croix » toutes les mentions faites de la Croix ou de la Rose séparées l'une de l'autre. L'association de la rose avec la croix faite par Luther[4] n'a rien à voir avec « notre » Rose-Croix. L'éventuelle association faite par Khunrath[5] même si on l'accepte, ne va pas plus loin que la fin du XVI^e^ siècle. Les diverses utilisations alchimiques de la rose et de la croix en tant qu'éventuels supports de la Rose-Croix ne paraisse convaincantes aux historiens qu'après 1615.

Le problème que nous pourrions aborder est celui du contexte d'origine de cette association Rose-Croix : certains trouvent avec une telle évidence un symbolisme issu des tradition chrétiennes qu'ils ne voient aucun intérêt à analyser les éventuelle origines païennes[6], d'autres expriment soit ouvertement soit par leurs commentaires une opinion inverse, à savoir la valeur hermétiste, alchimique ou, de toute façon, universelle et non chrétienne de ce symbole[7].

---

[4] « Des Christen Hertz auf Rosen geht, wenns mitten unterm Kreuze steht ».

[5] *Amphitreatrum Sapientiae Aeternae,* 1609, planche IX, montrant le Christ, les bras ouverts, au centre d'une image qui pourrait être identifiée à une structure de Rose. Personnellement, vu d'autres indications discrètes mais significatives, nous penserions volontiers qu'il était un tenant des traditions hermétiste et pythagoricienne, traditions qui s'associaient avec celle de Rose-Croix en ce début du XVII^e^ siècle. Cette marque rose-croix supposée n'est pas donc faite pour nous surprendre. Autre chose est de l'utiliser comme preuve de l'existence d'un mouvement rosicrucien.

[6] « ... as I am dealing with a Christian Order, there is no occasion to dwell – except in summary form – upon its story in non-Christian symbolism, and above all in Pagan myth ». Waite. Chapitre IV (p. 85).

[7] Ainsi, A. Pike, dans son chapitre destiné à l'instruction des Princes Rose-Croix du Rite Écossais Ancien et Accepté aux U.S.A., n'insiste que sur les aspects universels de ce

Notre opinion, étayée sur de nombreuses années de lecture et de recherche, est qu'il s'agit bien d'une tradition non-chrétienne ; l'image du Christ et l'éventuel rappel de textes chrétiens servent à détourner l'attention inquisitrice agressive des tribunaux catholiques, ou même protestants[8], et parfois à utiliser les « moyens du bord », c'est-à-dire les références chrétiennes facilement accessibles aux Occidentaux de la Renaissance.

II. Les deux mouvements ont tous deux pour but un cheminement intérieur, comme outils le symbolisme et les rituels inspirés de traditions occidentales et comme membres les mêmes tranches socio-culturelles. Les recouvrements sont donc inévitables. De nombreux citoyens cultivés étaient actifs dans les deux groupements et des transferts se sont fréquemment associés aux succès occasionnels de tel groupement par rapport à tel autre, ou encore ont suivi les persécutions dont un groupement a été l'objet.

Avant même qu'un degré intitulé « Souverain Prince Rose + Croix, Chevalier de l'Aigle et du Pélican » n'ait été instauré dans la Maçonnerie du milieu du XVIII[e] siècle (en 1754 pour la France ; en Angleterre, ce degré créé en 1761 fut intitulé Rose-Croix d'Heredom[9]), on peut se poser la question de savoir dans quelle mesure les fondements de la Maçonnerie des hauts grades n'ont pas trouvé dans le mouvement rosicrucien au sens large de ce terme[10] des idées, voire des bases rituelles ou symboliques.

Mais les avis des auteurs sont fort partagés et exprimés souvent d'une manière catégorique et sans base réelle. Ainsi, pour ne prendre que deux exemples de cet éventuel transfert des Rose-Croix vers la Maçonnerie, exemples éloignés temporellement l'un de l'autre, citons le baron de Gleichen lors de la Convention maçonnique tenue en 1785 à Paris : « les Rose-Croix affirment qu'ils sont Supérieurs et Fondateurs de la Franc-maçonnerie » (cité par Waite en note, pp. 445-446) et Papus (Dr Gérard

grade. On y parle bien plus d'hindouisme, de traditions égyptiennes, de mithriacisme, de pythagorisme et de néoplatonisme, de cabbale et de tradition juive, de gnosticisme que de tradition chrétienne, bien qu'il en soit fait également mention (pp. 276 à 311).

[8] Au XVIII[e] siècle, deux personnes qui étaient considérées comme adeptes de la Rose-Croix ont été brûlées aux Pays-Bas pour n'avoir pas voulu révéler leurs secrets.

[9] « The sole evidential English Rosicrucianism of the eighteenth century is the imported Grade of Rose-Croix ». Waite (p. 396).

[10] Nous songeons évidemment à la société *Ordo* (ou *Fraternitas*) *Rosae* et *Aureae Crucis* (Brotherhood of the Rosy and Golden Cross) créée dès le début du XVII[e] siècle, peu après la publication des textes initiaux. Un aperçu intéressant de l'évolution actuelle d'une tendance de cet Ordre, d'intitulé légèrement modifié a été écrit par J.-P. Giudicelli de Cressac Bachelerie, *Pour la Rose Rouge et la Croix d'Or,* Axis Mundi, 1988. Ou encore Michel Monnereau, *Les Secrets hermétiques de la Franc-maçonnerie et les rites de Misraïm & Memphis,* Paris, Axis Mundi, 1989.

Encausse) à la fin du XIX[e] siècle affirmant que les Rose-Croix ont tellement infiltré la Maçonnerie que l'on constate un peu partout des signes de leurs traditions.

On ne peut ajouter à ces remarques élogieuses qu'un avis absolument opposé, car la multiplicité des groupements est telle que l'on peut affirmer, documents à l'appui, les opinions les plus diverses : il suffit de regarder un des rameaux et d'ignorer les autres. Mounier, concernant la Rose-Croix d'Or créée par Fictuld et qui eut sa période de gloire pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, écrivait en 1801 : « Les Rose-Croix, s'il en existe encore, sont les plus méprisables des francs-maçons ; non par leur impiété, ils sont extrêmement crédules, ils ne prennent aucun intérêt aux affaires publiques ; mais parce qu'ils offrent une école de dupes et de charlatans ». (Arnold. p. 260).

Le premier réel travail à ce sujet fut sans doute l'article Thomas De Quincey *Historico-Critical Inquiry into the Origins the Rosicrucians and the Freemasons* dans *London Magazine*, 1824, mais ses conclusions nous semblent trop catégoriques : « The original Free-Masons were a society that arose out of the Rosicrucian mania, certainly within the thirteen years from 1633 to 1646, and probably between 1633 and 1640. » (cité par Yates p. 209).

C'est sans doute Paul Arnold qui dit juste en écrivant (p. 248) « ... l'on peut penser que la Franc-maçonnerie[11] a trouvé dans l'aspect extérieur du mouvement Rose-Croix et de tous autres mouvements illuministes les premiers éléments d'un cadre ensuite artificiellement développé. C'est dire que la filiation est des plus ténues ».

III. Le secret relatif aux rites est un engagement d'honneur auquel chaque membre de tels groupements souscrit. Le chercheur ne peut donc s'appuyer que sur les documents publiés ouvertement, si l'on ne veut pas fouler aux pieds des promesses librement consenties[12].

[11] On doit entendre ici surtout le développement des « hauts grades » de la Maçonnerie, c'est-à-dire tout ce qui est enseigné après les deux degrés typiques liés aux constructeurs (apprenti et compagnon) et le degré de Maître inspiré de l'Ancien Testament.

[12] Dans certains cas, des membres en conflit avec l'autorité ont délibérément choisi de transgresser cette loi de la discrétion (à la grande joie des historiens !). C'est ainsi que nous utiliserons le texte ronéotypé de J. Grasser *Contribution critique à l'histoire contemporaine de quelques sociétés* à *initiation et à enseignement secret. 4[e] livre : Les Rosicruciens de l'A.MO.R.C.,* édité par « Les Stephanos » en 1965 (?). Il faut noter que ce membre de l'A.M.O.R.C, semble avoir prévenu les autorités de la publication ; en tous cas, un long historique indique, copie des lettres échangées, le conflit qui opposait ce membre déjà ancien et responsable à l'autorité de R. Bernard, alors Grand Secrétaire, devenu ensuite Grand Maître de l'A.M.O.R.C. pour la France.

Je me soumets également à cette même discrétion pour certains documents authentiques qui n'ont pu être consultés qu'avec l'engagement de ne pas les divulguer grossièrement.

Le lecteur se trouve donc inévitablement en face soit de chercheurs non insérés dans les groupements et n'ayant donc pas de scrupules à publier « tout » ce qu'ils rencontrent (mais ce « tout » n'est que peu de choses, car ils n'ont pas le vécu qui permet de comprendre tant de sous-entendus et ils ne peuvent consulter les pièces maîtresses), soit de membres bien informés mais qui d'une manière logique se refusent à « tout » présenter, tout au moins clairement[13].

Vu ces difficultés impossibles à éviter, pourquoi avons-nous accepté d'écrire cet article ?

Sans doute parce que nous désirions apporter une certaine sérénité dans un débat qui autrement se transforme vite en polémique stérile et agressive, peu conciliable avec l'objectivité nécessaire.

Dès le début de cet article, que le lecteur sache notre opinion afin qu'il puisse mieux comprendre la structure de notre propos.

On ne peut pas dire ici que tout un mouvement « se cache sous le masque » de tel autre. Les emprunts symboliques et rituels se sont faits dans les deux sens, tant de la Rose-Croix vers la Maçonnerie que de la Maçonnerie vers la Rose-Croix[14].

Mais si l'on n'envisage que des aspects très ponctuels (par exemple, le degré dénommé Prince Rose-Croix en Maçonnerie ou les rituels pseudo-maçonniques de certains groupements rosicruciens actuels), il est facile de montrer la priorité historique de tel groupe par rapport à l'autre ; encore faut-il ne jamais utiliser cette découverte pour chanter gloire ici et honte là-bas !

[13] Il faut ajouter un autre obstacle : ces membres n'ont pas toujours la rigueur qui amène à accepter comme authentiques sans analyse et réflexion critique toutes les informations qu'ils reçoivent...

[14] *L'Encyclopaedia Britannica* donne ce même avis mesuré (rubrique « Rosicrucianism ») : « Rosicrucianism and Freemasonry have not a little in common. Indeed there is a degree in masonry known as the Rose-Croix degree. Likewise, the *Societas Rosicruciana in Anglia* and its affiliates are held to be more masonic than Rosicrucian. »

Bref rappel historique des mouvements

Il s'agit ici simplement de situer des étapes qui nous permettent de mieux évaluer les recouvrements mutuels entre les divers mouvements considérés.

Afin de clarifier cet historique, nous verrons pour chaque mouvement trois phases :

– la phase préhistorique qui, en gros, se termine à peu près à la même époque : au milieu du XVII^e^ siècle pour la Maçonnerie et au debut du XVII^e^ pour la Rose-Croix,

– une seconde phase qui va jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle où les mouvements prennent leurs structures propres et créent entre eux certains rapports tels que la création en Maçonnerie d'un degré absolument nouveau intitulé Souverain Prince Rose-Croix (XVIII^e^ degré du rite écossais ancien et accepté)[15],

– le XIX^e^ et le XX^e^ siècles, où du côté de la Maçonnerie, les rites deviennent « définitifs » et où, du côté dit Rose-Croix, des sociétés nouvelles « rosicruciennes » se créent à partir de sources très diverse associant parfois les faux en écriture à des documents authentiques allant de la pure fantaisie personnelle à l'inspiration de type spirite ou à la poursuite intellectuelle de la Tradition, en captant au passage des caractéristiques issues des rituels maçonniques même éloignés du degré maçonnique de Prince Rose-Croix.

Les sociétés plus authentiquement hermétistes et Rose-Croix recherchent par conséquent à se sauvegarder et n'hésitent pas abandonner des titres et noms usurpés.

Franc-maçonnerie

1

En ce qui concerne sa préhistoire, les historiens sont pleins d'affirmations ou de négations tout aussi peu prouvées objectivement les unes que les autres.

[15] La création officielle du Rite Écossais Ancien et Accepté en France date de 1804, mais les degrés existaient dès la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle.

On peut penser sans risque de se tromper que les groupements opératifs ont évolué vers des aspects plus spéculatifs grâce à l'atmosphère culturelle de l'époque. L'importance accordée aux approches hermétistes se faisait jour depuis quelques siècles, mais surtout depuis le XVI^e^ siècle en ce qui concerne la Grande-Bretagne et l'Europe Centrale[16]. Mais l'affirmation philologique de Casaubon au début du XVII^e^ siècle démontrant que les textes du *Corpus Hermeticum* ne dataient pas d'avant l'ère chrétienne (ainsi qu'on le croyait à l'époque, – ce qui en faisait des textes assimilés aux précurseurs du christianisme) mais des premiers siècles de notre ère (c'est-à-dire que toute référence à Hermès Trismégiste devenait une hérésie coupable en face des tribunaux catholiques) ont nécessairement entraîné les hermétistes de tous bords à se cacher avec plus de précautions que précédemment. Il est donc vraisemblable qu'ils étaient à la recherche de tout groupement qui, sous une apparence ou une autre, leur permettait les échanges interdits.

On doit sûrement l'enthousiasme pour les textes Rose-Croix (la *furore* ou *mania* rosicrucienne, termes utilisés pour décrire cet engouement) à cette même atmosphère culturelle.

La dualité « recherche spirituelle-recherche matérielle » était donc fréquente à cette époque où les alchimistes s'étaient eux-mêmes liés en défenseurs de l'*ergon,* représentant la « véritable » alchimie, c'est-à-dire l'alchimie spirituelle, et en « souffleurs », défenseurs du *parergon* et cherchant la seule transmutation en or matériel. Les « véritables » alchimistes insistaient donc sur la nécessité de la purification intérieure et ne voyaient dans l'acquisition de la possibilité de la transmutation en or qu'une preuve de la réussite de transformation spirituelle[17].

Il est donc tout à fait vraisemblable que les corporations architectes et de constructeurs, possesseurs de connaissances « secrètes » (entre autres de la section dite « dorée » si importante dans les anciens mouvements pythagoriciens) utilisées réellement dans leurs constructions, aient suscité autour d'eux des noyaux de réflexion recherchant non l'application

[16] Frances Yates a écrit de nombreux ouvrages à ce sujet, entre autres son premier *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition* (1964) et son dernier *Lull and Bruno* (1982), publié à Londres chez Routledge and Kegan Paul.

[17] Rappelons la formule « ora et labora » inscrite par Khunrath dans sa planche imageant le lieu de l'alchimiste ; d'abord la prière (notons que l'alchimiste est en geste spécifique de prière devant un autel qui ne révèle que des signes sans aucun rapport avec la chrétienté) et ensuite le travail matériel dans le laboratoire.

matérielle de connaissances traditionnelles, mais leur origine sacrée et antique[18].

Par ailleurs, de nombreux penseurs célèbres du XVI^e^ siècle valorisaient cette pensée hermétiste néo-platonicienne dont le nouveau s'était situé en Italie un peu plus tôt[19]. Or cette pensée, gaiement teintée de connaissances pythagoriciennes, insiste sur la valeur des structures spirituelles parfaites préalables (« Idées » platoniciennes, archétypes) que l'on découvre par un cheminement non soumis aux « déformations » sensorielles.

Tout concordait donc à un élargissement « spéculatif » de tous les groupes « operatives » liés à des traditions égypto-helléniques.

Gould (p. 98) cite l'avis très mesuré de Lewis Edward : « few, if any, institutions are invented off-hand. They are all creatures of growth. If we find one of them organised in working order at a certain date, it is highly probable that, whether or not we and traces of it, it has existed for many years in a rudimentary and unorganised form ; and this is obviously the case with speculative freemasonry. »

2

L'histoire de la Maçonnerie commence vraiment au début du XVIII^e^ siècle. Mais si divers documents officieux et officiels confirment le développement rapide des idées et des groupes maçonniques, ils témoignent aussi du peu de cohérence entre les rites et les symboles qui au cours des décennies vont se modifier, s'enrichir, se multiplier, se compliquer. Des tendances assez différentes se marquent entre des types de Maçonnerie, qui deviennent plus ou moins chrétiennes ou déistes, centrées sur le sociopolitique ou sur le symbolisme, amplifiant les décors ou les diminuant, encourageant les arts, la philosophie, les sciences ou fort détachés de ces considérations,

[18] Arnold (p. 231) avance cette hypothèse à partir des livres de Matila Ghyka. Je ne suis aussi convaincu que lui de la valeur documentaire scientifique ou historique de ces livres, par ailleurs fort passionnants. Ils ont été réédités récemment, entre autres *Le Nombre d'Or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale,* P Gallimard, 1959 (1^ère^ édition : 1931).

[19] Cet aspect sortirait du cadre de notre article. Citons la Florence des Medicis au XV^e^ siècle et parmi d'autres, Marsilio Ficino (1433-1499) et ses traductions des traditions hermétistes et néopythagoriciennes. Ou encore Heinrich Cornelius Agrippa (1486-1535) et tant d'autres.

recherchant le sacré, voire le magique, ou ne voulant développer que la philosophie rationaliste[20].

C'est dans ce remue-ménage que se créèrent tant nouveaux degrés et rites, dont celui qui nous intéresse ici, le degré Souverain Prince Rose-Croix, Chevalier de l'Aigle et du Pélican, en totale étrangeté avec les traditions de constructeurs, avec leurs outils symboliques ou avec l'introduction plus récente (au plus tard en 1730 d'après Gould. p. 302) de la légende d'Hiram l'architecte[21]. Cette création signe l'intrusion de membres de sociétés rosicrucienne. Nous verrons d'ailleurs que s'est progressivement créée une entente entre la Maçonnerie et l'*Ordo Rosae* et *Aureae Crucis* comme ultérieurement avec la *Societas Rosicruciana* du XIX^e^ siècle : seuls des Maîtres maçons pouvaient en faire partie.

La création d'un degré Rose-Croix représentait donc l'aspiration logique d'occultistes rosicruciens d'insérer dans le cadre maçonnique (à l'époque, cadre spiritualiste, initiatique et symboliste une partie d'un message ésotérique qu'ils avaient reçu.

3

Au cours de la fin du XIX^e^ siècle, un « nettoyage » des rites maçonniques au-dessus du degré de Maître s'est fait. Ces rites des « hauts grades » se sont mieux coordonnés les uns avec les autres[22], faisant trois ensembles cohérents : les Chapitres (du IV^e^ au XVIII^e^, ce dernier degré étant celui de

[20] Notons toutefois que ce rationalisme ne rejetait pas la croyance en une Divinité. Il rejetait simplement les formes sous lesquelles les religions l'avaient pervertie.

[21] On trouve précédemment dans des ouvrages alchimiques non maçonniques des mentions de Hiram en relation avec la Reine de Saba, mais il s'agit du Roi de Tyr de même nom et non de l'architecte support de la légende utilisée au Grade de Maître Maçon.

[22] Le comte Goblet d'Alviella fut fort actif pour amener ces rites maçonniques des degrés supérieurs à des conceptions philosophiques et religieuses plus élevées, c'est-à-dire dans un cadre spiritualiste et rationnel plaçant le Maçon au-dessus des querelles d'Églises. Il reprenait des thèmes anciens, ainsi que l'on peut constater en lisant les textes de Des Étangs, Président Loge « Les Trinosophes » (1848) à l'Orient de Paris : comme premières questions auxquelles les futurs Princes Rose-Croix devaient répondre, il y avait « Pourquoi y a-t-il eu et y a-t-il encore tant de sortes de religions sur le globe, quand il y n'y a qu'un seul Dieu ? » et « Quel est le meilleur moyen de reconnaître la véritable religion et de la pratiquer ? ».

À la Conférence internationale des Rose-Croix, tenue à Bruxelles en 1888, Goblet d'Alviella, en tant que Grand Inspecteur du Suprême Conseil de Belgique, déclarait que c'était surtout au rituel du grade de Maître que l'on trouve les signes les plus évidents des traditions rosiciennes (cité par Wittemans, p. 101). À notre avis, ces signes évidents ne font référence qu'à un aspect des traditions issues de la Rose-Croix et ignorent d'autres, comme, par exemple, quaternaire pourtant essentiel à la Rose-Croix.

Prince Rose-Croix), les Aréopages (du XIX^e^ au XXX^e^) et le Suprême Conseil (ou Conseil Initiatique supérieur) (du XXXI^e^ au XXXIII^e^, représentant surtout des degrés dits administratifs). Les tendances culturelles (souvent liées aux pays) se sont toutefois manifestées suivant deux orientations : l'une étant (acceptant un Grand Architecte de l'Univers, indiscutable symbole d'une Puissance Suprême, et l'immortalité de l'âme, ainsi que le font toute la Maçonnerie anglo-saxonne et une partie de la Maçonnerie continentale, mais cette dernière souvent avec une certaine hypocrisie), voire chrétienne pour certains pays (scandinaves et, parfois, germaniques), – l'autre, dont le point de départ fut franco-belge et est l'apanage actuel des Grands Orients, étant agnostique et, de fait, *quasi* athée (bien qu'il ne soit pas fait mention de l'interdiction de spiritualité)[23].

Le rituel de Prince Rose-Croix a pris la teinte typique de la culture où il s'insérait et a perdu sa spécificité historique païenne comme il en a perdu son sens fondamental sacré. C'est la Maçonnerie qui pourrait se sentir coupable d'avoir emprunté sans grand scrupule les bribes qui lui convenaient issus des traditions rosicruciennes.

Mouvements Rose+Croix[24]

1

Sa préhistoire n'a pas à être détaillée dans cet article, car sa complexité entraînerait le lecteur bien loin de sa préoccupation actuelle.

[23] Il est intéressant de constater dans le *Memento des grades capitulaires* édité par Edmond Gloton, Paris, 1937) les descriptions différentielles du rituel de Souverain Prince Rose-Croix suivant le Grand Orient ou la Grande Loge de France : le premier se veut clairement hors de toute référance déiste, d'une manière même tellement visible que, surtout pour ce degré, le texte en devient ridicule. Le deuxième est conforme à une tradition spiritualiste dans un sens très large : on mentionne la « croyance dans la divine origine de son (de l'homme) esprit » ou encore on indique que « toute science vient d'en haut ». Sans entrer dans une divulgation intempestive, citons que les lettres I.N.R.I. qui, habituellement, sont comprises comme *Igne Natura Renovatur Integra* (tradition alchimique et hermétiste évidente) ou *Iesus Nazarenus Rex Judicorum* ou encore Judée, Nazareth, Raphael, Juda (dans une tradition chrétienne), deviennent pour le Grand Orient de France de l'époque : Ignorance, Nature, Raison, Justice.

[24] Nous n'entrerons pas, au cours de cet article, dans les subtilités de l'orthographe de Rose-Croix, Rose+Croix ni dans le choix précis des termes rosicrucisme, rosicrucianisme, etc.

Il semble bien qu'il ait existé quelques documents écrits avant 1600 prouvant l'existence d'un symbolisme liant la croix à la rose et utilisant même les termes associant ces deux mots, mais le problème qui nous paraît fondamental est de savoir si cette préhistoire nous mène à des sources purement chrétiennes, comme le veulent certains historiens, ou à une origine païenne, issue de l'alchimie, de L'hermétisme égyptohellénique ou d'un néoplatonisme réinséré en Europe chrétienne par les Arabes. Personnellement, nous avons tout lieu de conclure que l'origine n'est pas chrétienne et que le thème chrétien ne fut que façade permettant d'éviter les persécutions[25].

2

Au début du XVII[e] siècle, nous entrons dans l'histoire par les trois textes publiés de 1614 à 1616 et qui faisaient ouvertement mention de la Rose-Croix. Ces textes ne « prouvent » pas l'existence de mouvements rosi-cruciens bien organisés, mais, par l'intérêt qu'ils ont suscité[26], ils en ont indubitablement créé un certain nombre[27]

En fait, Paracelse, dont l'appartenance aux Rose-Croix n'a jamais été prouvée, avait préparé le terrain en pronostiquant des découvertes d'une extrême importance qui devait être cachées jusqu'à l'arrivée d'un certain Elias. Les milieux occultistes étaient donc aux aguets.

Dès 1616, Robert Fludd (1574-1637) prit la défense du mouvement Rose-Croix[28], qu'il considère ouvertement comme une fraternité réelle. Il continua cette entreprise de défense au cours des années qui suivirent.

---

[25] N'oublions pas le sort de Giordana Bruno qui défendait des idées néo-platoniciennes (entre autres la pluralité des mondes habités et l'héliocentrisme) et avait même en toute confiance, accepté de revenir en Italie pour en discuter avec les autorités religieuses. Ce dialogue fut un procès qui l'amena au bûcher (1600).

[26] « I can only say that, so far as my own researches have gone, I have found no evidence of a real secret society calling itself ' Rosicrucian ', and really in existence as an organized group at the time the manifestos were published and during the time of the furore. » ... « Yet,..., something nui did emerge out of the proclamation of the manifestos ». Yates (p. 207).

[27] Arnold nous semble pris par une subjectivité excessive lorsqu'il déclare (p. 251) : « Les gens sérieux s'en (de la Rose-Croix) étaient détournés dès les années précédentes (avant 1620) en se bouchant le nez et ne songeant qu'à tirer les doctrines ésotériques de ce bourbier puant ». La création de la prestigieuse *Royal Society* de Londres fut tout de même due essentiellement à ces penseurs marginaux.

[28] Sans doute sa rencontre avec l'alchimiste Michael Maier en 1612 avait-elle déjà introduit ce docteur, membre du Collège des Médecins, à l'alchimie et à l'hermétisme (McIntosh, p. 62).

D'après Wittemans (p. 115), Fludd fit déjà mention de deux tendances dans la société *Ordo* (ou *Fraternitas*) *Rosae* et *Aureae Crucis* (O.R.A.C.) : l'une était plus proche des intérêts humains (*of the flesh and of man*)[29] et l'autre était orientée vers la spiritualité (*spiritual and divine)*[30]. D'après Waite, le parallélisme entre la conception religieuse très large de l'O.R.A.C. (Fludd s'appuyait surtout sur la sagesse antique, juive et païenne) et des constitutions maçonniques d'Anderson est évident et signe une inspiration commune, différente de l'inspiration très chrétienne des manifestes rose-croix de 1614-1616.

Michel Maier, médecin de l'archiduc Rodolphe II et auteur du célèbre *Atalanta Fugiens,* défendait aussi la Rose-Croix. Les catholiques (surtout les Jésuites) et certains penseurs tels que Mersenne et Gassendi furent évidemment d'ardents contradicteurs, mais ils n'ont nullement étouffé l'enthousiasme créé par les Manifestes rosicruciens et qui a duré près de trente ans. Ensuite, tout semble s'être tassé, comme si les protagonistes du départ avaient soit trouvé une affiliation (et donc devenaient astreints à plus de calme et de silence) soit tranché dans le sens opposé aux idées rosicruciennes (qui, nous le répétons, avaient également une connotation sociopolitique utopiste). Johann Valentin Andreae se rangea et fit savoir par ses mémoires qu'il avait écrit la *Fama* en tant que farce d'étudiant ! Personne ne se laisse évidemment prendre à cette confession tardive et vise simplement à permettre à mieux s'insérer dans l'*establishment* de l'époque. Presque tous les travaux actuels donnent (d'ailleurs, comme auteur des Manifestes, un petit groupe d'intellectuels, parmi lesquels se trouvait Besold, le professeur d'italien de J.V. Andreae, qui avait traduit une œuvre d'utopiste italien insérée dans la première publication des manifestes rosicruciens.

Au XVIII[e] siècle, l'*Ordo Rosae* et *Aureae Crucis* a eu en Allemagne un développement considérable (s'orientant plus vers l'alchimie que vers tout autre symbolisme ou travail), à tel point qu'elle peut être considérée comme une société distincte, bien que portant le même nom. La

[29] C'était aussi l'époque des utopies : de nombreux penseurs, dont Johan Valentin Andreae, Francis Bacon (avec sa *Nova Atlantis),* Comenius (qui prit la défense ouverte des Rose-Croix et dont le passage en Angleterre permit la création de la *Royal Society*. Rappelons que Leibniz fut fortement influencé par lui et fonda à Berlin le pendant de la *Royal Society* anglaise), Campanella *(Civitas Solis)* voulaient construire un nouvel univers socio-politique où une réelle tolérance serait instaurée. Que le lecteur lise l'ouvrage déjà mentionné de Frances Yates ou les livres de Roland Edighoffer (*Rose-Croix et Société idéale selon Johann Valentin Andreae.* Paris, Arma Artis, 1982) s'il veut avoir une clarification de cet aspect socio-politique du rosicrucisme au début du XVII[e] siècle.

[30] Le lecteur réalise que Fludd est évidemment du côté de la tendance spiritualiste.

Gulden u*nd RosenKreutz* (1713) devint rapidement une expansion de la Maçonnerie (McIntosh, p. 82)[31]. « It was at this point that the traditions of Rosicrucianism and Freemasonry met and mingled » (McIntosh, p. 84). Notons que l'on ne pouvait devenir membre de cette société que si l'on était Maître maçon[32]. C'est à cette même fin du XVIII[e] siècle que furent édités les *Geheime Figuren der Rozenkreutzer* (1785) dont l'auteur est anonyme et qui donnent des indications sur le symbolisme alchimique et sur certains enseignements rose-croix.

Goethe, sans être Rose-Croix, a été influencé par ces doctrines[33] et certaines de ses œuvres ne sont compréhensibles qu'au travers du symbolisme rosicrucien.

C'est aussi à cette époque que l'on fait mention pour la première fois des « Supérieurs Inconnus » (*Unbekannte Oberen*) qui seront désormais cités par tous les mouvements de ce type pour justifier leur authenticité.

Il serait une erreur de considérer que seule la tradition Rose-Croix pénétra dans la Maçonnerie au cours de ce XVIII[e] siècle. De nombreuses tentatives furent faites par des groupuscules plus ou moins liés aux traditions hermétistes (au sens large de ce terme) et cet envahissement eut lieu entre 1713 et 1777, transformant la Maçonnerie initiale en ces Maçonneries touffues et complexes que nous connaissons de nos jours (33 degrés dans l'écossisme... et de nombreuses Maçonneries parallèles possédant, chacune, plusieurs degrés, voire des dizaines ou même la centaine comme dans les troncs de Memphis et de Misraïm). C'est aussi à l'époque que se créèrent les fondements du Martinisme et du Martinézisme (bien que leur formation officielle soit plus tardive : fin du XVII[e] pour certains, début du XIX[e] pour d'autres), de même que l'Ordre des Illuminés, etc.[34].

De la même manière, des aspects maçonniques se sont introduits dans une société rosicrucienne (l'Ordre de la Rose-Croix d'Or) grâce à un homme habile et membre des deux organisations Fictuld. (Arnold, p.

[31] Comme presque toujours, il y eut ici aussi des prolongements politiques à cet Ordre de la *Gold- und Rosenkreuz*, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici.

[32] On le demandait spécifiquement lors du rituel d'entrée, ainsi qu'en témoigne un texte repris par McIntosh (p. 91). Il ne nous intéresse pas ici de détailler ces 9 différents degrés. Bornons-nous à les citer : Junior, Theoreticus, Practicus, Philosophus, Minor, Major, Adeptus, Exemptus, Magister et Majus. On peut constater par cette liste qu'il n'y a aucun rapport les noms des degrés maçonniques.

[33] Sa correspondance avec Frau von Stein le dit ouvertement (28 juin 1786). Il semble toutefois que l'aspect conservateur de la Gold- und Rosenkreuz n'ait pas été apprécié par Goethe qui aurait préféré, sans en faire partie, les Illuminés de Weishaupt.

[34] Cette approche des influences de Claude de Saint-Martin, de Martinèz de Pasqually, du Comte de St Germain, de Cagliostro, de Weishaupt nous écarterait trop de notre sujet.

258). Il semble toutefois que ces éléments maçonniques ne furent que des ajouts à la tradition rosicrucienne et n'ont pas donné l'essentiel des rituels.

Ces créations hermétistes et rosicruciennes ne furent pas homogènes ni coordonnées, mais les thèmes essentiels se maintenaient : recherche spirituelle *(ergon* et non *parergon),* symbolisme centré sur l'association de la rose et de la croix, sur la mort et renaissance (croyance en l'immortalité de l'âme), sur la connaissance de la nature du monde et sur l'altruisme[35].

3

Au XIX[e] siècle, la tradition rose-croix trouve dans les pays anglo-saxons un accueil sans problèmes. C'est dire que le foisonnement fut grand !

Lord Bulwer-Lytton écrit son roman *Zanoni* (1842) où il fait l'éloge des Rose-Croix ; il déclara toutefois ne pas appartenir à la *Societas Rosicruciana in Anglia* (créée en 1866 par Robert Wentworth Little, maçon de la Grande Loge Unie d'Angleterre), sans doute parce que celle-ci ne représentait qu'un aspect exotérique et savant, fort éloigné des traditions Rose-Croix qu'il avait reçues, peut-être en Allemagne lors de son séjour en 1842-1843 ou même déjà en 1833-1834 à Naples (Galtier, p. 175 et 47-48)[36].

L'ordre de la Golden Dawn (*Hermetic Order of the Golden Dawn*) fut fondé en 1888[37] par Westcott et Mathers. C'est ce dernier qui, à partir de sources diverses dont la tradition rosicrucienne, créa et rédigea les rituels. En réalité, cet ordre qui avait *créé* une série de degrés initiatiques semblables à ceux de l'*Ordo* et *Aureae Crucis* présentait un double aspect : les premiers s étaient officiellement ceux de la Golden Dawn, mais à partir degré de *Philosophus*, le membre accédait à l'*Ordo Rusae* et *Crucis* (McIntosh, p.112). En 1903, Waite reprit entièrement les rituels en leur donnant une allure de plus en plus conforme à la tradition rosicrucienne : moins magique et plus mystique (McIntosh, 5) jusqu'au moment où, en 1914,

[35] Répandre le savoir véritable et soigner gratuitement les gens, tels étaient les buts de l'Ordre Rose-Croix déterminés par les textes initiaux (entre autres dans la première obligation décrite dans la Fama de 1614).

[36] Dans une lettre, il écrit : « ...There are reasons why I cannot *enter* into the subject of the ' Rosicrucian Brotherhood ', a society still existing, but not under any name by which it can be recognised by those without its pale. » (McIntosh, p. 124).

[37] McIntosh cite (p. 109) Gerald Yorke « (The Golden Dawn) with its Inner Order of the Ro Ruby and Cross of Gold (R.R. et A.C.) was the crowning glory of the occult revival in the nineteenth century. It synthesized into a coherent whole a vast body of disconnected and widely scattered material... ». Rappelons ici le livre déjà cité de Giudicelli de Cresac Bache « Pour la Rose Rouge et la Croix d'Or ».

il créa son propre ordre, la Fraternité de la Rose-Croix[38]. Actuellement les idées fantaisistes et perverses de Aleister Crowley qui créa une dissidence en 1900 créditent la valeur spirituelle de la Golden Dawn qui est de plus en plus considérée comme étant centre de « magie noire » (entendons, une série de rites crûment sexuels).

À partir de l'expansion de la *Societas Rosicruciana in Anglia*, se fonda aux États-Unis une autre société similaire, la *Societas Rosicruciana in America*, plus conforme à un idéal de simplicité et de raison.

La création en 1909 par H. Spencer Lewis de l'*Ancient and Mystical Order Rosae Crucis*, mieux connu sous son abréviation A.M.O.R.C. se fit en plusieurs étapes, allant d'une création relativement simple et normale au sensationnel[39]. Prenant argument que la Rose-Croix allait devenir ouverte et vivre au grand jour, il prétendit qu'il lui appartenait de fonder cet Ordre. Mais comme l'expression du texte initial « Post CXX annos patebo » ne correspondait pas à la date voulue par lui pour la fondation officielle de son mouvement, il la changea en cycles de cent huit ans, disant que les cycles rosicruciens dépendaient des pays dans lesquels l'Ordre avait à se manifester ! Son succès est dû à de nombreux facteurs dont l'accès ouvert, par voie publicitaire, à tout un chacun et l'enseignement simpliste obtenu par correspondance[40] et qui pousse dès le début à un développement de pouvoirs et de perceptions extrasensoriels[41]. On ne peut pas dire que

[38] D'après McIntosh (p. 117) qui semble bien renseigné et assez favorable à la Golden Dawn son évolution (aucune critique négative sur Aleister Crowley), Waite aurait ensuite créa ordre ultra-secret, Ordo Sanctissimus Rosae et Aureae Crucis, qui ne comptait qu'une douz de membres.

(36) [39] L'histoire de l'A.M.O.R.C. ne sera sans doute jamais véritablement faite car les documents pourraient l'éclairer ne sont pas ouvertement disponibles et l'A.M.O.R.C. fera tout *ce* qui en son pouvoir pour qu'ils ne le deviennent jamais. Dès le début de sa fondation, un mem Clymer, avait quitté cet ordre pour créer le sien (évidemment) et une vive dispute s'en su Clymer demanda que les documents de fondation de l'A.M.O.R.C. soient soumis à expertise, mais... cela ne s'est jamais fait. Tant la manière dont l'enseignement l'A.M.O.R.C. se fait que leur contenu révèlent des aspects inconciliables avec les traditi. authentiques, entre autres rosicruciennes ; ce fut d'ailleurs un des motifs de la dissolud définitive de la FUDOSI en 1951, car l'Ordre Pythagoricien refusait de poursuivre collaboration avec un groupement tellement éloigné de la rigueur des enseignemen traditionnels (voir confirmation de ce point par Galtier, p. 370).

[40] Nous renvoyons à nouveau au livre de Galtier déjà cité en note 2 et qui détaille bien l'évolution de l'A.M.O.R.C. en France, avant et après la deuxième Guerre.

[41] Sans qu'un contrôle adéquat soit accordé au membre. Ainsi, on pousse le membre à faire seul chez lui des expériences dites « hors corps » (« out-of-body-experience » ou « voyage astral »), et à tenter des effets psychocinétiques ! La plongée dans les illusions est inévitable et le membre est maintenu dans cette absence d'autocritique. Nous signalons au lecteur que nous avons abordé ces expériences « parapsychologiques » ; nous avons

chaque approche de l'A.M.O.R.C. des religions et philosophies anciennes ou provenant d'autres cultures soit mal faite, loin de là. Certains membres de l'A.M.O.R.C. ont publié des ouvrages intéressants et valables.

L'atmosphère des réunions est bien établie par des rituels nettement maçonniques[42], c'est-à-dire ayant fait ses preuves. Mais la soumission totale à une hiérarchie qui semblerait parfois incompétente[43] est à l'opposé de la liberté exigée dans toutes les traditions rose-croix. Il n'empêche que l'A.M.O.R.C. avec quelques millions de membres est devenue une organisation internationale riche et puissante dont le développement même en Afrique n'est pas négligeable. Il semblerait toutefois que cet ordre débute actuellement une crise assez grave[44].

Max Heindel (Max Grashof) (1865-1919), après la rencontre en 1907 avec un « maître » allemand qui lui révéla nombre de « connaissances secrètes », fonda aux U.S.A. une société rosicrucienne sur une base essentiellement mystique et religieuse utilisant principalement des concepts astrologiques. Il représente un des trois grands ordres rosicruciens

même écrit un *Manuel Expérimental de Parapsychologie,* en collaboration avec Christine Dierkens, Casterman, 1978. Mais c'est lestement parce que nous savons le danger de la projection des problèmes névrotiques et de la réalité dans de telles expériences que nous ne pouvons que nous insurger contre de tels enseignements donnés sans aucune précaution valable. Le texte de J. Grasser et les confidences faites par des membres ou d'anciens membres de l'A.M.O.R.C. nous ont chaque fois confirmés dans nos appréhensions.

[42] The similarity of the structure, ritual and some of the terminology to Freemasonry has no doubtt aided its acceptance in America, where Masonry is very ' establishment '... » (Ellwood, *N,Ugious and Spiritual Groups in Modern America,* in McIntosh, p. 141).

[43] Ne reprenons même pas à notre compte les critiques formulées par Clymer sur le prétendu degré de docteur affirmé par H. Spencer Lewis et qui aurait été acquis dans une obscure université américaine. Ne faisons même pas le procès de sa propre formation ésotérique ni les problèmes posés lors de l'acceptation de l'A.M.O.R.C. par la F.U.D.O.S.I., organisation internationale fondée à Bruxelles par un maçon belge, Jean Mallinger, en 1934, et ayant pour but de maintenir un certain ordre dans les groupements à valeur ésotérique et traditionnelle (il semble que H.S.Lewis ait eu réellement des rapports avec l'*Ordo Templi Orientis*). Mais ne serait-ce que le fait de la recherche de nouveaux membres à tout prix par une publicité tapageuse (et parfois indirecte : par exemple concernant le C.I.R.C.E.S. qui n'est qu'une voie détournée pour drainer les gens dans l'A.M.O.R.C.), prouvent l'absence de sérieux de l'enseignement et du fonctionnement.

[44] Nous pensons que le succès de l'A.M.O.R.C. fut principalement dû à l'inexistence à l'époque de sa création de groupes spiritualistes non sectaires permettant un cheminement intérieur. Mais les groupes divers centrés sur le « Nouvel Age du Verseau » vont, à notre avis, drainer progressivement les mécontents de l'A.M.O.R.C. qui ne recherchaient qu'à pallier la lacune spirituelle de notre culture étroitement matérialiste. Quant aux chercheurs plus « sérieux », on les voit constamment sortir des rangs et aller ailleurs dans des groupements plus fermés mais possédant une tradition sans faille ; l'inverse ne se révèle jamais vrai...

aux U.S.A. (McIntosh, p. 135), les deux autres étant l'A.M.O.R.C. et la *Fraternitas Rosae Crucis* de Swinburne Clymer, déjà cité.

Rudolf Steiner ne fit qu'un passage par la Rose-Croix et fonda son école : l'Anthroposophie[45]. Son interprétation du texte des *Noces chymiques de Christian Rosenkreutz* est intéressante, mais plus typique de la pensée de Steiner lui-même que de toute autre tradition.

En France, en opposition à la teinte protestante anglo-saxonne sans exclure l'atmostphère souvent royaliste et catholique des traditions dites toulousaines[46] et en relation étroite avec de traditions hermétistes parallèles, Stanisla de Guaita (1861-1897 inspiré par l'enseignement de Eliphas Levy (abbé Constant), fonda en 1887-1888 l'Ordre cabbalistique de la Rose-Croix, mais Joséphin Péladan (1858-1918) s'en sépara dès 1889-1890 pour créer l'Ordre de la Rose-Croix Catholique, du Temple et du Graal. Les disputes entre les deux « maîtres » furent typiques des attitudes grandiloquentes « fin de siècle », mais on ne peut nier toute valeur à la tradition dont ils furent des vecteurs souvent maladroits. Leur enseignement se poursuivit avec des bonheurs fort divers, mais sous d'autres dénominations et en relation avec d'autres traditions d'origine hermétiste, voire rose-croix non catholique ni cabbalistique[47].

Par le truchement des médias du XX^e^ siècle, des mouvements nouveaux se sont créés sans utilisation de rituels bien spécifiques et en adaptant le symbolisme rosicrucien au goût du jour. On ne peut dire que chacun de ces groupements soit négatif. Certains sont proches de la secte, d'autres témoignent simplement d'un désir d'intégrer la spiritualité dans la connaissance « scientifique » et de trouver un monde meilleur.

L'éloignement de la Rose-Croix traditionnelle est grand, car on y chercherait en vain ces bases essentielles du rosicrucianisme initial : humilité, pauvreté, secret, sélection sévère, connaissances secrètes, travail sur soi, méditations, rituels sacrés, transmission orale du Maître aux rares disciples choisis.

[45] Steiner fit également un passage dans le spiritisme et dans la théosophie avant de créer son protre corps.

[46] Galtier, pp. 283-290.

[47] En Allemagne, tout au long des siècles, s'étaient maintenues quelques traditions rosicruciennes détachées des tribulations socioculturelles, dont une a ajouté son dynamisme ésotérique à un groupement d'origine hermétiste (*Ordo Rosae Aureae*).

Approches des symbolismes

On pourrait penser que les symbolismes maçonniques et rosicruciens ont été totalement étrangers l'un à l'autre : que vient faire, en effet, dans un symbolisme tiré des corporations de constructeurs et d'architectes, l'image d'une croix liée à une rose ? Que viennent faire dans des cheminements rosicruciens hermétistes, les outils des maçons ?

Mais ce serait faire fi des traditions hermétistes qui ont à la fois infiltré la Maçonnerie au XVIII^e^ siècle et inspiré le symbolisme rosicrucien. On constate donc des recouvrements dus autant à l'existence d'une source commune qu'à des transferts (surtout de la Rose-Croix vers la Maçonnerie au XVIII^e^ siècle et de la Maçonnerie vers les mouvements rosicruciens au XX^e^ siècle)[48].

Nous pensons toutefois qu'aborder le problème sous cette seule optique historique serait une erreur. Lorsque des bases symboliques de mouvements relativement stables s'affirment au cours des siècles comme étant des supports essentiels d'un cheminement intérieur (fût-il uniquement socio-psychologique, comme dans la Maçonnerie franco-belge), il est important de rechercher les structures psychiques fondamentales (archétypes) qui sous-tendent le psychisme humain, y comprenant sa dimension spirituelle[49]. La Maçonnerie « doit » donc inévitablement renfermer des symboles fondamentaux similaires à ceux trouvés dans la tradition rose-croix.

Afin de clarifier notre pensée, nous prendrons les deux symboles les plus évidents : l'équerre liée au compas d'une part, la rose liée à la croix d'autre part.

[48] Arnold (p. 247) confirme l'existence de ce tronc commun issu des alchimistes et qui est passé par les Rose-Croix pour être repris par les Francs-maçons, non dans une filiation bien claire, mais comme « un fond commun, une sorte de domaine public de l'ésotérisme dont l'adoption ne prouve rien pour la filiation des mouvements ».

[49] Il est évident qu'il s'agit ici d'une « dimension » spirituelle et non d'une appartenance religieuse. Les religions ont utilisé cette dimension pour établir leur pouvoir et leurs dogmes, mais la dimension spirituelle de l'homme existe librement et ne peut se développer harmonieusement qu'en se dégageant des structures oppressantes imposées par la plupart des religions recherchant l'en-deçà ou l'au-delà des enseignements religieux. Il serait toutefois injuste ici de ne pas mentionner la totale ouverture que l'on peut trouver dans des systèmes religieux orientaux, depuis le bouddhisme zen jusqu'aux traditions tibétaines ou au taoïsme.

Équerre et compas face à la rose et à la croix

En face des mystères du monde, l'homme a, depuis des millénaires, recherché des supports méditatifs qui lui permettraient trouver une voie de compréhension. Cette quête qui vise autant à la plénitude qu'à une certaine connaissance utilise nécessairement des états non ordinaires de conscience[50].

Ainsi, les rapports entre le raisonnement analytique mathématique de la physique, basé sur la perception sensorielle monde objectif, et la prise de conscience de structures fondamentales archétypales, abordables directement par un vécu intérieur de type méditatif ont fait l'objet de nombreuses écoles, l'une rejetant la valeur de ce cheminement intérieur[51], l'autre ne voyant dans l'informations sensorielles que des déformations

[50] Pour la facilité du lecteur, nous utiliserons indifféremment les termes d'états méditatifs, d'états non ordinaires de conscience ou de conscience modifiée. Il s'agit d'états que la psychologie transpersonnelle (lire entre autres les ouvrages de Stanislas Grof, ou Charles Tart, ou Wilber) tente de cerner avec rigueur et qui consistent essentiellement en une vigilance différente de celle du sommeil ou de l'état de veille. Les informations provenant du monde extérieur celles issues des fonds de son propre psychisme s'intègrent d'une manière différente et sont plus synthétique et riche, bien que moins apte à l'application concrète. Ces états systématiquement recherchés dans toutes les traditions spiritualistes, mais les techniques utilisées sont différentes et entraînent des contextes psychiques souvent dissemblables (ensembles symboliques différents). Les religions orientales utilisent surtout la maîtrise (immobilité, la plupart du temps) du corps (et de la respiration) associée à des *techniques* de concentration mentale et de visualisation. D'autres traditions veulent amener un état d'extase par les mouvements (« danses » rythmées prolongées) associés à des modifications physiologiques (parfois induites par des substances psychotropes). La tradition hermétiste spécifie (planche du lieu de vie et de recherche de l'alchimiste dans l'ouvrage déjà cité Khunrath) comme « dormiens vigilans ». L'école pythagoricienne, ainsi que Porphyre l'a décrit par une succession de passages de la réflexion à la méditation, ce dernier état étant le seul d'où pouvait provenir pour le psychisme humain « la nourriture dont il a réellement besoin » : les « étants réellement étants » (*ta ontôs onta*).

Il n'y a pas et il n'y aura jamais de tradition authentique sans l'utilisation et la maîtrise de ces états fondamentaux de la conscience modifiée.

[51] La Maçonnerie a entièrement exclu cet aspect méditatif de ses rituels et enseignements, – peut-être même ne l'a-t-elle jamais eu ? Si les anciens Maçons n'ont pas insisté sur ce point, est parce qu'ils vivaient ailleurs, dans d'autres groupements, ces exercices de cheminement intérieur ? Tous les alchimistes et hermétistes des XVI[e] et XVII[e] siècles montrent l'importance de cette ouverture (voir plus haut, le petit poème de 1638...). Faudra-t-il que la Maçonnerie actuelle ou future transfère à son profit les anciennes pratiques des sociétés rosicruciennes ? Ou bien, en le faisant, ne perdrait-elle pas ses caractéristiques socioculturelles et psychologiques fondamentalement axées sur l'intellect (voire la raison au sens étroit

limitatif de ce terme) et sur un homme dont la dimension spirituelle est constamment oubliée ou niée ?

inutilisables pour découverte du « sens » de l'univers[52], d'autres tentant d'associer les deux cheminements, mais la succession est toujours la suivante : la méditation doit précéder le raisonnement et l'analyse expérimentale[53].

Dans cette recherche des archétypes fondamentaux représentants initiaux de la structure de l'univers[54], l'adjuvant est l'utilisation de supports symboliques « essentiels », c'est-à-dire supports méditatifs qui amènent le chercheur vers plus de connaissance fondamentale, en même temps vers plus de sérénité, plus de disponibilité tant créatrice qu'altruiste.

Parmi ces symboles essentiels, le cercle et le quaternaire surtout dans leurs rapports réciproques, sont présents dans toutes les cultures et à toutes les époques.

Chaque culture et chaque époque les ont insérés dans des supports symboliques différents, plus conformes au contexte « signifiant », – ou « devant signifier ». Nous n'aborderons pas ici les mandalas tibétaines, car elles sortent de nos préoccupations, mais le lecteur y retrouvera facilement cette dualité : le cercle (monde transcendantal, divin) et le carré (monde créé, univers manifeste).

Dans cette optique, il devient évident que des groupements tels la Maçonnerie et les Rose-Croix possèdent ce symbolisme, même si les membres ne les reconnaissent plus. Tels sont l'équerre (l'angle droit étant lié au carré) et le compas (symbole du cercle), avec le jeu subtil de leurs relations et de leur utilisation. Telles sont également la rose (en cercles concentriques) et la croix, avec les mêmes jeux subtils de leurs relations.

---

[52] Signalons la similitude entre les traditions orientales (où « la perception juste » est considérée comme un obstacle, car toute perception ne peut entraîner qu'une vision limitée voire fallacieuse de l'environnement) et les traditions hermétistes antique (demandant le dégagement des illusions sensorielles : tên sômatikên aisthêsin katalipôn. *Corpus Hermeticum,* XIII, 10).

[53] Telle était bien l'orientation de l'école pythagoricienne et des hermétistes du XVI[e] siècle qui ne voulaient nullement abandonner la science ou la raison. Ce qui était souhaité, c'est l'alternance, entre les deux approches et, en ce qui concerne le cheminement spirituel, la succession ordonnée du stade du raisonnement (analyse, « mathêma ») postérieur au stade de la méditation (vision globale et synthétique, « theôrêma »).

[54] Rappelons que pour le psychologue analytique C.G. Jung, les archétypes représentent, en synchronicité, la composante psychique des lois naturelles physiques. Les symboles, supports inévitables des structures archétypales, sont ainsi la voie royale vers la connaissance « fondamentale » de l'univers. Voir notre article paru dans la Revue Internationale du symbolisme, n° 40-41 (pp. 19-36) paru en 1980 : « La voie symbolique, seule approche rationnelle des principes créateurs de l'univers et des objets ».

« Passer de l'équerre au compas », « aller vers la rose au centre de la croix », voilà deux manières semblables d'indiquer le cheminement intérieur vers le dépassement des limites de la matière et passage du *parergon* à *l'ergon.*

La différence manifeste entre le contexte maçonnique et le contexte rosicrucien est que les Maçons insistent sur les valeurs humaines de cette transformation, alors que les traditions rosicruciennes, comme toutes les traditions hermétistes, impliquent une transcendance, une transfiguration, une spiritualisation[55].

Le jeu de la prééminence des branches du compas sur l'équerre de même que l'angle d'ouverture du compas représentent des sources de réflexions symboliques, de la même manière que la situation de la rose sur ou sous la croix, sa couleur ou le nombre de les pétales, la forme de la croix[56], etc. On peut ainsi, d'après des indices, « sentir » le type de cheminement proposé par tel groupe initiatique. Encore faut-il que ce groupe ait une réelle valeur traditionnelle et initiatique[57], mais d'autres indices doivent

[55] C'est ici toutefois que pourrait se situer l'Étoile flamboyante, mais elle a perdu dans la plupart des ateliers maçonniques sa valeur dynamique de spiritualisation pour devenir surtout un symbole de connaissance intellectuelle ou de dynamisme biologique.

[56] Voire même les jeux de mots si fréquents dans toute tradition ésotérique. *Ros*, *roris* est aussi la rosée. *Crux* est souvent utilisé comme l'équivalent de « crus », le creuset. Dans d'autres approches, on rapproche Crux de LUX, dont les lettres permettent de former une croix. D'où le groupe « Ordo Roris et Lux ». D'où aussi, sur les colonnes du frontispice de l'ouvrage « Monas Ilicroglyphica » de l'Anglais John Dee (mage hermétiste du XVI[e] siècle), des gouttes en provenance du ciel, comme une rosée qui « pleuvrait »...

[57] Citons ici un autre exemple permettant de mieux comprendre notre optique.

Dans l'examen des modifications apportées au cours des siècles (et surtout de ces dernières décennies) aux cartes du Tarot, on peut reconnaître les traditions auxquelles se réfèrent les auteurs des nouvelles (mais prétendues anciennes et authentiques !) séries d'images. On constate également la projection de problèmes personnels (le Tarot sexualisé conçu par Aleister Crowley) ou de concepts (de type psychanalytique, par exemple, permettant une meilleure utilisation du tarot à des fins thérapeutiques, ainsi que le propose Denise Roussel) qui n'ont plus rien à voir avec la Tradition qui, au XV[e] siècle, fut un des moteurs de la création des laines du Tarot. Que le lecteur compare les lames de Visconti ou de Mantegna (XV[e]-XVI[e]) avec celles du Tarot de Marseille (fin XVIII[e]), de Wirth ou de Waite (fin XIX[e]) ou du groupe B.O.T.A. (début XX[e]). Il verra comment, à partir d'une source ancienne, les traditions successives se sont exprimées tant par des détails ajoutés que par le contexte général de l'image. Ceci ne veut pas dire que les premiers tarots sont les meilleurs. Nous voulons simplement indiquer que les images symboliques servent de supports souples à des traditions diverses. *Pour qu'une tradition soit authentique, il faut d'une part qu'elle justifie d'une filiation sans faille et d'autre part qu'elle soit régulièrement* « *alimentée* »*par des* « *révélations* »*issues d'états non ordinaires de conscience.* Aussi certains groupements font-ils référence à des communications secrètes, dont les « arcana arcanorum » sont un exemple fréquemment cité jusque dans la littérature ésotérique ! Les révélations issues authentiquement de traditions mélangées à des réflexions et des inspirations ne seront jamais livrées qu'aux degrés supérieurs et encore, seulement à ceux

parvenir à informer le chercheur, par exemple la manière de transmettre les clefs de la réflexion méditative et le contrôle du cheminement.

Nous ne voulons donc pas détruire l'utilisation, même intempestive, du symbolisme rosicrucien par la Maçonnerie. Il nous paraît toutefois important de constater que cette utilisation est un emprunt qui a été détourné de sa valeur initiale. À chacun, il appartiendra de trouver justifiée ou non cette nouvelle utilisation.

Rituels d'ouverture et de fermeture des travaux

Les documents en notre possession et l'éthique qui nous est propre nous empêchent d'aborder certains rituels plus spécifiques liés à la Rose et à la Croix.

Il n'est toutefois pas sans intérêt de signaler, dans l'aspect banal, disons dans le quotidien des séances rituelles du groupe rosicrucien le plus important actuellement, l'A.M.O.R.C., certaines différences et certains emprunts qui correspondent à l'utilisation de structures maçonniques vers des utilisations rosicruciennes.

Nous renvoyons le lecteur à la remarque de Ellwood (note 37) qui souligne l'importance stratégique de l'utilisation (de l'usurpation ?) du renom de la Maçonnerie par des groupes en recherche d'honorabilité.

Tout **rituel « ouvrant » une séance** doit indiquer le lieu le temps de l'action symbolique, de même que la qualité des membres acceptés à participer à la réunion.

Pas de recouvrement autre que celui dû à la tradition depuis l'ancienne Égypte, de tels dialogues formant question et réponses sont constants lors de tout passage ou de toute entrée dans un lieu privilégié[58].

Mais parfois ces indications initiales font appel à un symbolisme qui est mal perçu. D'où la simplification progressive de ce symbolisme en une séquence *quasi* vidée de son contenu. Aussi lorsque le rituel de

---

qui ont personnellement et spontanément approché la vérité, les autres ignoreront jusqu'à leur existence... Mais ceci est une autre histoire qui ne s'écrira jamais.

[58] Les questions et réponses extraites du *Livre des Morts* égyptiens et qui servaient de base à des dialogues insérés dans des rituels initiatiques. Lire, par exemple, l'ouvrage fort bien documenté de S. Mayassis : *Mystères et Initiations de l'Égypte Ancienne,* Athènes, Bibliothèque d'archéologie orientale d'Athènes, 1957, réédité par Archè, Milan, en 1985 (pp. 60-61 ou 235 et suivantes).

l'A.M.O.R.C. demande à l'entrée que chacun montre sa carte de membre en règle de cotisation, il perverti entièrement la valeur d'une demande rituelle[59].

La **séquence des travaux,** le type de petits discours correspondant aux allumages successifs, la marche particulière, l'utilisation du tablier et du maillet de maçon, la manière d'accueillir les visiteurs et de les remercier, toutes ces phases dans l'A.M.O.R.C. sont des répliques des rites maçonniques habituels.

Il existe toutefois aussi des différences que je ne veux nullement minimiser ni critiquer. Ce sont, par exemple, les insertions à divers moments, de prières sous forme de pensées d'élévation, de périodes de méditation, voire de vocalisations semblables à des mantrans.

Mais il n'y a aucune sacralisation rituelle des lieux ni du temps où ces rites s'accomplissent...

Une série **d'initiations** se font par soi-même chez soi ; ce qui est absolument opposé à la valeur sociale de la Maçonnerie (on n'est reconnu maçon que par le regard des autres Maçons) et à la valeur sacrée de tout rite de transmissions initiatique d'une tradition authentique.

Les **exercices dits méditatifs** sont plutôt des techniques d'acquisition de capacités extrasensorielles sans contrôle ; toutes les illusions sont donc permises ! Ils se font chez soi et l'autorité ne juge de leur valeur que par un échange de correspondance ; ce qui est en totale contradiction avec toute tradition méditative.

La Maçonnerie n'a jamais, à ma connaissance, inscrit des exercices méditatifs spécifiques dans son enseignement, à quelque degré que ce soit ; c'est sans doute une lacune regrettable, mais il vaut mieux une absence d'exercices méditatifs que l'existence de techniques fantaisistes ne créant qu'illusions narcissiques ou angoisses.

Signalons également que d'autres mouvements rose-croix ou hermétistes se fondent sur des exercices de méditation préalablement à toute entrée

[59] « Les Frères et Sœurs peuvent être introduits et s'asseoir dans le Pronaos immédiatement après leur arrivée. Cependant, ils doivent d'abord présenter leurs pièces justificatives au Gardien, de manière à prouver qu'ils sont membres ACTIFS de la Grande Loge. Toute carte qui ne porte pas une validation datant de moins de quatre mois en arrière et une preuve que le membre n'est pas actif. EN AUCUN CAS les non membres et ceux qui ne sont pas en activité ne devraient être admis *à* une convocation régulière du Pronaos ». « Chaque membre portant sur lui le tablier doit prouver par sa carte d'affiliation qu'il est dûment qualifié pour entrer dans le Temple... » (rituels de l'A.M.O.R.C. d'après Grasser, p. 315 et p. 317) (les mises en évidence dans ce texte sont de Grasser lui-même).

dans le groupe ésotérique et les poursuivent dans des travaux, n'assurant les initiations successives que d'après l'évolution « intérieure » des membres.

Les **échanges intellectuels** faisant suite aux enseignements ne permettent pas aux membres de l'A.M.O.R.C. d'exprimer leurs doutes et leurs critiques. Ici, la Maçonnerie diffère totalement en amplifiant tout ce qui peut développer la liberté et la critique de chacun. La soumission est un critère essentiel à l'A.M.O.R.C. ; elle est un vice rédhibitoire en Maçonnerie.

Dans les sociétés initiatiques traditionnelles, la soumission a trait à l'Ordre Divin, tel qu'il est manifesté dans les lois la Nature ; la soumission au Maître est du même type et ne peut *jamais* impliquer une perte de liberté sans laquelle d'ailleurs, tout cheminement spirituel reste vain.

D'une manière qui paraîtra sans doute quelque peu paradoxale à de nombreux lecteurs, dans un cheminement spirituel authentique, le principe du libre examen qui met à chaque instant le chercheur en face de la totale responsabilité de ses options et de sa totale liberté de poursuite ou d'arrêt, est absolument de rigueur et incontournable.

On aurait pu envisager également les recouvrements et différences avec les Maçonneries « parallèles » telles que celles Memphis-Misraïm ou même du Martinisme qui sont encore actives aujourd'hui.

Le problème est à nouveau assez complexe, car, par exemple, pour le Martinisme, l'A.M.O.R.C. est parvenu à acquérir une série de charges qui lui permettent de se porter garant de l'authenticité des rituels accordés. Mais cela ne va pas sans opposition d'autres groupements martinistes ou martinézistes[60].

La Maçonnerie de Memphis s'est unie à celle de Misraïm, plusieurs membres de ces ordres étaient également membres de sociétés rosicruciennes, et leurs querelles ont permis à des membres peu scrupuleux de s'infiltrer et de s'arroger des pouvoirs sans avoir la compétence spirituelle et la rigueur éthique indispensables.

D'autres groupes d'origine hermétiste, qui avaient fait un bout de chemin en harmonie avec des formes de rosicrucisme se sont vus attaqués

[60] Nous ne pouvons à nouveau que renvoyer au livre de Galtier. Notons toutefois que celui-ci ne mentionne pas certaines dissentions des groupes martinistes. Il est vrai qu'il ne peut tout aborder et son ouvrage (474 pages) ne peut être accusé de légèreté dans sa documentation.

de l'intérieur par certains membres ambitieux[61] qui n'ont pas eu de scrupule à forger des faux pour justifier leurs prétentions...

L'histoire comme la psychologie nous indique constamment que la moralité ne va pas de pair avec la quête de pouvoir, – et on ne peut nier que les groupements « fermés » attirent parfois des gens dont le but est bien plus de posséder des pouvoirs que de s'améliorer personnellement, en silence et humilité...

Mais raconter tout ceci ne serait qu'une médiocre « petite » histoire ne pouvant intéresser que les amateurs de polars de seconde zone. Ni la Rose-Croix ni la Maçonnerie ne sont épargnées des défauts humains, mais elles ne sont, ni l'une ni l'autre, amoindries par ces inévitables mesquineries qui, il faut le dire, ne sont au fil de leur histoire que des éclaboussures passagères. Il serait une erreur de leur donner une importance qu'elles n'ont pas. Leur récit n'avait donc pas sa place ici.

Et en brève conclusion personnelle...

La Maçonnerie du XVIII^e^ siècle a reçu, dans son degré de Prince Rose+Croix, une de ses plus belles initiations. Puisse notre Maçonnerie la plénifier comme il se doit !

La Rose-Croix, qu'elle soit issue ou non d'un groupement déjà clairement constitué en 1614, poursuit son chemin, mais en sachant, lorsque les nécessités l'obligent, se cacher derrière d'autres façades pour garder son recueillement et son travail humble et calmement persévérant.

Quant aux utilisations actuelles par certains groupements, de noms composés tirés de la « Rose-Croix » et d'« emballages » maçonniques pour faire passer leurs enseignements de niveaux très variables et nullement irréprochables, on ne peut que les regretter, voire les condamner, car il s'agit d'une réelle double escroquerie : envers le sérieux de la franc-maçonnerie et envers la Tradition authentique dont ils prétendent pourtant, *urbi* et *orbi*, être des garants. Mais cela vaut-il de dépenser l'énergie d'une polémique qui ne tournerait qu'à l'aigre ? Le temps fait si bien les choses...

[61] Certains sont même francs-maçons, tant il est vrai que l'éthique reste parfois au seul état de la réflexion, et non des actes, – dans quelque groupement que ce soit.

Mouvements syndicaux en Allemagne et symbolique maçonnique

par
Alexandre Marius Dées de Sterio
Professeur aux Universités de Strasbourg et de Düsseldorf

Les États allemands

Ce n'est évidemment pas le but de cette courte contribution de retracer la genèse des mouvements syndicaux en terres allemandes, car l'Allemagne, au sens que nous l'employons de nos jours, était toujours inexistante. Elle était constituée d'une multitude de royaumes et autres principautés vers la fin du XVIII[e] siècle.

Après l'invasion napoléonienne, les souverains de l'ancienne Confédération gardent certains acquis démocratiques dans leurs constitutions. La Prusse est alors le royaume prépondérant sur les territoires allemands et force les autres États allemands à accepter une ratification douanière, et ce contre les vœux de l'Autriche. Lentement, les résistances tombent et les trente-huit systèmes douaniers différents sont résorbés en 1834 par le *Zollverein* (Union douanière) sous la direction de la Prusse. Dès 1862, le Roi de Prusse nomme Otto von Bismarck président du Conseil de Prusse. Sous sa direction, la *Realpolitik* avec le *Primat der Außenpolitik* (rôle principal de la politique extérieure) vise à réaliser l'unité allemande au profit de la Prusse et à assurer l'hégémonie de celle-ci envers ou avec l'Autriche. Il mène en 1864 une guerre contre le Danemark (la guerre des Duchés) et ramène le Schleswig à la Prusse et le Holstein (dans l'Allemagne du Nord !) à l'Autriche, son alliée dans cette entreprise militaire. Après la violation d'un accord par l'Autriche, la Prusse répond en occupant le Holstein, en sortant de la Confédération germanique (dirigée par l'empereur autrichien) (1865) et en gagnant la guerre austro-prussienne (1866), ce qui lui permet d'annexer quasi-totalité des terres au nord du Main (ces terres avaient appartenu aux ennemis de la Prusse dans cette guerre). Certaines exigences Napoléon III favorisent la création d'une alliance défensive des

États de l'Allemagne du Sud avec la Prusse. Bismarck constitue en 1867 la Confédération de l'Allemagne du Nord, qui regroupait vingt-deux États allemands au nord du Main, avec comme président confédéral le roi de Prusse Guillaume Ier et comme chancelier confédéral Otto von Bismarck. La Confédération de l'Allemagne du Nord dispose d'un Conseil confédéral *(Bundesrat)* et d'un *Reichstag* élu. La Guerre franco-prussienne (1870-1871) est gagnée par la Prusse en 1871. Otto von Bismarck, après conclusion de traités avec les États de l'Allemagne du Sud, fait proclamer, le 18 janvier 1871, dans la Galerie des Glaces du Château de Versailles, au milieu des princes allemands, l'Empire allemand (le *IIe Reich*) et Guillaume Ier, roi de Prusse, empereur d'Allemagne.

Ce petit rappel historique pour dire qu'il n'est pas simple de parler du syndicalisme en « Allemagne » dans une situation nullement unifiée. Chaque petit pays avait ses propres règles, ses propres droits. Ce qui était licite dans l'un était strictement défendu dans l'autre.

La franc-maçonnerie en Allemagne

Elle fut introduite très tôt en Allemagne. La première Loge fut fondée à Hambourg en 1737 (« Loge d'Hambourg »). La franc-maçonnerie se répandit vite dans tous les différents pays en Allemagne. Très influencée par les systèmes anglo-saxons et suédois, plus rarement par les idées maçonniques françaises, elle demeure même de nos jours divisée en plusieurs Grandes Loges de rites différents, mais qui sont fédérées en une association dénommée *Grandes Loges Réunies d'Allemagne* (*Vereinigte Großlogen Deutschlands*).

Je ne rentrerai point ici dans les détails concernant les différents rites, les différentes Obédiences et les avatars qu'elles ont connus au sein de leur évolution historique. L'on peut garder comme principe directeur que la franc-maçonnerie allemande a toujours essayé de réunir des hommes humanistes et philanthropes, proches des idées libérales et sociales-démocrates, généralement croyant en Dieu et à l'immortalité de l'âme, et engagés dans la société[1].

[1] L'on consultera avec intérêt l'article de Jean-Pierre Bacot, « La Franc-maçonnerie allemande,L'heure du phénix a-t-elle sonné ? » *in Humanisme. Revue des Francs-maçons du Grand Orient de France,* n° 187-188, septembre 1989, pp. 83-88 (attention aux fautes d'allemand qui peuvent aller jusqu'à l'altération des mots !).

Le syndicalisme allemand

Il est né avec l'industrialisation et le changement du monde de production manufacturier vers le mode de production industriel. Les artisans regroupés dans les anciennes corporations et guildes avaient su se libérer de toutes les anciennes structures médiévales et avaient créé, vu l'inexistence d'une sécurité sociale, des caisses mutuelles de garantie en cas de décès, des sociétés de prévoyance et de secours mutuels. Cette idée évolua plus tard vers celle d'un syndicalisme organisé, qui alliait ouvriers instruits (artisans) et non qualifiés (les prolétaires) au sein d'une même organisation de défense de leurs intérêts propres.

Le mouvement ouvrier et syndical fut dominé par le mouvement politique des sociaux-démocrates. Les querelles entre les différentes tendances politiques qui prétendaient défendre les intérêts des ouvriers ne fit rien pour l'aboutissement d'une unité d'action. En général, les sociétés de secours et d'assistance furent organisées sur le plan local, parfois régional.

Karl Marx (1818-1883) voit le premier la nécessité d'une union de tous les travailleurs. Son *Manifeste du Parti Communiste* paraît en 1848 et incite tous les ouvriers à se réunir et s'unir enfin. En 1864, il fonde *l'Association Internationale des Travailleurs* (la I^{ère} Internationale). La théorie de la lutte des classes préconise que les ouvriers (le prolétariat) en lutte contre l'exploitation dont ils sont victimes, doivent s'emparer du pouvoir et abolir les classes sociales, ce qui amènera, dans la phase ultime, la destruction de l'État superflu : la société du communisme sera établie sans classes, sans superflu : la société du communisme sera établie sans classes, sans frontières et sans nationalisme qui opposent les ouvriers – frères de la même classe – dans des guerres nationales absurdes.

Liens entre syndicalisme allemand et franc-maçons

Il n'existait pas de liens officiels ou officieux établis, mais il est notoire que des francs-maçons s'engageaient aux côtés du mouvement ouvrier.

Dans l'arbre généalogique du prolétariat allemand[2], publié en 1902 par l'éditeur allemand Dietz, proche du mouvement ouvrier, la deuxième branche d'en bas, à gauche sur le tableau, parle des *Erziehungssozialisten* : des socialistes d'éducation, et mentionne à titre d'exemple, le franc-

[2] Maitag des Proletariats, Stammbaum des modernen Sozialismus, dans André Rossel, *1er mai, 90 ans de lutte populaire dans le monde,* Paris, Éditions de la Comtille, 1977, pp. 74-75.

maçon Johann Wolfgang von Goethe. Le deuxième embranchement parle des *Freimaurer und Illuminaten* – des francs-maçons et des Illuminés, et mentionne à titre d'exemple Anacharsis Cloots. De son vrai nom Jean Baptiste du Val de Grâce, baron de Cloots, il fut conventionnel français. D'origine prussienne (né à Gnadenthal en 1755), il fut guillotiné en 1794 à Paris avec la « charrette » hébertiste. Il fut un défenseur ardu des intérêts du peuple et animé par un anticléricalisme virulent.

L'Ordre des Illuminés (de Bavière) fut un Ordre maçonnique d'*éducation.* Son but final était la libération du monde des tutelles de la réaction politique et cléricale. Le moyen envisagé consistait en une règle d'Ordre assez stricte qui devait mener les membres par des étapes et grades successifs à une « prêtrise » laïque. La culture et la sagesse en furent les buts ultimes. Fondé le 1er mai 1776, l'Ordre des Illuminés fut, dès sa découverte, virulemment attaqué. L'Ordre cessa de fonctionner en 1785. Il avait été fondé par le professeur *iuris utriusque* Adam Weishaupt (1748-1830). On le soupçonnait d'avoir fomenté un plan de révolution mondiale, alors qu'il n'avait voulu former que des élites intellectuelles, libérées de l'emprise clérico-réactionnaire, afin de parfaire un monde meilleur.

Le commentaire concernant Anacharsis Cloots est faux. Les « Illuminés », bien qu'ayant une patente maçonnique de la Grande Loge de Royal York de Berlin, ne sont pas à confondre avec la franc-maçonnerie de l'époque[3].

Il existait donc, de l'aveu même des syndicats allemands, des liens entre des franc-maçons et des syndicalistes. L'on peut supposer que souvent les liens furent d'ordre personnel, un dirigeant syndicaliste étant à la fois membre d'un parti politique ouvrier et franc-maçon.

Le syndicalisme du mouvement ouvrier est donc lié à la fois aux désirs des membres sociaux-démocrates et à l'essor fabuleux que prit l'industrialisation en Allemagne après la guerre franco-prussienne de 1870-71 et le versement de cinq milliards francs-or par la France au Ier *Reich* comme dédommagement et réparation de guerre. On appelle ces années en Allemagne les *Gründerjahre,* les années fondatrices (de l'essor économique). L'unification du *Reich* joua un rôle très important dans

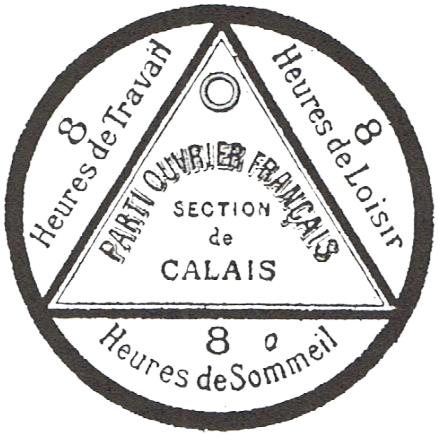
[3] Eugen Lennhoff, Oskar Posner, *Freimaurer-Lexikon, Internationales Freimaurerlexikon,* Amalthia-Verlag, Wien-Munchen, 1932 ; reprint Jos. C. Huber, DieBen, 1980. Helmut Reinalter (éd.), *Freimaurer und Geheimbünde in Mitteleuropa, suhrkamp-taschenbuch wissenschaft 403,* Frankfurt-am-Main, Suhrkamp-Verlag, 1983. Jurgen Holtorf, *Die verschwiegene Bruderschaft, Freimaurer-Logen : Legende und Wirklichkeit,* Munchen, Wilhelm-Heyne-Verlag, 1983.

cet essor économique qui établit une bourgeoisie capitaliste. Les ouvriers étaient largement exclus de ce *boom* économique, de sorte que des grèves de revendications salariales et de revendications pour de meilleures conditions de travail et de vie éclataient très souvent.

Otto von Bismarck était conscient de ces problèmes et lutta contre les revendications ouvrières sur deux fronts : tout d'abord en promulguant une législation sociale relativement avancée pour l'époque qui leur assurait, de façon autoritaire et centralisée, des droits sociaux et une sécurité sociale minimale ; ensuite, en promulguant le 21 octobre 1878 le *Gesetz gegen die gemeingefährlichen Bestrebungen der Sozialdemokratie*[4]. Cette « loi contre les desseins nuisibles de la social-démocratie envers les intérêts publics » fut appliquée dans toute sa sévérité par l'appareil répressif du *Reich* au service de la politique autoritaire. Même les législations nationales des principautés indépendantes devaient suivre cette ligne dure. Un autre front de lutte fut le *Kulturkampf* – qu'Otto von Bismarck menait contre les catholiques romains et leurs menées et visées politiques cléricales.

Le symbolisme maçonnique dans les organisations ouvrières allemandes

Il est plutôt d'usage courant dans les organisations[5] françaises



[4] Voir *Reichsgesetzblalt,* 1878, pp. 351 sq. Ayant voulu aggraver ces lois et ne recevant pas l'appui du Parlement, le chancelier v. Bismarck dissout celui-ci le 8 janvier 1890. Le 20 février 1890, les élections sont un succès pour les libéraux hostiles à la loi et un triomphe pour la sociale-démocratie : trente-cinq députés sont élus, v. Bismarck est congédié le 10 mars 1890.

[5] Dans André Rossel, *1er mai,* p. 51.

et belges. Je ne prends qu'à titre d'exemple celui de la Centrale générale F.G.T.B.

Le symbolisme maçonnique – ou mieux encore : d'inspiration maçonnique – se retrouve essentiellement dans les syndicats allemands qui ont eu très tôt à entrer en contact avec les réalités politiques – partis et organisations :

a. les ouvriers métallurgistes

Le sigle de la *Allgemeine Deutsche Metallarbeiterschaft* comporte deux symboles d'inspiration maçonnique : le « Soleil irradiant » ainsi que les « mains serrées », le soleil étant bien entendu le symbole de la Lumière et de l'avenir radieux, les mains qui se serrent signifiant entraide et solidarité.

Il faut se rappeler que toutes les organisations syndicales classiques avaient été dissoutes sous le III^e^ *Reich*. Elles furent reconstruites après la défaite de 1945.

Différents syndicats allemands spécifiques et indépendants, regroupés dans le *Deutscher Gewerkschaftsbund* (DGB) - (Fédération des Syndicats allemands), forment des organisations importantes. Ainsi *l'Industriegewerkschaft Metall* (le syndicat industriel : Métaux) qui regroupe à lui seul deux millions de membres est le plus important syndicat spécialisé du monde. Son sigle est nettement d'inspiration maçonnique :

Inscrits dans le triangle, la lettre I se dirige comme une flèche vers le haut, la lettre G rappelle la Géométrie en honneur au grade de Compagnon, la disposition spéciale de la lettre M fait penser à une variation tronquée du symbole maçonnique de l'équerre et du compas.

Il est vrai qu'après la seconde guerre mondiale, beaucoup dirigeants syndicaux allemands furent initiés dans la franc-maçonnerie anglo-américaine, non sans arrière-pensées démocratiques et politiques.

b. les ouvriers-mineurs

Leur syndicat fut créé en 1889 sous le nom de *Alter Bergarbeiterverband.* Il fut refondé après la seconde guerre mondiale sous le nom de *Industriegewerkschaft Bergbau und Energie* (syndicat industriel Mines et Énergie). Son emblème allie les outils des mineurs à ceux des électriciens. Cependant, l'on remarque au milieu un petit triangle qui surmonte l'éclair des électriciens et qui ne fait pas partie de leur symbolisme. Là-aussi, les liens entre franc-maçonnerie et syndicalisme semblent avoir été personnels.

Le prédécesseur de ce syndicat moderne fut l'Ancienne Fédération des Travailleurs de la Mine (*Alter Bergarbeiterverband*) déjà évoqué qui fut co-fondatrice de la Fédération Internationale des Mineurs en 1889 dont l'actuel *IG Bergbau und Energie* fait toujours partie.

Le sigle de cette organisation est nettement d'inspiration maçonnique et par la disposition triangulaire et par la devise proche de la mentalité maçonnique : Solidarité – Coopération – Unité.

c. le syndicat des travailleurs des services publics, du transport et de ha circulation

Ce syndicat spécialisé qui se dénomme en allemand *Gewerkschaft Öffentliche Dienste, Transport und Verkehr* a plus d'un million de membres, dont beaucoup dans les services administratifs.

Son emblème est triangulaire et comporte un petit carré isolé dans la partie supérieure droite. Ce carré n'a apparemment aucun sens et n'est pas lié organiquement au graphisme *ötv.* Il me semble représenter le symbole de la Loge en alphabet maçonnique.

d. les organisations sociales des ouvriers allemands

Elles sont très anciennes puisqu'elles, datent déjà de 1849. Le périodique édité par le Comité Central pour les ouvriers allemands s'appelle *Die Verbrüderung (La Fraternisation)* dans le sens de la Fraternité agissante.

Le titre est précis, les symboles maçonniques contenus dans l'emblème le sont aussi.

La poignée de mains est discrètement maçonnique et elle soutient le glaive, symbole de la vigilance. Une couronne de chêne, symbole germanique de la perdurance et de la force, entoure ce sigle manifestement d'inspiration maçonnique.

Die Verbrüderung.

Herausgegeben vom Centralcomité für die deutschen Arbeiter.

Erscheint wöchentlich

In Leipzig monatlich 5 Neugroschen.

Durch alle Postämter und Buchhandlungen vierteljährlich 9 Neugroschen.

Inserate:

Correspondenzblatt aller deutschen Arbeiter.

№ 20. Leipzig, den 8. März 1850.

À titre d'exemple, je me permets de signaler ici l'emblème de la Société du District de Berlin de la Fraternelle ouvrière allemande. Cet emblème est fort proche du précédent. Il comporte quelques différences dans l'usage de la symbolique maçonnique. L'attouchement dans le sigle du journal semble être du premier grade, celui reproduit ici du second. L'on constate aussi que la couronne qui entoure l'emblème n'est que constituée de moitié par des feuilles de chêne et que l'autre moitié semble être une interprétation graphique libre d'une branche ou d'un rameau de feuilles d'acacia, feuilles pointues par excellence.

Mélange de symboles

Il est évident que le prolétaire, même s'il veut se soustraire au monde capitaliste et créer un monde nouveau, meilleur, libre, ne saurait échapper

aux influences dominantes de la société, de sa culture environnante. Les allégories sont empruntées à la Révolution française (le bonnet phrygien), au mouvement socialiste français (Marianne – la belle femme altière et dominante qui éclaire et qui montre le chemin vers le futur rayonnant)[6]. Elles sont parfois proches de l'iconographie chrétienne (par exemple Marianne avec le bonnet phrygien ailé à la façon des anges).

Le symbolisme de la Chaîne d'Union

Il se retrouve dans l'entête du journal *Der Proletarier*, organe officiel des syndicats libres luxembourgeois. La devise est : *Un pour tous, tous pour un,* une devise proche de l'idéal maçonnique de solidarité.

La femme dans la représentation symbolique ouvrière

C'est la franc-maçonnerie française qui a ouvert le Temple à la troisième femme respectée en franc-maçonnerie, la première étant dans quelques rites : Isis, la deuxième : la Reine de Saba. La troisième fut et est Marianne, symbole de la République et de la Liberté.

La *femme* joue un rôle prépondérant dans la symbolique. Elle peut à la fois représenter la pureté, la sagesse, la science, l'engagement et la maternité soucieuse et bienveillante. Elle porte presque toujours le bonnet phrygien dans les représentations, est généralement habillée de longs vêtements amples, est parfois représentée nue, symbolisant alors la pureté et l'innocence.

Le *soleil,* symbole de la Lumière, est omniprésent ; souvent l'on note encore le Rameau d'Or (d'acacia) dans la main. Parfois l'on allie symboles purement ouvriers et artisanaux, symbolisme chrétien (les ailes d'ange d'une Liberté-Marianne avec bonnet phrygien !). Le flambeau, symbole de la Lumière-Vérité est très rarement absent.

[6] Marianne fut le nom d'un groupe socialiste du milieu du XIX[e] siècle en France. Il donna son nom à la République.

Conclusion

Il me semble établi que les liens entre franc-maçonnerie et mouvement ouvrier allemands étaient et sont plutôt personnels qu'institutionnels. La marque des ouvriers-syndicalistes-francs-maçons est certes visible, mais fort habilement occultée.

La franc-maçonnerie allemande, étant, de nos jours, dans sa presque totalité, tombée dans le giron déiste et dogmatique de franc-maçonnerie anglo-saxonne, est devenue plus bourgeoise, moins engagée socialement. Ceci peut expliquer – en dehors de la méfiance qui peut exister envers cette franc-maçonnerie – que la pénétration du symbolisme maçonnique soit de nos jours moins pertinente.

Je ne voudrais point clore ce court essai sur une problématique compliquée sans laisser la parole à un Frère Trois-Points (qui signe ∴), ouvrier, syndicaliste, poète et anonyme qui a publié certains poèmes dans *Der Gewerkschaftler,* organe officiel des syndicats libres luxembourgeois.

Un choix parmi ses œuvres signées par trois points. Le 14 décembre 1918, il publiait *Vorwärts ! (Proletarier-Marseillaise),* le 26 avril 1919 *Zum Arbeiter-Weltfeiertag am 1. Mai,* le 26 juin 1919 un appel virulant aux non-syndiqués *An die Nichtorganisierten !.* Tous ces poèmes contiennent, de façon sous-jacente, la rhétorique et le vocabulaire maçonnique. Que son poème le plus fraternel, celui qui porte comme titre *Soyez Frères !,* publié dans ce même journal le 12 avril 1919, me serve de conclusion. Ce poème est une paraphrase des préceptes maçonniques :

Seid Brüder !

Wenn wir nicht selber für uns sorgen,
Uns Bruderlebe nicht durchweht,
Wenn nur das Heute, nicht das Morgen
Auch klar uns vor der Seele steht ;
Wenn Eigennutz den Schritt nur lenket,
Wenn wir stabil durch's Leben geh'n,
Wenn jeder nur sich selbst bedenket,
Dann wird's einst traurig um uns steh'n.

O, glaubt mir's, Brüder aller Orten,
Daim müssen wir zu Grunde geh'n,
Und wohl noch gar an fremden Pforten,
Durch eigne Schuld einst bettelnd steh'n ! -
Doch wenn wir braderlich mitsammen
Beraten allwarts, Hand in Hand,
Gleichviel aus welchem Land wir stammen,
Im Geiste bleiben uns verwandt !

Wenn wir das Gute stets zu eigen
Uns machen, wo wir s treffen an,
Als Manner jederzeit uns zeigen,
Nie weichen von des Rechtes Bahn ;
Doch auch des Rechts uns nicht begeben,
Das jedem, noch so arm, gebührt,
Daim krdnex Segen unser Streben,
Wenn's auch erst spat zum Ziele führt !

Antimaçonnisme et anticléricalisme : la mystification de Léo Taxil (1890-1897)

par
José A. Ferrer Benimeli
Professeur à l'Université de Saragosse

Texte traduit de l'espagnol par Anne Thoen
Traduction supervisée par le Pr Jacques Lemaire

Le nom de Léo Taxil évoque un des cas les plus curieux, et en même temps grotesque, de la lutte entre l'Église catholique et la Maçonnerie. Cette lutte se déclare à la fin du siècle passé, et est à l'origine de la légende du satanisme dans la Maçonnerie, des célèbres arrière-loges, des Triangles de Lucifer, du culte du démon parmi les Maçons, et de toute une série d'orgies, profanations et rites sanglants. Aujourd'hui encore, ces légendes sont jugées crédibles par bon nombre de personnes, comme en témoignent certaines lettres de lecteurs adressées il n'y a pas si longtemps aux journaux.

Léo Taxil

Léo Taxil s'appelle en réalité Gabriel Jogand-Pagés. Il naît en 1854 dans le célèbre quartier du Vieux Port à Marseille. Il est le fils de Carlos Francisco, commerçant qui vend des vivres à la marine à voile et membre pieux du conseil paroissial de Saint-Etienne-du-Mont.

À peine terminées ses études au collège de Jésuites, où il obtient son baccalauréat avec brio, Léo Taxil se lance dans une carrière de mystificateur. C'est en 1873, alors qu'il n'a que 19 ans, qu'il fait sa première « farce », dont une des têtes de Turc est le général Espivent de la Lilleboisnet,

commandant de la ville de Marseille, qui s'était illustré dans la répression de la Commune de Paris. Léo Taxil écrit et envoie dans différentes localités de la côte toute une série de lettres angoissées émanant de prétendus pêcheurs qui demandent l'aide des autorités de la région pour tuer un groupe de requins qui infestent la rade. La panique, habilement exploitée par le jeune Jogand-Pagés dans le journal *La Marotte,* est telle que différents établissements de bain se voient obligés de fermer. Les pêcheurs, quant à eux, ne s'aventurent plus en mer. Enfin, différentes embarcations, avec à bord plus de cent soldats armés de fusils, se mobilisent pour en finir avec les requins. La rade citée est explorée de fond en comble, mais il n'y a aucune trace des requins. Peu après, l'on découvre que ces requins n'existaient que dans l'imagination du fondateur, administrateur et rédacteur unique de *La Marotte,* qui en tire de grands profits. Bien sûr, *La Marotte* connaît des problèmes et finit par être interdit pour attentat aux bonnes mœurs. Le journal deviendra *La Fronde* puis *Le Frondeur,* pour échapper aux amendes continuelles.

Après le succès remporté avec les requins, Jogand-Pagés devient Léo Taxil, pseudonyme qui lui viendrait de son grand-père maternel et parrain, prénommé Léonidas, d'après les registres paroissiaux de Saint-Étienne-du-Mont. Voilà pour Léo. Quant au nom de Taxil, il aurait été puisé dans les connaissances de l'Antiquité classique du jeune homme. En effet, Taxil était un Hindou allié d'Alexandre le Grand.

L'étape suivante, Taxil tente de faire chanter les commerçants de la région, au grand dam de son père qui fait partie de cette corporation. Cependant, cette fois-ci, c'est l'échec. Pour échapper à ses victimes récalcitrantes et se soustraire à la peine de huit ans de prison à laquelle il est condamné, Léo Taxil réussit à fuir à Genève, où il ne tarde pas à récidiver.

Les sociétés d'érudits et d'archéologie de l'Europe entière reçoivent, contre une raisonnable « participation aux frais », la nouvelle surprenante selon laquelle les ruines d'une cité romaine peuvent être aperçues au fond du lac Léman. Comme preuve de ses affirmations, Léo Taxil cite un extrait des *Commentaires* de Jules César qui fait allusion à cette cité construite lors de la conquête romaine et plus tard engloutie sous l'eau. À cette occasion, de nombreux spécialistes et curieux se rendent à Nyon et Coppet, deux villes près de Genève, et se font conduire sur le lac par les bateliers locaux, qui offrent à Taxil une commission. Certains seraient allés jusqu'à répandre de l'huile sur l'eau pour mieux voir (?). Mais ce qui est le plus surprenant, c'est que certaines personnes sont parvenues à voir quelque chose : stèles, voies... Un archéologue polonais a même affirmé apercevoir une statue équestre...

Cependant, malheureusement pour Taxil, la municipalité de Genève, et plus tard le Conseil fédéral, examinent la question et trouvent là le prétexte d'expulser le « visionnaire ».

Le commerce de l'anticléricalisme

Profitant d'une amnistie, Léo Taxil retourne en France et monte un nouveau numéro à Paris. Nous sommes en 1879 déjà, lorsque Peyrat, ami de Gambetta, vient de lancer son fameux cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! ». Mise à part l'exégèse de ce qui finira par devenir un slogan célèbre, Taxil en retire des éléments qui vont bien plus loin que de savoir si l'ennemi, c'est le cléricalisme, le catholicisme ou la papauté. Il semble que Peyrat n'ait jamais pensé déclarer la guerre au clergé de son pays. En fait, il se limitait à mettre le Quai d'Orsay en garde contre le danger que présentait, pour la France, une alliance éventuelle, avec l'accord du pape, entre l'empire austro-hongrois, puissance catholique, et l'Allemagne, en majorité protestante. Cependant, ces distinctions, sans doute subtiles, échappent au grand public, qui n'y voit rien de plus qu'une reconduction de la propagande anticléricale et anticatholique déjà organisée à d'autres époques par Voltaire et les encyclopédistes.

Léo Taxil saisit immédiatement l'intérêt « commercial » de l'affaire et décide de monter son commerce. Dans ce but précis, il fonde une *Librairie anticléricale* qui est en réalité une véritable maison d'édition. Il s'entoure d'une équipe de rédacteurs et de dessinateurs de bonne qualité, parmi lesquels un certain Pépin, qui possède des dons certains de fantaisie et d'ingéniosité. Une fois de plus, Taxil agit comme un excellent commerçant. Dès le début, entre autres, il porte son choix sur des livres brochés, des brochures à un prix accessible qui puissent être vendues dans les kiosques. Il est donc le précurseur des « fascicules » qui aujourd'hui servent à vendre la culture encyclopédique et même certains traités d'histoire. Le premier fascicule ou la première livraison sont gratuits, et la parution est bihebdomadaire, formant une série tous les quinze jours.

Parmi les nombreux titres parus sous la plume de Taxil, citons : *Curé, cul de singe, Une journée de Léon XIII, Les Bêtises sacrées, La Bible amusante, À bas les curés !, Le Fils du jésuite !, Les Pensées anticléricales, Les Soutanes grotesques, Les Friponneries religieuses, Les crimes du haut clergé contemporain, L'Empoisonneur Léon XIII, Pie IX devant l'histoire, ses débauches, ses folies, ses crimes,* etc.

Ces titres, Taxil les utilise déjà d'après une technique que la presse sensationnaliste exploite aujourd'hui pour offrir habilement une marchandise à des lecteurs morbides qui sont attirés précisément par les vices, les folies et les crimes annoncés.

En 1882, Taxil a cette idée géniale de ressusciter une vieille légende que Voltaire avait déjà racontée, celle de la papesse Jeanne. Il en tire profit dans un long roman mélodramatique. Il raconte comment, au IXe siècle, une intellectuelle, Agnès de Mayence, réussit à se faire élire papesse sous le nom de Jean l'Anglais. Après avoir fait l'amour avec différents moines, elle accouche pendant une procession, à la grande indignation d'une foule furieuse qui aurait noyé l'enfant et pendu la mère. Léo Taxil affirme dans son livre que l'Église, afin d'éviter qu'un tel scandale ne se reproduise, institue l'utilisation du « trône percé », sur lequel tout pape récemment élu doit s'asseoir. Un cardinal vérifie alors *de tactu* la matérialité de la virilité papale. La preuve établie, le conclave déclare haut et fort : *Vera habet et bene pendentes !*

Ce trône, comme continue Taxil avec le même cynisme, existe toujours. « Il est en marbre rouge et se trouve dans la basilique de Latran, appelée aujourd'hui palais ». Comme « preuve » de ses dires, Taxil cite toute une série d'auteurs, mais ajoute avec prudence que le trône ne peut plus être vu, car il est hors d'usage depuis l'intronisation de Léon X en 1513.

La même année 1882 voit aussi la parution de *Les amours secrètes de Pie IX* et *L'Almanach anticlérical,* illustrés par Pépin. Pour la production infatigable de Taxil, 1883 est l'année des « manuels des confesseurs », sa dernière invention, où il montre les méthodes luxurieuses mises en pratique dans le confessionnal afin de découvrir le déroulement des relations conjugales. Un exemple caractéristique est celui des *Livres secrets des confesseurs dévoilés aux pères de famille. La* technique utilisée est très simple : pour prouver l'existence d'une série de questions vicieuses, Taxil traduit et interpole des chapitres de manuels de théologie et de morale, écrits en latin, et transforme en pornographie ce qui, à l'origine, n'étaient que des considérations au sujet des problèmes sexuels destinées aux futurs prêtres. Ces manuels secrets des confesseurs ont fait fureur pendant bien longtemps.

Grâce au grand nombre de lecteurs qui le suivent et au faible coût d'édition, Taxil fait d'énormes bénéfices avec sa *Librairie anticléricale.* Cependant, même les meilleurs commerces ont une fin. Le filon de l'anticléricalisme commence à s'épuiser, tout comme le public, comme le montre le manque d'enthousiasme qui accueille *Le Martyre de Jeanne d'Arc* d'après « les manuscrits authentiques de Pierre Cauchon ».

La « conversion »

Taxil dérive alors vers la satire politique et publie une *Histoire anecdotique de la troisième République* et une *Ménagerie républicaine,* mais le succès ne couronne pas cette nouvelle aventure. Comme le filon de l'anticléricalisme est épuisé, il pense à exploiter celui des libre-penseurs et des francs-maçons, et applique la même technique que pour la lutte contre les catholiques. Et l'imprévisible se produit. En 1885, Léo Taxil a 31 ans. Nouveau coup de théâtre de celui qui, jusqu'à présent, était anticlérical et libre-penseur. Il écrit une lettre de rétractation de toutes ses œuvres, et ce nouveau converti promet de se mettre au service de l'Église, après une retraite et une confession globale faite chez les Jésuites de Clamart. Il s'agit de sa dernière aventure, qui allait durer douze ans, et pour laquelle se manifeste un public catholique enthousiaste qui le suit avec une fidélité encore plus grande, si c'est possible, que le public anticlérical. Public catholique qui lui apporte des profits tels qu'il peut se retirer de la scène publique en 1897 pour s'installer dans sa demeure de Sceaux, où sa mort, dix ans plus tard, en 1907, passe totalement inaperçue.

Ces douze années ont tant marqué l'opinion publique que même encore aujourd'hui, dans de nombreux secteurs, l'ombre et la présence de Taxil est encore aussi vive qu'il y a près d'un siècle.

Taxil, dans sa période d'anticlérical et de libre-penseur, tente aussi de jouer la carte de la Maçonnerie, s'affiliant en 1881 à la loge parisienne *Les amis de l'honneur français,* où, apparemment, on le cerne très vite, car il est expulsé sans avoir dépassé le grade d'Apprenti. Cependant, il tire profit de sa brève expérience maçonnique et s'en sert grandement lors de son étape de « conversion » et de la lutte qu'il entreprend contre ses anciens partenaires anticléricaux, qu'il assimile très vite aux francs-maçons.

Or, environ vingt ans auparavant, en 1877, le Grand Orient de France avait rompu avec la tradition déiste et apolitique de la franc-maçonnerie mondiale, et rejeté le serment fait sur la Bible et l'invocation au Grand Architecte de l'Univers. Les francs-maçons contemporains eux-mêmes lui servent sur un plateau la possibilité d'exploiter un thème qui, d'ailleurs, avait été rendu à la mode par Pie IX et Léon XIII, dans pas moins de quatre cents documents qui condamnent, anathématisent et excommunient les sociétés secrètes, sans distinction entre Maçons, Carbonari, Jacobins... La prolifération des sociétés patriotiques ou politiques et leur combat pour l'unification de l'Italie et contre les États pontificaux, contribuent à créer une confusion entre les buts et objectifs des diverses sociétés secrètes particulièrement de la franc-maçonnerie.

Il s'agit d'une période-clé dans la confrontation qui oppose l'Église catholique et la Maçonnerie, confrontation qui résulte de la situation sociopolitique italienne. Ce sont les années qui marquent la fin de l'État pontifical, le dernier à s'opposer à l'unification italienne. Le mécontentement public qui existait déjà dans les États pontificaux, dirigé contre le clergé en tant que classe dominante et contre l'Église, se traduit en une véritable agitation contre le gouvernement papal.

Les frères Trois-Points

C'est dans ce contexte que se déroule l'apparition de Taxil dans sa nouvelle étape de catholique repenti. En réaction à la consigne attribuée à Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! », l'Église catholique, dans le *Humanum genus,* affirme que « L'ennemi, c'est la franc-maçonnerie ! » Taxil, quant à lui, l'année de sa conversion, 1885, publie à Paris le premier d'une longue série de livres antimaçonniques sous le titre évocateur de *Les frères Trois-Points.* Ce livre, Taxil a l'habileté de l'écrire en accord avec les directives et idées contenues dans *Humanum genus,* rendu public l'année précédente par Léon XIII.

Ce livre sera suivi de bien d'autres : *Le Culte du Grand Architecte, Les frères maçons, La franc-maçonnerie dévoilée et expliquée, Le Vatican et les Maçons, L'Antéchrist ou l'origine de la Franc-maçonnerie, Les Assassinats maçonniques, La légende de Pie IX franc-maçon,* etc. Dans tous, Taxil évoque les bobards les plus absurdes, et pour les rendre plus accessibles, y joint parfois des passages extraits du véritable rituel maçonnique. En réalité, il utilise la même technique d'interpolation et de citations qui lui avait déjà offert un succès considérable dans ses écrits anticléricaux comme les *Manuels pour les confesseurs.*

Dans *Les frères Trois-Points,* il lance l'idée selon laquelle les Maçons pratiquent le culte du diable et que leur rituel n'est rien d'autre qu'une glorification à Lucifer. Il affirme que tout particulièrement l'« Aréopage » et le « Chapitre » subissent « l'influence du Mal, de Lucifer et d'Eblis », l'ange présumé de la lumière, ami direct du chevalier Kadosch (franc-maçon du 30e degré). Taxil mentionne toute une série de détails fantaisistes et accorde une attention toute particulière aux anecdotes proches de la pornographie, issues des loges féminines, ainsi qu'aux assassinats commis ***par*** l'intermédiaire du secret maçonnique.

Le thème luciférien se fraye déjà son chemin. Le véritable secret maçonnique, c'est l'action occulte du diable au sein des loges**.** La Maçonnerie

devient la « synagogue de Satan », où celui-ci est adoré par les grades élevés sous l'aspect de Lucifer, l'ange de la lumière**.** C'est lui le véritable « dieu bon », injustement condamné par « Adonaï ». Et si le mal existe sur Terre, c'est qu'il est précisément le fruit de cette injustice transcendantale, dont la réparation finale constitue le secret suprême de la Maçonnerie. Ce secret est inconnu des grades inférieurs, et l'immense majorité des Maçons ne le connut jamais. Ils sont en réalité de simples comparses ensorcelés par la magie noire et ignorants du fait que la Maçonnerie, c'est la « contre-Église », ignorants du pouvoir terrible qui existe dans les « arrière-loges », qui ne sont rien d'autre que des cénacles luciférien où sont organisées des messes noires et d'autres cérémonies sacrilèges.

C'est précisément dans la préface de *Les frères Trois-Points,* intitulés *Révélations complètes sur la franc-maçonnerie,* que Taxil présente son plan d'action. Voici ce qu'il dit :

Au lecteur :

> Sous le titre général de *Révélations complètes sur la Franc-Maconnerie,* l'auteur entreprend, à partir de ce jour, une série d'ouvrages dont le but est d'arracher tous ses masques à une secte, trop fameuse par ses crimes politiques et autres, fondée pour combattre l'Église catholique romaine.
>
> Ces révélations, dont l'importance n'échappera à personne, sont, avant tout, une œuvre de défense religieuse et sociale. Aux milices infernales, se ruant avec fureur à l'assaut de la religion et de la société, il importe d'opposer une résistance des plus énergiques. Or, pour vaincre les mystérieux soldats de l'ombre, il n'est pas de meilleure tactique que celle-ci : faire la lumière.
>
> Démasquer la franc-maçonnerie, c'est lui ôter une grande partie de sa force, c'est soustraire le peuple à son pouvoir occulte.

Le culte du démon

Cependant, bien que le satanisme maçonnique soit déjà depeint dans sa première oeuvre, c'est dans le livre *Les Sœurs maçonnes* (traduit en espagnol sous le titre *Las mujeres en la Francmasoneria,* Barcelone, 1891) qu'il s'accorde surtout à décrire en détail le « culte du démon », nommé *Palladisme.* Au sein des loges sataniques, la palladisme se célèbre, d'après Taxil, sous forme de véritables orgies durant lesquelles Lucifer est vénéré comme le Prince des Justes. L'adepte doit promettre obéissance inconditionnelle aux Ordres de la loge, quoi qu'on lui ordonne. De plus, il doit adorer Satan et l'invoquer d'après le rituel de la nécromancie. Celui-

ci est représenté sous la forme de Baphomet, idole aux pattes de chèvre, poitrine de femme, et ailes de chauve-souris. Dans *Les frères Trois-Points,* Taxil présente aussi son imaginaire Sophia Walder, l'arrière-grand-mère de l'Antéchrist, celle qui le 21 janvier 1889, devait être présentée comme grand maître du palladisme.

Le public, attiré par ces révélations, dévore toutes ces brochures, ces libellés et pamphlets antimaçonniques publiés par Taxil et son incroyable fantaisie. Une majorité de journaux et de revues catholiques de l'époque remplissent chaque jour des colonnes entières de ces révélations. L'œuvre de Taxil est traduite en toutes les langues. Exalté par les félicitations qui lui viennent dé partout et encouragé par tous les ecclésiastiques qui le soutiennent le journaliste prolifique décide en septembre 1886 d'aller en pèlerinage à Rome, ce qu'il appellera lui-même par la suite sa visite *ad limina.* Le nouveau « converti » est reçu à bras ouverts par les cardinaux Rampolla et Parocchi, qui le reçoivent en audience spéciale en présence du pape Léon XIII en personne, avec qui il parle pendant trois quarts d'heure. Taxil se prosterne, contrit et repenti, aux pieds du Pontife, et lui confesse une fois de plus ses péchés. Lorsque le pape lui demande avec douceur ce qu'il désire, Taxil n'hésite pas à répondre « Saint-Père, mourir à vos pieds..., ce serait là mon plus grand bonheur ! ». Devant cette attitude, Léon XIII lui conseille de réparer par la plume le mal qu'il a fait par les mots. C'est exactement ce qu'attendait Taxil.

De retour à Paris, Taxil « étonne » lors de la publication de ses *Confessions d'un ex-libre-penseur,* dans lesquelles il sait adopter le ton qui convient, mi-onctueux, mi-déclamatoire, sans compter les effets spéciaux créés par le souvenir de sa première communion au sein d'une famille pieuse : « Catholiques, dit-il, veillez bien à ce que vos enfants accomplissent avec le plus grand zèle cet acte décisif de la vie religieuse ».

Cette même année 1897, dans *La franc-maçonnerie dévoilée et expliquée,* Taxil offre à son public avide toute une série de récits d'initiations ténébreuses et truculentes. Et dans *L'Almanach de la Maçonnerie,* il a recours au chantage – qu'il connaît si bien depuis sa jeunesse – en publiant des listes, expressément truquées, de francs-Maçons plus ou moins notoires. Cette technique est d'ailleurs encore utilisée aujourd'hui par certains journalistes et pseudo-historiens sans éthique ni scrupules professionnels.

Dans ce livre, ainsi que d'autres, Taxil raconte comment les Maçons, lors de leurs cérémonies, exhibent sur la pointe de longues piques les têtes empalées de leurs victimes, et comment, le vendredi à 15 heures, chaque maçon s'entretient avec Lucifer. Quant aux dames du grand Triangle de Zurich, elles jouent à la balançoire avec le démon qui, lorsqu'il fait acte

de présence lors des réunions maçonniques, brandit toujours la queue du lion de saint Marc. En d'autres occasions, il se présente sous la forme d'un crocodile ailé pour jouer du piano. Le public se rend compte aussi, non sans stupeur et frayeur, qu'il existe à Charleston, aux États-Unis, un temple où se réunissent les membres du plus haut grade de la Maçonnerie. Leur chef est un Maçon américain, le général Albert Pike, « le premier pape luciférien, chef suprême de tous les francs-maçons, qui s'entretient régulièrement, chaque vendredi à trois heures de l'après-midi, avec Lucifer en personne ». Ces rencontres ont lieu dans une salle triangulaire au centre d'un labyrinthe. Dans une autre salle est intronisée la statue monstrueuse du démon hermaphrodite à deux têtes, Baphomet, et un peu plus loin, la statue d'Eve qui s'anime et se transforme en démon Astarté pour embrasser les Maçons.

Les disciples de Taxil

Bien vite, Taxil se fait de nombreux disciples. L'un d'entre eux, le Dr Bataille, en réalité un Allemand appelé Hacks, écrit en collaboration avec Taxil lui-même, un volumineux roman intitulé *Le diable au XIX^e^ siècle ou les mystères du spiritisme. La Franc-maconnerie luciférienne* (Paris, 1892). L'Italien Domenico Margiotta consacre brochure et brochure au culte du diable et les compile ensuite dans *Le palladisme, culte de Satan-Lucifer dans les triangles maçonniques* et *Le culte de la Nature dans la franc-maçonnerie universelle* (Bruxelles, 1895)[1]. Jules Doinel, mieux connu sous le nom de J. Kotska, écrit *Lucifer démasqué* (Paris, 1895). Estampes-Jammet publie *La main du diable dans la Franc-maçonnerie* (Avignon, 1885). Un ecclésiastique de haut rang, monseigneur Armand-Joseph Lava, évêque de Grenoble, se place lui aussi aux côtés des disciples de Taxil, dont il va devenir un apôtre passionné, et écrit *Le secret de la franc-maconnerie* (Lille, 1885).

Le commerce prospère. Les écrits de Taxil, Hacks, Margiotta, etc. se vendent comme des petits pains. Concrètement, jusqu'à cent mille exemplaires des *Frères Trois-Points* sont vendus en peu de temps. Dans la campagne sont alors incorporés de nouveaux noms, comme celui de Paul Rosen, également un pseudonyme, qui publie *L'Ennemie sociale,* recommandé par un bref papal, et *Satan et Cie* (Paris, 1887). Ce dernier possède un long sous-titre : *Association universelle pour la destruction de*

[1] Cf. José A. Ferrer Benimeli, *El contubernio judeo-masonico-comunista*, – *l'alliance judéo-maçonnique-communiste* –, Madrid, Éd. Istmo, 1978.

l'ordre social – Révélations complètes et définitives de tous les secrets de la franc-maçonnerie par le Très Illustre Souverain Grand Inspecteur Général du 33e et dernier degré de la Franc-maçonnerie. Le livre est dédié, non sans éloquence, « à l'illustre auteur de l'Encyclique *Humanum genus.* À sa sainteté le pape Léon XIII en humble hommage de la profonde vénération de l'auteur ».

Un autre ecclésiastique de haut rang, l'archevêque français Léon Meurin, écrit aussi un livre important et truculent intitulé *La Franc-maçonnerie. Synagogue de Satan* (Paris, 1893), qui s'appuie sur la seule autorité de Taxil, et qui connaît une grande diffusion, à la fois en France et en dehors du pays.

Miss *Diana* Vaughan

Le point culminant de la « fraude »Taxil est véritablement vertigineux lorsque Taxil et ses amis inventent une deuxième créature féminine, Miss Diana Vaughan, la grande prêtresse du culte palladiste**,** et qui est, suppose-t-on, la fille du démon Bitrou. Cette dame, qui n'existe nullement, est présentée comme une écrivain extraordinaire et féconde. Elle apparaît tout d'abord avec ses *Mémoires,* sous le titre de *Mémoires d'une palladiste* (Paris, 1895-97), rendus publics en deux ans sous la forme de fascicules mensuels. Elle y raconte comment elle fut consacrée à Satan voilà dix ans lors de son admission dans une loge américaine, où elle fut possédée par le diable Asmodeus, qui dirigeait quatorze légions, et qui lui offrit comme cadeau de mariage un pouvoir miraculeux ainsi que la queue volée du lion de saint Marc qu'il lui mit autour du cou...

Lors de sa tournée en Europe, Diana Vaughan rencontre Taxil qui, entre 1892 et 1897, publie toute une série de livres à ce sujet : *Le palladisme régénéré et libre, Miss Diana Vaughan ou la Restauration du paganisme, Le 33e Crispi, un palladiste homme d'Etat démasqué, Biographie documentée du héros depuis sa naissance jusqu'à sa deuxième mort* (dédié à Léon XIII). Dans ce dernier livre, il nous présente le « dangereux » homme d'État comme un protégé du démon Haborym, diable à trois têtes très puissant : il porte sur le cou une tête humaine dont les cheveux sont de flammes, sur l'épaule droite une tête de chat et sur l'épaule gauche, une énorme tête de serpent...

Le résultat est que le palladisme, le culte luciférien des hauts dignitaires maçonniques, est très vite célébré partout, d'autant plus que Miss Vaughan publie tous les mois des documents « authentiques » du diable, et va jusqu'à exhiber la signature du démon Bitrou. La psychose créée est telle que l'on finit par croire à tout. Même *La Civiltà Cattolica,* organe officiel

des Jésuites et à cette époque office du Vatican, fait l'éloge de « la noble dame » et des « autres vaillants combattants » qui, « souvent, au péril de leur vie, étaient parmi les premiers sur le glorieux champ de bataille » *(Civ. Catt.,* 15-V-1897). Il est très intéressant de lire la table des matières des articles parus à cette époque sur le thème maçonnique dans cette revue.

Miss Vaughan reçoit des lettres enthousiastes de partout, et comme elle en fait don au cardinal Parocchi de Rome pour l'organisation d'un congrès antimaçonnique, celui-ci lui envoie, de la part du pape, sa bénédiction apostolique.

C'est en 1896 qu'a lieu à Trente le Congrès antimaçonnique tendu avec tant d'impatience. Il réunit pas moins de trente-six évêques, cinquante délégués épiscopaux et sept cents autres délégués, dont la majorité sont des écclésiastiques. L'intérêt central du congrès, c'est l'affaire de Miss Vaughan, qui suscite la passion. Bien vite se manifestent deux tendances opposées. D'un côté, les Allemands, qui en sont revenus des mensonges de Taxil. De l'autre, la grande majorité qui, en toute bonne foi, soutient Miss Vaughan et Taxil.

Monseigneur Gratfeld, le docteur Baumgartner et le Jésuite Hermann Grüber tentent de démasquer Taxil en affirmant que la mystérieuse Miss Vaughan n'existe pas. Taxil lui-même, accueilli par des applaudissements nourris, intervient dans le débat et remporte un triomphe énorme lorsqu'il sort de sa poche une « photographie » de Miss Vaughan. Il attaque alors le Pr Gruber qui, tout d'abord fasciné par la tromperie de Taxil, était devenu celui qui avait fait le plus pour le démasquer. La majorité de l'audience salue chaleureusement Taxil au moment où il quitte la tribune des orateurs. Le problème est finalement résolu grâce à une commission constituée pour faire la lumière sur la question de l'existence de Miss Vaughan. *(Actes du Premier Congrès antimaçonnique international,* 26-30 sept. 1896, Trente, 1897, 358 pages).

Cependant, même après le congrès, l'enthousiasme pour Taxil ne se dément pas, malgré une opposition toujours croissante de la part des catholiques allemands. Entretemps, la Commission désignée à Trente ne parvient pas à la découverte du véritable bluff en cc qui concerne l'existence de Miss Vaughan. Elle préfère rendre un jugement de Salomon en affirmant n'avoir découvert aucun argument accablant pour confirmer ou infirmer l'existence de Miss Vaughan.

Le dénouement

Le lundi de Pâques 1897 est le jour du dénouement de cette curieuse et extravagante affaire. Pour cette date, Taxil avait convoqué une grande assemblée en la salle de la Société géographique de Paris. Après le tirage au sort d'une machine à écrire, devait s'y tenir une conférence avec projection sur le culte palladiste.

Cependant, Taxil profite de la présence d'un public nombreux et attentif pour révéler qu'il est à l'origine, avec succès, de la plus grande mystification des temps modernes, car Miss Vaughan n'a jamais existé. Il affirme aussi que voilà douze années qu'il abuse l'Église catholique de façon extraordinaire.

La réaction causée par cette révélation est presque aussi puissante que la mystification elle-même, pas seulement parmi les membres de l'audience, qui se dissout avec fracas, mais aussi parmi l'ensemble de l'opinion publique. Nombreux sont les écrivains qui se font l'écho de l'affaire Taxil. Certains titres sont éloquents : *La fin d'une mystification* ; *Léo Taxil, le roi des fumistes* ; *Les impostures de Léo Taxil* ; *La plus grande mystification antimaçonnique,* etc.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de croire que le « culte de Satan » des Maçons se termine définitivement. En effet, aujourd'hui encore circule cette légende qui, entre autres, a été étudiée par Weber, dans *Satan franc-maçon* (Paris, 1965) et Giovanni Caprile, *La Massoneria città di Satana* (Asis, 1961), pour n'en citer que deux qui sont assez proches de nous.

Certains cercles antimaçonniques, surtout français, aigris par le triste et décevant dénouement de l'affaire Taxil, tentent de trouver une solution qui puisse contrecarrer l'impression suscitée dans les milieux intellectuels. Ils donnent donc une nouvelle optique à leur lutte antimaçonnique qui se focalise non plus sur la Maçonnerie satanique, mais plutôt sur la Maçonnerie politique, culturelle et sociale. C'est ainsi que sont fondées toute une série d'organisations antimaçonniques comme celle que patronne la *Revue internationale des Sociétés secrètes,* ou la *Revue antimaçonnique,* ou encore *Les Cahiers de l'Ordre,* dans lesquelles s'unissent sur un même front les campagnes dirigées contre les francs-maçons, les Juifs et les communistes.

Pourtant, l'œuvre de Taxil est maintenue dans de nombreuses bibliothèques comme source principale, voire unique, d'information. Ceci explique pourquoi les thèmes du satanisme dans la Maçonnerie, de la présence diabolique dans les loges, avec ses évocations de messes noires, de profanation d'hosties, d'assassinats d'enfants, de vengeances sanglantes, etc., sont encore toujours admises, avec plus ou moins de naïveté, et

exploitées bien souvent dès la plus tendre enfance par des éducateurs et éducatrices dont l'Ignorance dans ce domaine ne les empêche pas d'influencer négativement génération après génération.

D'autre part, ces idées absurdes sont aussi partagées par ceux qui militent dans des organisations où l'intégrisme religieux va tir pair avec une attitude politique d'extrême droite.

Ésotérisme et folklore estudiantin
Les cercles secrets d'étudiants à l'Ulb

par
Elbé

Le 20 novembre 1834, à l'initiative de Théodore Verhaegen et Auguste Baron, l'*Université libre de Bruxelles* était inaugurée dans la salle gothique de l'Hôtel de Ville pour « servir de contrepoids à l'Université dite Catholique ».

Elle était le fruit de deux Maçons illustres empreints des grands principes de 1789 et sa réalisation avait été rendue possible grâce à des listes de souscription lancées parmi les Loges, notamment celle des *Amis Philanthropes*.

Depuis le moment de sa création, cette vénérable institution académique, dont l'enseignement resta toujours basé sur l'objectivité scientifique et le libre examen, vit défiler nombre d'enseignants notoires qui, pour la plupart, et en dépit d'opinions politiques parfois divergentes, étaient intimement liés à la franc-maçonnerie et à ses grands principes.

Ils formèrent ainsi des générations d'étudiants empreints eux aussi de libre pensée et d'humanisme qui, logiquement, vinrent à leur tour augmenter les effectifs des Loges belges où ils retrouvaient l'esprit qui avait présidé à leurs études et avait largement contribué à leur épanouissement individuel, culturel et social.

Les enfants de ces Maçons, élevés dans cette ambiance « petits-fils de la Veuve », se retrouvèrent tout naturellement sur les bancs de l'*Alma Mater* bruxelloise qui avait formé leurs parents et, regroupés ainsi en un haut lieu de la Maçonnerie, et donc dans un climat favorable, ils se prirent, malgré leur jeune âge, à vouloir recréer à leur niveau le cadre de la vie maçonnique discrète de leur Papa.

Bien que beaucoup s'en défendent, il semble que c'est sans doute de cette façon que naquit, vers 1919, ce qui fut et reste indubitablement le premier ordre secret d'étudiants au sein de l'*Université libre de Bruxelles* : les *Frères Macchabée*s.

Il fut suivi par quelques rares autres jusque 1960, puis par de nombreux autres qui virent le jour, surtout entre 1960 et 1970, décennie de la grande contestation.

Dans le climat de l'Ulb de cette époque, s'était installé un esprit syndical et revendicatif qui pensait pouvoir agir plus efficacement par le biais de l'influence occulte que par les structures estudiantines officielles et traditionnelles.

Et l'on assista au regroupement, souvent éphémère, d'étudiants sous forme d'associations plus ou moins secrètes basées sur des affinités personnelles et des revendications d'ordres divers : corporatistes, facultaires, philosophiques, syndicales, folkloriques, simplement amicales... ou même sexistes. Avec le temps, cette tradition sombra même dans l'humour puis la dérision.

Nous avons tenté d'établir en annexe, au travers de sources écrites et orales, un relevé des diverses appellations utilisées par ces cercles fermés.

Il montre combien le phénomène est pléthorique et complexe, mais non moins significatif d'un état d'esprit. Face à cette prolifération de sociétés d'étudiants plus ou moins secrètes, influentes et durables, il est apparu indispensable d'en dissocier les groupements « sérieux » pouvant faire état d'une certaine longévité et répondant à certains critères dignes de les faire figurer parmi de véritables Ordres secrets.

Car il est certain qu'il s'agit d'un phénomène social interne à l'Ulb, à caractère devenu aujourd'hui permanent et que, sous plusieurs aspects, le mode de fonctionnement de ces associations clandestines s'apparente de très près aux critères et normes propres à la franc-maçonnerie.

Nous nous bornerons ici à en évoquer leurs grandes caractéristiques communes laissant à quelques « responsables irresponsables » le soin d'en parler plus en détail ci-après dans leur style propre, au gré de leur tempérament... ou de leur humour !

Mais un autre fait nous est apparu à cet égard : il est beaucoup plus difficile – sinon impossible – de rassembler des renseignements sur les cercles secrets de l'Ulb que sur cette institution pourtant discrète qu'est la Maçonnerie.

L'histoire multiséculaire des Loges et Obédiences se réclamant de l'Art Royal a, en effet, fait l'objet de tant d'écrits et de publications que, mise à part l'incommunicabilité du rite initiatique, à peu près rien – en ce compris les rituels ou même des listes de membres – n'est aujourd'hui introuvable.

Par contre, il semble que le secret des cercles clandestins estudiantins soit et reste jalousement gardé par les initiés et ne fasse l'objet d'aucun écrit valable de référence.

Mis à part les nombreux tracts et une copieuse presse estudiantine, un seul document sur les associations secrètes d'étudiants peut être consulté aux archives de l'ULB. Datant de l'année académique 1964-1965, il s'intitule *Essai sur les doctes sociétés secrètes sous Théodore Verhaegen.* Il se présente comme un « mémoire » de douze pages dactylographiées pour le Séminaire d'Histoire de l'Art et d'Archéologie médiévales – Section XVIII – Licence en journalisme. Malheureusement, il est anonyme, bourré de fautes, d'approximations et même d'erreurs et relève beaucoup plus du pamphlet que d'une étude sérieuse. En tout cas, s'il peut donner un éclairage (subjectif) sur les tendances idéologiques des jeunes de l'époque, il n'apporte rien de précis concernant l'aspect structurel du sujet qui nous occupe aujourd'hui.

La compilation des nombreux journaux estudiantins, dont la prose s'émaille régulièrement d'allusions ou anecdotes relatives aux « forces occultes » à l'ULB, aurait constitué un véritable travail de moine Bénédictin... ce qui n'est pas notre état !

Nous nous sommes donc limités à l'approche de trois Ordres pouvant faire état de véritables références historiques, de suffisamment de pérennité et de répondant à certains critères objectifs. Les articles qui suivent ont été obtenus grâce à la bienveillante complicité de quelques « informateurs » qui, chacun dans son style particulier, nous ont livré ce qu'ils voulaient... ou pouvaient communiquer concernant leur Ordre.

Sur le plan général et introductif, nous voudrions simplement souligner les grandes lignes de ce que nous pourrions appeler les points de similitude entre la Maçonnerie et les cercles secrets d'étudiants à l'ULB tels qu'ils nous sont apparus :

I. Secret

Ainsi que nous venons de l'écrire, les membres semblent respecter scrupuleusement le « devoir de réserve » qui leur a été inculqué dès leur entrée et constitue l'essentiel du serment d'admission.

II. Cooptation

Les nouveaux membres doivent satisfaire à des quotas d'admission très sévères, ce qui engendre une certaine continuité dans le profil des candidats agréés par les anciens et contribue à l'homogénéité du groupe.

III. Initiation

L'accès à l'Ordre passe inévitablement par un cérémonial initiatique qui fait appel à des techniques émotionnelles se référant à une symbolique spécifique.

IV. Fraternité

Le lien initial de camaraderie trouve son extension dans une complicité estudiantine qui débouche sur une entraide réelle et souvent se prolonge après les études par une amitié durable.

V. Rituels

Chaque Ordre fait appel à des rites, langages et symboles différents qui donnent au groupe son caractère ésotérique spécifique. Par exemple *la mort* pour les Macchas, *l'argot* pour les Truands et *les bacchanales* pour le Phallus.

En conclusion, dire que les ordres secrets d'étudiants à l'Ulb constituent une forme de Maçonnerie est sans doute exagéré : ils n'en ont ni l'universalisme, ni les grands desseins humanistes. Toutefois, sous plusieurs aspects, il est évident qu'ils s'apparentent aux modes de fonctionnement caractéristiques de l'Art Royal et relèvent d'un état d'esprit particulier.

Nous avons essayé ici d'en expliquer les origines et les aboutissements. Nous avons également tenté, sur base de trois témoignages anonymes, d'illustrer notre propos au travers de l'historique des trois ordres apparemment les mieux structurés : Macchas – Truands et Phallus selon leur succession chronologique.

Que les auteurs en soient remerciés, eux qui, au risque de s'attirer les foudres des « supérieurs inconnus », ont bien voulu nous faire partager une partie de leur « secret ».

Relevé des cercles (plus ou moins secrets) **d'étudiants ayant existé** (plus ou moins longtemps) **à l'ULB classés par ordre alphabétique**

. *Bertiens*
. *Cénobites tranquilles*
. *Chauve-souris*
. *Chouans*
. *Ciceros*
. *Cinq Glands*
. *Cocotiers*
. *Croque-morts*
. *Dada*
. *Dalle en pente*
. *Déménageurs*
. *Dindons*
. *Enculeurs de dindons*
. *Fenris*
. *Force Cinq*
. *Fox*
. *François Villon*
. *Frères scarabées*
. *Fugitifs*
. *Grand Veres*
. *Infecte Insecte*
. *Krostons*
. *Lotus*
. *Macchabées*
. *Mecréants*
. *Menuisiers*
. *Montagnards*
. *Nebuleux*
. *Nez pelés*
. *Phallus*
. *Quatre Points*
. *Presses*
. *Rapporteurs du Conseil*
. *Sauret masqué*
. *Sauriens*
. *Scalptores Ani*
. *Spectateurs enragés*
. *Stroumpfs d lunette*
. *Stroumpf noir*
. *Thanea*
. *Thélémites*
. *Thomas Moore*
. *Truands*
. *Valencia*
. *Quatre Vins*

Les *Frères macchabées*. Souvenirs des années trente

par
F. C.[1]

Depuis 1919 ou 1920, semble-t-il, existait à l'Ulb un cercle fraternel qui présentait certaines analogies avec la franc-maçonnerie. Ce cercle continue de se réunir aujourd'hui, mais dans les lignes qui suivent je ne puis que relater mes souvenirs personnels, n'ayant pu retrouver ni consulter d'archives et ayant perdu le contact avec les membres du groupe après la guerre 1940-1945.

Recrutement chez les *Frères Macchabées*

Les membres du cercle se recrutaient parmi les étudiants de sexe masculin, selon le mode de la cooptation. On n'y était pas candidat, mais présenté par des aînés. Il était procédé à une enquête dans le milieu estudiantin, à un interrogatoire du « profane » désigné comme *vif* par opposition aux Frères Macchabées réputés *défunts.* Un scrutin décidait de l'admission ou du rejet de l'étudiant pressenti.

Le *vif* était reçu au cours d'une séance solennelle et il était procédé à son « initiation », au cours de laquelle le nouveau venu était pourvu d'un surnom inspiré par ce que les Frères savaient de lui, de son passé, de son caractère.

Tel a été reçu et nommé *Frère Chassepot,* car il s'était occupé de retrouver des armes à feu de la guerre 1914-1918 (appelées « chassepots »), afin de les envoyer en Espagne, avant que ne s'y établit la République.

[1] Les initiales reprises pour la signature des trois articles qui suivent se réfèrent au pseudonyme dont, au temps de leur vie d'étudiant et dans chaque Ordre évoqué, les auteurs étaient affublés : Frère Chassepot (F.C.), Frère Lance-Tripes et Frère Rondibilis de Saint-Guy (F.L.-T. et F.R. de S.-G.) ainsi que Meat-coule pas (M.- c.-p.)

Le fonctionnement des « travaux »

Dès son initiation, le nouveau Frère était tenu à l'obligation du secret. Il était aussi invité à composer des chansons, des poèmes, des dessins, ou à participer à la vie estudiantine au sein des cercles facultaires ou du *Cercle du Libre Examen*, mais d'aucune manière à des cercles politiques. Les réunions, dites *tenures,* se déroulaient dans des locaux annexés à des cafés, dans des caves ou des greniers loués suivant les possibilités.

Le groupe était dirigé par une hiérarchie *d'officiers dignitaires* chargés de fonctions bien précises et affublés de titres souvent humoristiques : ainsi, le *Synode* dirigeant comportait un *Grand Maître,* un *Antiseptique Injecteur,* qui veillait au ravitaillement en *boissons corrosives,* un *Méticuleux Gardien des Rites,* lequel garantissait le respect des traditions et du règlement, un *Talentueux Graphiste,* qui transcrivait les poèmes et les chansons, un *Mélodieux Barde,* qui en assurait l'accompagnement musical, un *Hermétique Pylore,* qui se tenait à la porte d'entrée pour en surveiller l'accès, etc.

Parmi les « Officiers » supérieurs, se distinguaient le *Très Laborieux Grand Greffier,* exerçant les fonctions de secrétaire, le *Très Redoutable Grand Inquisiteur,* responsable de la discipline, le *Très Avaricieux Grand Harpagon,* chargé de la trésorerie et le *Très Cruel Exécuteur des Hautes Œuvres, à* qui incombait de faire respecter la justice. J'en oublie : en tout, le *Synode* était composé de treize officiers (nombre sacré...).

Le « symbolisme » de l'Ordre

D'une manière générale, le langage était codé. Les jours de la semaine portaient un nom particulier *(Baisedi, Boiredi,* etc.), ainsi que les mois *(Busidor, Vinéal,* etc.). La correspondance, et notamment les convocations, procédaient par antiphrase. Il était dit par exemple : *la prochaine réunion n'aura pas lieu tel jour* ou *la présence des Frères n'est pas souhaitée...* La *nuit* était donnée pour le *jour,* et ainsi de suite.

Les *Tenures* se déroulaient selon un cérémonial spécifique. Les Frères étaient vêtus d'une toge noire et d'une cagoule de la même Couleur. Des chandelles faisaient office de *Luminaires* et *l'Autel,* drapé de noir, était orné d'un crâne humain. Ce crâne représentait la puissance souveraine et était nommé *Jefke.*

Les buts de l'association

Tout ce rituel ne comportait aucune prétention à l'imitation ni à la dérision de la franc-maçonnerie. Le but que s'assignait les *Frères* visait à la constitution d'un groupe fermé, amical, fraternel. Leur principale intention était de perpétuer les traditions estudiantines, mais aussi d'écarter de l'Ulb les étudiants issus de l'enseignement clérical.

Au cours des années trente, les *Frères Macchabées* ont assuré la rédaction, la publication et la diffusion du journal *Bruxelles universitaire*.

Les *Frères Macchabées* pendant l'Occupation

Je voudrais rapporter ici deux souvenirs liés aux terribles années de la guerre. Lorsqu'en 1941 l'Ulb interrompit ses cours, les *Frères Macchabées* continuèrent à se réunir. Au cours d'une de ces assemblées, tenue dans l'arrière-salle d'un café situé rue Marché-aux-Peaux (près de la Grand-Place), deux militaires allemands, passablement éméchés, firent irruption en pleine *Tenure*. Surpris de voir devant eux des personnages revêtus de toges et de cagoules noires, éclairés par des chandelles qui s'étaient brusquement levées au moment de leur entrée, ils s'enfuient en criant « *Freimaurerei*, *Freimaurerei* » ! Aussitôt les Macchas se hâtèrent d'emballer leur matériel et de quitter le local : ils n'y revinrent plus et, par prudence, interrompirent leurs activités. Il n'y eut apparemment aucune suite à cet incident tragico-comique.

Lorsque fut ouverte, rue de Laeken, dans les locaux du Grand Orient, l'exposition antimaçonnique organisée par les Rexistes, des *Frères Macchabées* parvinrent à s'approprier un maillet d'argent exposé dans une vitrine : cet objet rituélique avait été offert en hommage à la franc-maçonnerie par des étudiants de l'Ulb à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de l'Université.

Ce maillet fut caché chez un *Frère Macchabée* pendant toute la durée de l'Occupation et restitué à la loge qui en était propriétaire, par l'intermédiaire du recteur Vanden Dungen, dès la Libération.

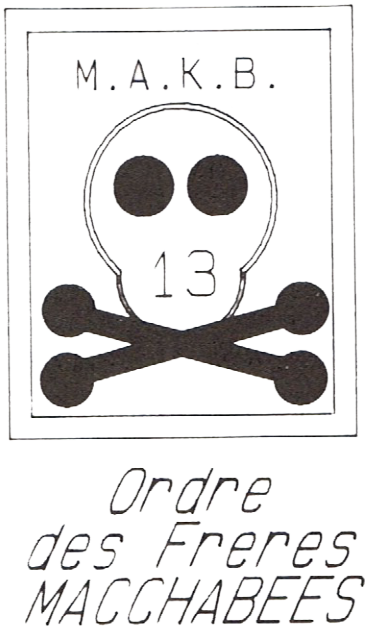
Les *Frères Macchabées* et la franc-maçonnerie

L'une des particularités des Frères Macchabées reposait sur leur volonté de recruter dans toutes les Facultés et d'affirmer ainsi le caractère égalitaire

et fraternel de leur groupe. Je puis affirmer qu'une majorité écrasante, sinon tous, des membres de ce cercle, sont devenus francs-maçons, une fois leurs études terminées. Cette adhésion me semble constituer la preuve que les *Frères Macchabées* avaient trouvé au sein de leur organisation sinon une possibilité d'action efficace à l'extérieur, au moins un climat qu'ils ont apprécié, une possibilité de détente, de prise de distance à l'égard des institutions universitaires, des tâches, des obligations et des devoirs que leur imposait leur double statut d'étudiant et de fils dépendant d'une famille.

En tant que *Frère Macchabée*, je n'ai jamais appris ni eu la curiosité de savoir si les parents des autres membres du groupe entretenaient des liens avec la franc-maçonnerie, mais j'ai ressenti une profonde joie à retrouver en loge un grand nombre de mes anciens compagnons de la vie universitaire.

Le caractère incontestablement ludique du cercle, l'apprentissage d'un mode particulier de communication, l'exercice d'une réelle fraternité constituent, me semble-t-il, les points communs des Macchabées et des francs-maçons. Peut-être l'idéal laïque ne vient-il ici qu'en second lieu, je dirais même comme prétexte, comme image projetée à l'extérieur.



LA

VIE GENEREVSE

DES MERCELOTS, GVEVZ, ET BOESMIENS, CONTENANS leur façon de viure, subtilitez & Gergon.

Mis en lumiere par Monsieur Pechon de Ruby, Gentilhomme Breton, ayant esté auec eux en ses ieunes ans, où il a exercé ce beau Mestier.

Plus a esté adiousté vn Dictionnaire en langage Blesquien, auec l'explication en vulgaire.

A LYON,

PAR IEAN IVLLIERON,

1596.

Auec permission.

L'Ordre des Frères Truands

par
F. L.-T.
et
F. R. de S.-G.

« *Vénérables Cagoux et Archisuppôts qui gerbez entre luisante et luisant et vozis toutim fralins, Péchons, Blesches et Coësmelots hurés qui attrimez au triplelicourd, je m'en vais, du nombril de ce luisant jusqu'à la sorgue, vous rouscailler la chenastre galouse de la truche.* »

C'est en 1951, dans l'euphorie estudiantine de l'immédiate après-guerre, que fut ressuscité à l'Ulb *l'Ordre des Frères Truands,* ou en langage plus commun *la Truandaille.*

Lors de la reprise des cours après l'Occupation, le 20 novembre 1944, le cercle secret des Macchabées avait immédiatement remis en place ses structures en s'appuyant principalement sur le Cercle de Médecine, tout en élargissant sa sphère de recrutement aux autres facultés.

Mais l'esprit des pionniers de l'avant-guerre avait changé : à leur tendance de gauche avait succédé une mentalité « fils à papa » dont le caractère embourgeoisé et élitiste cadrait mal avec le tempérament progressiste des jeunes étudiants de l'après-guerre.

Cette tendance jugée trop réactionnaire d'une des plus anciennes confréries estudiantines de l'Ulb incita quelques amis à rendre force et vigueur à l'ancien *Ordre des Frères Truands* qui se positionna d'emblée en contrepoids de l'influence Maccha au sein des divers cercles estudiantins traditionnels.

Il y avait là, plus qu'une opposition d'hommes, une opposition de mentalités qui se transforma parfois en solides bagarres, notamment les mardis soirs à *La Jambe de Bois* dont le patron, Roger, était un Maccha

notoire. Après quelques années d'opposition verbale et musclée, une tentative de trêve sera déclarée et des pourparlers s'engagèrent même entre dignitaires en vue d'une fusion des deux sociétés secrètes. Mais il était trop tard et les étudiants de l'époque savent ce qu'il en est advenu entre 1960 et 1970.

Par après, au fil des ans, l'opposition devint plus feutrée, plus politique et moins physique, et le balancier de l'histoire continuant sa course, les Macchas des années 1980 se mirent à défendre des positions que n'auraient pas désavouées les Truands des années 1960 tandis que les Truands des années 1980 renouaient avec un folklore cher aux Macchas des années 1960.

Dès le réveil de *la Truandaille,* le petit groupe d'amis de 1951, unis surtout au départ par la guindaille, s'employa à recréer les rituel et symbolisme traditionnels directement inspirés du *Royaume d'Argot* qui vit le jour au XIV^e^ siècle, en pleine guerre de Cent Ans, sous Jean II le Bon et dura jusqu'à la fermeture des *Cours des Miracles* par Louis XIV en 1657.

Regroupant mercelots, gueux et bohémiens, le *Royaume d'Argot* s'inscrivait en marge du *Royaume de France* et fonctionnait sur un mode initiatique avec sa propre hiérarchie, son gouvernement, ses lois, ses sujets et son langage.

Les chroniqueurs de la Renaissance, ainsi que Rabelais et François Villon, mais aussi Victor Hugo à travers *Notre-Dame de Paris,* servirent donc de références pour l'instauration de la *Truandaille* moderne, notamment son organisation, sa symbolique ainsi que son langage de communication entre initiés. La fort belle devise *Ny Dieu – Ny Roy* reflète admirablement la mentalité du groupe : libertaire, anarchiste et marginale.

Il convient de mentionner ici le travail de recherche effectué par les Frères fondateurs qui, jusque dans les combles de la Bibliothèque Royale, compilèrent toutes les sources disponibles. Certains textes datant de 1596 et 1628 furent pratiquement exhumés et retrouvèrent vie. Témoin cet extrait du serment solennel prêté le jour de l'intronisation des nouveaux Truands : « ... à *savoir que je serai un frère pour tout Archisuppôt ou Pichon, et ce, non seulement es joyeuseté, esbaudissement et gaudisserie, mais item es malheureté, nirschef et vilénie, ...* »

L'ouvrage de 1628 portait comme titre : *Le jargon ou langage de l'Argot réformé à l'usage des merciers, porte-balles et autres.* C'est notamment le chapitre intitulé *Ordre et Hiérarchie de l'Argot* qui donnera ses structures formelles au groupe : le « nouveau » appelé *Peuchon (*= apprenti) deviendra successivement *Blesche (*= compagnon) puis *Coësre (*= maître). L'ensemble

des *Coësres* formera l'Assemblée des *Cagoux* qui élira les *Archisuppôts (*= officiers dignitaires responsables des finances, de l'administration et de la discipline) et choisira le *Grand Coësre (*= Supérieur de l'Ordre).

Tout comme dans le Compagnonnage, les *Frères Truands* reçoivent un surnom le jour de leur intronisation, nom de code symbolique et folklorique qui, sous peine de sanctions « bibitives », peut seul être utilisé lors des réunions à huis clos. Et aujourd'hui encore, ce n'est jamais sans une certaine nostalgie que les anciens se rappellent leurs amis et Frères étudiants *Fouille-Motte, Trousse-Putain, Ecrevicelard,* et autres *Pompe à Dour.*

Des réunions hebdomadaires, à jour fixe et avec présence obligatoire, réunissaient les Truands en un lieu secret et bien isolé, connu des seuls initiés, qui, au fil des avatars de l'Ordre, déménagea souvent de vieux grenier en immeuble désaffecté... ou même en grotte.

Au programme, une partie dite « sérieuse » traitant des problèmes de l'Unif, et une partie « bibitive » qui ne se termine traditionnellement qu'avec la dernière goutte d'un tonneau de bière et sur l'air du *Semeur* et *l'Hymne de la Truandaille.*

À l'actif de la Truandaille, quelques grandes manifestations de contestation étudiante menées officiellement par l'A.G. et le Librex : protestation à l'INR contre la censure du film *À bout de Souffle,* sabotage du cours du professeur Marquez-Pereira au pas salazariste, etc. D'autres et nombreuses actions plus humoristiques telles que l'édition d'un faux programme des cours – ou délictueuses (...??) furent aussi menées sous l'égide de la Truandaille. Mais il y a sans doute aujourd'hui prescription !

Avec le temps, la confrérie des *Frères Truands* se modifia en épousant son siècle. Les joyeux guindailleurs du départ, à coloration politique plutôt rose, allaient passer au bleu bon teint, l'extrême-droite trouvant même un moment sa place dans ses rangs.

Quand vers les années 1960, sous l'influence de l'UNEF, le mouvement étudiant belge devint plus revendicatif que folklorique, la Truandaille fut souvent à la tête des mouvements syndicaux estudiantins, tant au plan local que national. Ceci dura jusque vers 1968, année où toutes les grandes structures estudiantines se disloquèrent. Les mentalités avaient progressivement changé, les études étaient devenues plus difficiles et la vie estudiantine n'était plus celle d'avant 1968. La Truandaille n'en fut pas longtemps affectée : l'esprit de Villon et de Rabelais lui insuffla de nouvelles voies mieux adaptées aux temps nouveaux.

Par delà ces mutations, la confrérie des Truands resta et restera fidèle à ses grands principes : pas seulement le folklore et la fraternité libertaires, mais aussi et surtout une vigoureuse défense du libre examen et du prestige de l'ULB.

Voilà donc en quelques mots et pour la première fois dévoilé, ce qu'est la Truandaille au sein de l'ULB : avant tout une manière de vivre et de penser que l'on retrouve plus tard chez tel P.D.G., tel haut fonctionnaire, tel médecin… ou même tel Recteur.

L'Ordre du Phallus

par
M.-c.-p.

Origines

Mythiquement, l'origine du culte du *Phallus* remonte à la nuit des temps, vers la fin de la dernière glaciation, pour être plus précis. Auparavant, les hommes n'avaient pas de sexe et ne pouvaient donc pas lui donner de nom !

Son *Erectable Phallusiale Glandeur* (Membre de l'éminente Chambre Verte) n'affirma-t-il pas, lors de la pleine lune d'octobre 1969 que, suite à des études anthropo-paléocosmiques poussées, le phallus était, en fait, un extra-terrestre douillet qui s'était, par erreur, greffé là où on sait durant la période froide du Pinien (début de l'Holodernièrecène), en 15.555 avant l'Essénien, exactement le 30 Février à 17.50 heures et 15 secondes. Depuis, on parle tout logiquement *d'Homo Erectus* et non plus *d'Homo Lavisdosfoiplusbancus,* comme pour les genres précédents !

La fondation de l'*Ordre du Phallus* (*O.D.P.*) date donc d'alors, mais, malheureusement, toutes les archives de cette époque ont disparu, *dixit* Platon, dans le cataclysme qui a englouti l'Atlantide.

Nos moyens actuels ne nous permettant pas l'achat du bathyscaphe à cagoule nécessaire à la poursuite de recherches fructueuses, celles-ci reprendront, nous l'espérons, avant la prochaine glaciation.

Après l'Âge de l'Or et des Reins, puis celui du Faut l'Fer vint une période pendant laquelle l'Ordre, en semi-hibernation poursuivit ses activités, tel un iceberg balotté par les flots l'obscurantisme régnant.

Les temps modernes

Ces quelques siècles de repos apparent permirent à l'Ordre de raffermir ses structures et de se préparer à affronter le XX^e^ siècle.

Vint donc l'âge du Plastique où, grâce à l'action déterminée de quelques étudiants de l'ULB et de la VUB, l'*Ordre du Phallus* émergea enfin et repris son essor.

Voulu, au départ, comme une société folklorico-sympa, l'Ordre évolua très rapidement pour se constituer en Confrérie avec ses procédures rituelles, son symbolisme propre, son langage secret, son chemin initiatique original, ses références philosophiques et mythologiques, ses fêtes et banquets rituels, son décorum, ses signes et attouchements spécifiques, son serment impliquant notamment le respect du secret,...

Mais l'Ordre ne se veut ni une caricature, ni un tremplin par rapport à la franc-maçonnerie. Cette situation est clairement précisée aux candidats dès les premiers entretiens. Le *Phallus* tient à sa spécificité estudiantine par l'esprit qu'il défend et les moyens qu'il utilise.

Dans cette optique, une structure spéciale a été aménagée au sein de l'Ordre pour que les « Anciens » puissent garder le contact entre eux, et avec les « Jeunes ».

L'*Ordre du Phallus* a pour buts la promotion, la défense et le rayonnement des idéaux de l'*Université libre de Bruxelles* et de la *Vrije Universiteit Brussel*.

Il repose sur les notions de libre examen, de tolérance et de fraternité et procède d'un esprit de libre pensée où le folklore joue également un rôle important.

Sans jamais se considérer comme un groupe de pression, l'O.D.P., en tant que tel, agit vers l'extérieur par tracts, lettres ouvertes, motions, etc. Ces actions collectives sont, notons-le, préalablement décidées démocratiquement au sein de l'Assemblée.

Mais plus encore, l'Ordre est fondamentalement un groupe de réflexion. Ainsi, les actes librement choisis et consentis par chacun de ses membres se concrétisent dans leurs attitudes et comportements dans les cercles étudiants, les structures universitaires, les mouvements laïques et philanthropiques, etc. où il leur est constamment demandé de savoir prendre leurs responsabilités. l'O.D.P. se veut donc un lieu de rencontre privilégiant le travail en commun, la confrontation des idées d'étudiants et d'anciens venant de facultés et d'horizons différents.

Pour réaliser cette communion d'esprit, les membres pratiquent assidûment l'extase bacchique et les festoiements rituels.

Précisons encore que les seuls moyens financiers de l'Ordre sont les cotisations et les dons des membres, ainsi que la vente de journaux, médailles et autres objets folkloriques aux étudiants et bourgeois, notamment à l'occasion de la Saint-Verhaegen.

L'Ordre recrute par cooptation avec parrainage, parmi les membres masculins et « universitairement » baptisés des deux universités de Bruxelles. Si elles ne sont pas présentes lors des réunions et banquets « fermés », nos compagnes sont néanmoins associées à certaines fêtes où un rituel spécial est offert en leur honneur (mariage, naissance,...).

En tant d'années d'existence, on ne compte plus les grandes joies, les petites peines, les combats, les activités comiques ou sérieuses dont le souvenir éclaire, à la veillée, les sourires édentés des « Anciens » et les visages déjà pubères des « Jeunes ».

Le vécu d'une telle association est cependant incommunicable par essence (sans plomb, évidemment) ; d'ailleurs, pourrait-on vraiment développer anecdotes et autres faits marquants par des mots qui ne seront toujours que trop froids pour décrire l'éclectisme de ses membres ainsi que la chaleur et la vie de fraternité qui les unit.

L'Ordre ne refuse cependant pas tout contact, et, s'il ne vient à vous un jour, vous trouverez peut-être, en cherchant bien, l'un ou l'autre des individus qui le compose et qui n'ont pas choisi l'absolue discrétion, se tenir prêt à une discussion honnête et fructueuse,... mais l'arbre n'est pas la forêt, et...

En guise de conclusion, le lecteur attentif est peut-être resté sur sa soif nous concernant, mais ce ne sera pas le cas pour le signataire qui, lui, va maintenant honorer la santé de ses Frères en clamant bien fort la devise : *In Vino Veritas !*

Ordre du
PHALLUS

Observations sur les rites de la Maffia

par
V. Giuseppe Alongi

Texte traduit de l'italien par David Bruno et Nathalie Vermeulen
Traduction supervisée par le Pr Jacques Lemaire

Cet article est extrait du livre déjà ancien de V. Giuseppe Alongi, La Maffia, (Edizioni Vellerio, 1911). Il nous a été communiqué par Madame Angela Mensio, de Turin, que nous remercions pour sa précieuse collaboration.

La *Maffia* comme fraternité

Quelle que soit l'origine de la Maffia, il est certain que le simple fait d'énoncer des règles et des principes abstraits ne suffit pas à caractériser le sens d'une société secrète et que le contenu de ces mêmes règles et principes peut se référer à des réalités tout à fait opposées.

La *Maffia*, que l'on appelle *fraternité,* ainsi que le lien qui relie les *Frères,* est certainement aussi étroit, si pas plus, que celui qui unit les francs-maçons.

C'est par ses objectifs que la *Maffia* se différencie totalement de toute autre société secrète.

Nous pouvons affirmer que la *Maffia* n'est pas exactement une association secrète, mais plutôt une sorte de perfectionnement de la violence.

Oui, il s'agit bien d'une solidarité, mais elle réunit des individus qui veulent tirer des avantages et des privilèges, non pas du travail, mais bien d'une intimidation érigée en règle.

Et cela contre l'État et les institutions légales.

Cette attitude peut-être définie, de façon négative, comme *moyenâgeuse.*

Le *maffioso* croit devoir sauvegarder à lui seul sa propre personne et ses biens par son courage et son influence, contre l'autorité des lois.

Le concept de *fraternité* que l'on appelle également *main fraternelle* a une connotation bien précise : aider son frère à assouvir une vengeance ou à accomplir une action criminelle tout en lui assurant l'impunité.

Les Frères intimident, quand ils ne terrorisent pas, les victimes et entravent le cours de la justice par de faux témoignages et par la loi du silence.

Les règles de la *Maffia*

Les règles fondamentales des statuts de la *Maffia* se basent sur trois grands principes : l'obéissance, le silence et le secours mutuel.

L'obéissance envers les chefs est une soumission absolue du protégé envers son patron.

Les *Maffiosi* doivent garder secrètes l'identité des membres de la *Maffia* ainsi que leurs activités.

C'est du silence que dépend la sauvegarde de l'institution dans sa totalité. Celle-ci n'étant composée que de malfaiteurs, elle ne pourrait survivre si ses activités étaient révélées aux profanes et aux Autorités publiques.

Le secours mutuel prévoit toutes sortes d'aides : de l'aide pécuniaire à l'assistance légale, en passant par la recherche d'« abris sûrs », ainsi que toute forme d'assistance pour le *Maffioso* et sa famille naturelle.

C'est par cooptation que l'on entre dans la *Maffia*.

À partir de 1866, l'on commença à voir d'étranges individus dans les différentes communes de la Sicile, tant sur la côte qu'à l'intérieur du pays. Ces individus, affirmant la nécessité de faire triompher l'Église et de renverser le gouvernement, se déguisaient en missionnaires pour approcher des personnes de toute classe sociale et les convaincre de se placer dans une position d'opposition contre l'autorité constituée.

Ils promettaient « justice », sécurité et protection.

Depuis 1866, il est probable que le prosélytisme a subi des changements substantiels dus aux changements des conditions économiques de l'île,

à l'extension de la *Maffia* hors de la Sicile et à la nouvelle situation économique et politique de l'« honorable société ».

Il semble que depuis lors la cérémonie d'initiation n'ait pas été modifiée.

L'initiation dans la *Maffia*

Le néophyte est amené par deux parrains dans une pièce où il doit rester debout devant une table sur laquelle se trouve l'effigie d'un saint quelconque (qui est en général le saint patron du pays d'origine du néophyte).

Le néophyte présente sa main droite aux deux parrains.

Les parrains lui piquent le pouce afin de le faire saigner, juste ce qu'il faut pour humecter l'effigie sacrée.

C'est sur cette image ensanglantée que le néophyte prête serment. Et c'est par les soins de ce même néophyte que cette image est immédiatement brûlée à la flamme d'une bougie.

Le néophyte est alors proclamé membre de la « famille » et reconnu comme tel par tous.

Il sera chargé de la première exécution criminelle décidée par l'assemblée.

Certains affirment que l'initié doit, au cours du rite d'adhésion, tirer un coup de révolver sur un crucifix. Ainsi, après avoir tiré sur le Christ, il n'hésitera certainement pas à tuer, même son propre père.

La famille constituée par la *Maffia* remplace la famille naturelle et le lien d'obéissance se base sur la terreur et sur les conséquences qu'une éventuelle trahison pourrait faire retomber, soit directement, soit indirectement, sur le néophyte et sa famille.

Le texte du serment, qui est assez condensé, ressemble plus ou moins à ceci : *Je jure sur mon honneur d'être fidèle à la fraternité tout comme la fraternité m'est fidèle. Ainsi que je brûle cette image sainte et ces quelques gouttes de mon sang, je verserai tout mon sang pour la fraternité. Tout comme ces cendres ne pourront jamais retourner à leur état originel et que ce sang ne pourra jamais plus couler dans mes veines, jamais je ne pourrai abandonner la fraternité.*

On peut être assuré de la réciprocité, c'est-à-dire que la fraternité ne peut pas abandonner le membre de la famille, tout comme de la vengeance qui sera impitoyable en cas de défection.

Les « mots, signes et attouchements » du *Maffioso*

Au cours de la cérémonie, on apprend à l'initié les signes et les comportements qu'il doit adopter pour se faire reconnaître.

Quand un « Frère » est en danger, il doit dire : *J'ai surmonté cent dangers et je surmonterai le cent et unième.*

Si d'autres Frères sont présents, ils doivent alors lui prêter secours.

Pour se faire reconnaître, il doit dire :

[1]– *Aviti nu scamuzzuri ?* (Vous n'auriez pas un mégot de cigare ?)
picchi mi doli la ganga (parce que j'ai mal à une molaire).

[1]– *Aiu* (j'en ai).

– *Quelle heure est-il ?*

– *Ma montre retarde de trente minutes.*

– *Depuis combien de temps ?*

– *Depuis le 25 mars, jour de la fête de l'Annonciation.*

– *Où étiez-vous ce jour-là ?*

– *J'étais à...* (l'endroit de l'initiation).

– *Qui était là ?*

– *Du beau monde.*

– *Qui vénérez-vous ?*

– *Le soleil et la lune.*

– *Qui est votre Dieu ?*

– *AREMI* (un des quatre types de jeux de cartes).

Il est évident que ce mélange de cabalisme, de pseudomysticisme et de blasphème a pour origine historique, par certains aspects, la symbolique maçonnique, peut-être transmise travers le Carbonarisme.

L'allusion au soleil et à la lune, privée du sens dualiste, peut vraiment dériver de la vision d'un temple ou de la lecture de rites maçonniques. C'est un fait certain. Chaque fois que l'on veut conférer de la solennité à un changement d'état, il faut se référer à quelque chose de mystérieux et de rituel.

[1] Dialecte sicilien

Bien entendu, les points communs que l'on peut établir dans certains usages « rituéliques », entre la franc-maçonnerie et la Maffia*, n'établissent aucune communauté d'idées ou d'intentions entre les deux associations. Ils traduisent simplement le caractère « secret » de l'un et de l'autre groupe. Le secret, qui présente bien évidemment des fonctions différentes selon le groupe, est garanti par un serment qui n'est pas, dans la caste des* Maffiosi*, un propos symbolique …*

La cagoule : une société secrète d'action révolutionnaire

par
Jacques Lemaire
Professeur à l'Université de Bruxelles

La période de l'entre-deux-guerres a été, pour la France, une époque troublée. Tandis que les factions politiques s'entre-déchiraient et que des scandales judiciaires répétés (notamment la fumeuse affaire Stavisky) éclaboussaient les gouvernants, la pression des extrêmes – parti communiste et forces d'extrême droite – exerçait une action délétère sur la conduite de l'État. À plus d'un moment, les observateurs ont cru pouvoir déceler une déliquescence du pouvoir et un affaiblissement périlleux de l'autorité publique. La mémorable journée du 6 février, où les ligues d'esprit fascisant ont bien failli prendre d'assaut le Palais-Bourbon et renverser le régime parlementaire, a joué le rôle d'une sonnette d'alarme pour les vrais démocrates. Toutefois, en portant un gouvernement de Front populaire à la tête de la République, les Français ont à leur corps défendant exacerbé les passions antirépublicaines et favorisé la préparation de divers complots contre la démocratie.

C'est dans ce contexte d'exaltation politique que naît l'organisation habituellement dénommée *la Cagoule*. En réalité, les conjurés ne cachaient pas leur tête ou leur visage sous un masque particulier : le terme de *cagoule* leur a été attribué en manière de dérision par Maurice Pujo, l'un des fondateurs de *L'Action française*. Dans les faits, le groupe s'appelle *Organisation secrète d'action révolutionnaire nationale* (O.S.A.R.N.) ou encore, plus fréquemment *Comité secret d'action révolutionnaire* (C.S.A.R.)[1].

Ce mouvement demeure mal connu. Ses archives ont été détruites pendant la seconde guerre mondiale – probablement par d'anciens Cagoulards collaborateurs. Seuls subsistent les documente judiciaires

[1] Cf. Christian Bernadac, « *Dagore* ». *Les carnets secrets de La Cagoule,* Paris, France-Empire, 1977, p. 15.

concernant les poursuites intentées en 1944-1945 contre certains membres de la Cagoule qui avaient fait allégeance aux nazis et les *Carnets* personnels de Dagore (pseudonyme d'Aristide Corre), secrétaire de l'O.S.A.R.N.[2].

L'intérêt que *la Cagoule*, groupe de comploteurs contre la République, animés d'un farouche esprit anticommuniste et de résolutions parfaitement antidémocratiques, représente pour le thème de réflexion de ce volume serait bien mince si l'organisation n'avait été, dès le moment de sa fondation, accusée de former une **sorte de franc-maçonnerie** par ceux-là mêmes qui constituaient ses alliés idéologiques naturels.

Aussi, il nous paraît important d'opérer le départ entre les intentions supposées des *Cagoulards*, les actions (parfois inventées de toutes pièces) qu'une certaine opinion publique avide de mystères et de secrets leur a prêtées et les rapports authentiques que leur organisation a pu entretenir avec un Ordre initiatiqu[e] comme la franc-maçonnerie.

La Cagoule associée à la franc-maçonnerie

C'est en particulier dans les milieux journalistiques d'extrême droite qu'est née l'association d'idées entre *la Cagoule* et la franc-maçonnerie. Dans un article assez célèbre paru dans *L'Action française* du 29 juillet 1936, Charles Maurras, qui cherche à mettre ses lecteurs et ses militants en garde contre les menées révolutionnaires du C.S.A.R., et qui redoute sa concurrence active, dénonce le « complot » des *Cagoulards*. Il est suspecté surtout de former une organisation de type maçonnique recourant à la double pratique du secret et du serment.

De divers côtés, écrit-il, *nous avons été mis au courant d'une* **intrigue secrète**, *ou qui se croit telle. Elle prend de grandes précautions pour affecter de se couvrir. Aussi en parle-t-on partout n'est-il bruit que de* **serments pseudo-maçons**, *que l'on fait jurer pour assurer un silence que tout détruit*[3].

Un peu plus loin dans le même article, le chantre de la monarchie et du rationalisme persifle et laisse clairement entendre que l'association dont il entend condamner les principes et les actes pourrait bien s'inspirer

[2] Aristide Corre a été fusillé par les Allemands dans la cour de la prison du Cherche-Midi le 31 mars 1942. Ses *Carnets,* extrêmement précieux pour comprendre les motivations des Cagoulards, ont été recueillis et révélés par le R.P. Joseph Fily, héros de Dachau et membre de la Cagoule (Cf. Bernadac, *op. cit.,* p. 10).

[3] Cf. Philippe Bourdrel, *La Cagoule, trente ans de complots,* Verviers, Marabout, 1986, p. 171.

de la franc-maçonnerie, société honnie dans le monde de la droite antirépublicaine et catholique. *Attention aux burlesques serments d'une prétendue Maçonnerie blanche ou grise qui pourrait bien ne pas être sans accointance avec la Maçonnerie rouge*[4]. Mal renseigné sans doute sur la symbolique des couleurs dans l'Ordre maçonnique, Maurras attribue au rouge une valeur qu'il ne revêt pas : à ses yeux la *Maçonnerie rouge* représente celle des démocrates (socialistes, radicaux) qui exerçaient le pouvoir en France, par opposition à la *Maçonnerie blanche ou grise* d'inspiration plus réactionnaire.

S'abreuvant aux mêmes sources ultraconservatrices mêlées d'antimaçonnisme, le chef de file des Croix du Feu, le colonel de La Rocque, va plus loin encore dans la condamnation de la Cagoule. À ses yeux, la nouvelle association secrète traduirait la collusion entre la Loge et la police pour déconsidérer et éliminer les partisans de l'extrême-droite. Dans *Le Flambeau* (organe du Parti social français) du 23 janvier 1937, il prévient ses sectateurs qu'il observe derrière l'action des Cagoulards *un véritable complot de la basse police, de la franc-maçonnerie, voire de l'anarchie*[5].

En s'exprimant de cette manière, Charles Maurras et le comte François de La Rocque prononcent en direction de leurs militants des paroles que ceux-ci aiment d'évidence à s'entendre répéter. Nourrie de préjugés contre toute association qui pourrait paraître adversaire de la monarchie, du conservatisme social et de la religion, la mouvance de l'extrême droite française d'avant-guerre se montre particulièrement hostile aux réalités maçonniques. Aussi, l'idée même de mettre cagoulards et francs-maçons sur le même pied, sans même prétendre que la première serait une émanation néfaste des seconds, suffit à jeter le discrédit sur le mouvement révolutionnaire et secret qui se met en place.

Pourtant, le chef et fondateur de l'O.S.A.R.N., le polytechnicien Eugène Deloncle, ancien membre des Camelots du Roi et farouche partisan de la réaction, ne semble pas trembler d'effroi devant le mot *franc-maçonnerie.* Dans un entretien qu'il donne le 25 septembre 1941, il emploie même ce vocable pour préciser les objectifs de son mouvement : *Je suis un réveillé de 1934... Il nous fallait organiser l'action souterraine, et comme une* **franc-maçonnerie retournée** *au bénéfice de la nation, accumuler une force explosive et qui pourrait exploser*[6]. Sa complaisance ne va cependant pas jusqu'à reconnaître le bien-fondé de la pratique maçonnique. Mais du

[4] Cf. Bourdrel, *op. cit.,* p. 174.
[5] Cf. Bourdrel, *op. cit., p.* 175.
[6] Cf. Bernadac, *Dagore,* p. 20.

travail des loges, le maître ès complots a retenu l'aspect secret *(souterrain* comme il le dit), qu'il entend appliquer à son propre profit.

Ainsi, Deloncle imite la franc-maçonnerie pour mieux contribuer à la détruire. Ces francs-maçons qu'il déteste, comme en témoigne un journaliste de *La Gerbe*[7], font néanmoins l'objet de son admiration et de son envie. Il reprendra donc au profit des Cagoulards, en les adaptant à leur milieu, divers usages traditionnels propres à l'Ordre maçonnique : le serment, le secret, des rites et des épreuves, des signes de reconnaissance, etc.

Sa volonté consiste à mettre sur pied une véritable société secrète à caractère politique (ce qui n'est évidemment pas l'objet de l'action maçonnique). Son groupement activiste s'ordonne de façon pyramidale et, contrairement aux loges, repose sur le principe du respect absolu de l'autorité. Celle-ci ne consiste d'ailleurs, pour les militants, qu'en une nébuleuse abstraite : pour des raisons évidentes de sécurité, l'affilié ne peut pas apprendre les noms des dirigeants et ne peut jamais entrer en contact avec le sommet de la pyramide. Il relève de son supérieur le plus direct, ne connaît que lui et ne reçoit d'injonction que de lui.

Pour cette raison, *la Cagoule* ne doit pas être tenue pour une société secrète, mais plutôt pour une société clandestine. À bien des égards, mais dans des perspectives politiques toutes différentes, elle rappelle d'autres sociétés vivant dans la clandestinité, comme les Ventes de Carbonari[8].

Certains des usages propres aux sociétés secrètes ont été repris par les Cagoulards. L'agrégation dans le mouvement s'accomplit à la suite d'une cérémonie de type ésotérique et d'une prestation de serment solennelle sur le drapeau tricolore[9]. Une Société secrète niçoise qui sera absorbée par *la Cagoule* et qui s'intitulait les *Chevaliers du glaive* pousse même le souci du détail symbolique plus loin : le grand maître de cette chevalerie est vêtu d'une longue robe rouge et encadré de deux assesseurs en noir. L'entrée dans le local s'opère après que quatre coups successifs (deux longs suivis de deux courts) ont été frappés à la porte[10]. L'emblème de ce groupement (repris, semble-t-il, par les Cagoulards) est formé d'une croix latine entourée de deux serpents censés représenter les ennemis séculaires de la France : la

[7] Pour Eugène Deloncle, les trois ennemis irréductibles de la France sont « le bolchévisme, le juif et la franc-maçonnerie ». (Cf. Bourdrel, *La Cagoule,* p. 71).

[8] Les Cagoulards sont quelquefois appelés les *nouveaux Carbonari.* (Cf. Jean Raymond Tournoux, *L'histoire secrète,* Genève, Ed. de la Crémille, 1973, p. 16).

[9] Cf. Tournoux, *op. cit.,* p. 41.

[10] Cf. Bourdrel, *op. cit.,* p. 80.

« juiverie » et la franc-maçonnerie. Remarquons au passage que Joseph Darnand, fondateur – de triste mémoire – du Service d'ordre légionnaire et de la Milice française, a assumé d'importantes responsabilités dans ce groupe des *Chevaliers du glaive* et au sein même de *la Cagoule*, avant de devenir l'un des représentants les plus abjects de la collaboration policière avec les nazis.

Les conjurés de *la Cagoule*, qui s'appellent entre eux *abonnés,* utilisent plusieurs signes de reconnaissance : tantôt ils laissent une écharpe blanche nouée et posée sur une table[11], tantôt ils font sauter une pièce de monnaie dans leur main. À la question *Quelle heure est-il ?,* ils doivent répondre : *Toujours la même*[12]. Leur mot de passe est *Saron,* anagramme d'O.S.A.R.N. Pour préserver leur anonymat, ils ne se nomment jamais par leur nom, mais par un pseudonyme ; ainsi, Eugène Deloncle est appelé *Marie,* le général Duseigneur *Dudu,* Aristide Corre *Dagore,* etc.

Malgré diverses similitudes entre les usages « symboliques » des Cagoulards et les traditions rituéliques des francs-maçons, l'idéologie de *la Cagoule* est, répétons-le, fortement teintée d'antimaçonnisme[13] et tout entière dévouée aux intrigues politiques d'extrême droite.

Une société secrète au service de la subversion fascisante

Par ses origines intellectuelles, *la Cagoule* était en quelque sorte prédestinée à l'activisme et à la sédition. Elle naît de la dissolution imposée par Léon Blum, le 18 juin 1936, de diverses ligues nationalistes comme les *Camelots du Roi, l'Action française,* les *Jeunesses patriotes,* etc. Le « génie » d'Eugène Deloncle repose sur une idée simple, selon laquelle les laissés-pour-compte de la cause ultra pouvaient être regroupés dans une formation politique nouvelle, secrète cette fois (donc théoriquement moins repérable pour la police et les services de la Sûreté de l'État) et davantage tournée vers l'action souterraine ou subversive.

[11] Cf. Bernadac, *op. cit.,* p. 36.
[12] Cf. Bourdrel, *op. cit.,* p. 80.
[13] Évoquant la vie politique belge, Aristide Cone explique la victoire de van Zeeland sur Degrelle par l'influence directe de la franc-maçonnerie, soutenue par Moscou et par le communisme international, *sur* les électeurs belges. Quand on sait toute l'importance qu'a exercée certain mandement épiscopal sur le scrutin, il y a de quoi sourire... (Cf. Bernadac, *op. cit.,* pp. 54 et 80).

Conspirateur dans l'âme, fanatique du mystère et du secret, secondé par Jean Filliol (autre transfuge des groupes *française)* et par une nuée d'officiers d'active, Deloncle[14] va si bien réussir dans son entreprise que les fondements de la République en vacilleront dans les années d'avant-guerre et que, selon certains témoins, des hommes politiques aussi peu enclins aux états d'âme que Pierre Laval, ne citeront jamais son nom sans quelque tremblement dans la voix[15].

La conjuration antidémocratique mise au point par Deloncle et ses amis a bien failli réussir. Parmi les menées subversives que l'on peut, sans doute aucun, compter à l'actif de *la Cagoule*, on dénombre le rassemblement de groupes d'officiers séditieux au sein de l'armée sous la direction du commandant Loustaunau-Lacau[16], la constitution de stocks d'armes en vue d'une prise de pouvoir, la récolte de fonds secrets auprès d'industriels importants ou de gros commerçants.

Parmi d'innombrables projets séditieux potentiels, *la Cagoule* a effectivement réalisé un certain nombre d'actions criminelles. Elle a trempé dans le vol de bacilles botuliques à l'Institut Pasteur, lesquels devaient servir (déjà !) d'armes chimiques et tuer subrepticement l'une ou l'autre personnalité du monde politique en place.

Elle a également secondé les services secrets de l'Italie mussolinienne en perpétrant l'assassinat des frères Carlo et Nello Rosselli, adversaires de l'État fasciste réfugiés en France.

---

[14] Physiquement, Deloncle a quelque chose de Mussolini. Le front dégarni, un nez fin et busqué, un menton volontaire, des yeux perçants... Travailleur acharné, il exerce une autorité qui n'autorise pas la réplique. Ancien élève de Polytechnique, administrateur de plusieurs sociétés, il aurait pu mener la vie tranquille d'un grand bourgeois d'avant-guerre (il connaissait, dit-on, l'œuvre poétique de Baudelaire par cœur). Au lieu de quoi, il complote et se compromet dans le crime. Il finira mal : au moment où son ami l'amiral Darlan, ministre de Vichy, rallie le camp des Alliés en Afrique du Nord, Deloncle se remet à comploter et devient l'agent de liaison entre Darlan et l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr, qui espérait renverser Hitler et signer une alliance avec l'Angleterre contre la Russie. Dénoncé à la Gestapo, Deloncle est abattu par la police secrète allemande à son domicile, le 7 janvier 1944, alors qu'il tentait de se défendre, les armes à la main. (Cf. Bourdrel, *op. cit.,* pp. 334-355).

[15] Cf. Bourdrel, *op. cit.,* p. 67.

[16] Prétendu descendant d'un bâtard d'Henri IV, cet officier brillant, major de promotion à l'École de Guerre (dans la même classe que le général de Gaulle), avait – par crainte du communisme – créé les réseaux « Corvignolles » dans l'armée, avec l'assentiment du maréchal Pétain, alors ministre de la Guerre du cabinet Doumergue. C'est lui qui va informer Pétain de l'existence de *la Cagoule* et favoriser l'assimilation des réseaux « Corvignolles » et de *la Cagoule* militaire. Il sera cité à comparaître au procès du maréchal et répondra par la négative à l'accusation d'appartenance à *la Cagoule* prononcée contre l'ancien chef de l'État français. (Cf. Bourdrel, *op. cit.,* pp. 177-212).

Elle aurait aussi imaginé et réalisé les exécutions quasi publiques (et au poignard) de l'économiste russe Dimitri Navachine, franc-maçon et espion à la solde de l'Union soviétique, et d'une jeune une, Laetitia Toureaux, maîtresse d'un des chefs de l'organisation transfuge indiscrète des services de sécurité italiens.

Elle exécute enfin les « traîtres » qui s'écartent de ses rangs, animent Maurice Juif (ancien membre des *Chevaliers du glaive* et, malgré son nom, antisémite virulent) ainsi que Léon Jean-Baptiste, intermédiaire indélicat dans une affaire d'achat d'armes en Belgique.

La rumeur publique lui a prêté d'autres meurtres. Mais, devant l'impossibilité où l'on se trouve de réunir les preuves suffisantes ou même les simples indices nécessaires pour étayer ces présomptions, on tiendra de telles suspicions pour de pures hypothèses.

Il n'en reste pas moins que, dans l'histoire de notre siècle, *la Cagoule* s'est montrée comme une société secrète politique extrêmement dangereuse[17]. Parce que son nom a souvent été associé ou amalgamé à celui de l'Ordre maçonnique, il nous a paru utile de rendre justice à l'une et à l'autre.

Si les apparences se révèlent quelquefois trompeuses, si en surface, et sur des points de détail négligeables, diverses similitudes peuvent apparaître entre les deux organisations, on ne doit pas perdre de vue qu'à la promotion intellectuelle et morale de l'individu voulue par la franc-maçonnerie répond, dans le cas d'une organisation comme *la Cagoule*, une périlleuse ambition d'asservissement de l'homme et, *in fine,* la négation même du droit.

[17] Au moment de l'occupation de la France par les forces allemandes, un grand nombre de Cagoulards se mettent au service de l'ordre nouveau et naviguent dans les eaux vichyssoises, comme Joseph Darnand, Raphael Alibert, Gabriel Jeantet, le docteur Martin ou le capitaine Ménétier. Mais d'autres rallient la Résistance, soit en suivant le général de Gaulle à Londres (comme Maurice Duclos), soit en agissant dans les réseaux de résistance sur le territoire. Plusieurs *abonnés* de la Cagoule mourront en déportation.

Masques et franc-maçonnerie

par
Marthe Van de Meulebroeke

En réalité, la franc-maçonnerie n'a pas besoin de masques. Elle vit fort bien au grand jour. C'est comme cela qu'elle se porte le mieux. Mon affirmation constitue-t-elle un paradoxe ? Voyons cela de plus près.

Au Moyen Âge, elle formait une corporation de constructeurs. Elle avait évidemment ses secrets de métier. Elle avait ses signes de reconnaissance qui permettaient à ses membres de voyager (à travers l'Europe et en Orient) et de se faire reconnaître partout comme dûment initiés au métier, et aptes à l'exercer. Elle avait son code d'honneur, ses règles et ses principes. Et, bien sûr, un rituel qui resserrait les liens entre ses membres. Mais elle avait pignon sur rue. On savait où faire appel à ses techniciens chaque fois que l'on avait besoin de leurs services.

Devenue spéculative, la franc-maçonnerie a gardé des secrets : les signes de reconnaissance, les rituels. Mais sont-ils vraiment secrets ? Ils sont publiés partout !

On dira que le secret réside dans le vécu de l'initiation et qu'il est donc incommunicable. D'accord. Mais il en est de même pour toute initiation. Comment comprendre une sonate ou un poème sans se laisser pénétrer par ce qu'ils ont d'unique et d'ineffable ?

Restent les noms. Dans les pays protestants, comme l'Angleterre et les États-Unis, beaucoup de maçons inscrivent leurs titres sur leurs cartes de visite et ne se gênent pas pour défiler dans la rue, revêtus de leurs décors.

Dans les pays à dominance catholique, il n'en va pas de même. La plupart des maçons ne se déclarent pas tels. C'est, il est vrai, leur droit le plus strict : le droit à la vie privée. On peut tout de même s'interroger sur les raisons de cette différence de comportement selon que la société englobante est protestante ou catholique. Que s'est-il passé dans les pays catholiques ? On le sait, l'Église romaine se considère (se considérait ?) comme seule détentrice de la Vérité absolue et de l'autorité suprême. Elle

ne pouvait donc tolérer qu'une société philosophique mette sur le même pied « l'erreur et la vérité » ni que cette société échappe à son contrôle. Aussi, on le sait, Rome a-t-elle à plusieurs reprises excommunié les francs-maçons.

Contrairement à ce que croient certains catholiques, la chose ne fut pas sans conséquences multiples. Dans toute société où l'Église romaine n'était pas clairement séparée de l'État, les francs-maçons eurent à souffrir dans leur vie professionnelle ou même dans leur droit de vivre. (Dans l'Espagne franquiste, des évêques ont fait fusiller des francs-maçons parce que francs-maçons). La plupart furent donc enclins à la plus grande discrétion possible.

Même dans des sociétés laïcisées comme la France d'entre eux guerres, les milieux catholiques continuaient à exercer une pression sociale suffisante pour inquiéter tous les non-conformistes.

Mais d'autres forces s'en prirent à la franc-maçonnerie et aux francs-maçons. En 1940, le triomphe des régimes totalitaires allait donner à tous les milieux d'extrême droite le pouvoir de persécuter les francs-maçons et de les assassiner. Beaucoup moururent dans des camps de concentration ou sous les balles de meurtriers anonymes. (Mon père avait reçu une lettre de menace de mort et ne dut la vie sauve qu'à la victoire des Alliés). Ce n'est pas un hasard si parmi les universités de Belgique, seule l'*Université libre de Bruxelles* fut fermée sur l'ordre de l'occupant. Elle incarnait un idéal de liberté d'esprit qu'avaient voulu lui insuffler ses fondateurs maçons.

Le secret dont se sont entourés les francs-maçons trouve donc dans les situations qu'ils ont vécues un fondement objectif.

Tout danger a-t-il disparu ? Il suffit d'entendre un Le Pen ou des catholiques intégristes pour se persuader du contraire. Mais les francs-maçons seraient-ils aujourd'hui dans une sécurité parfaite, il subsiste pour tout homme et pour tout groupe un droit à la discrétion. Dans le cas qui nous occupe, ce droit garantit le climat de liberté et de confiance qui doit régner dans un lieu où l'on ose se poser toutes les questions, confronter ses doutes et ses réflexions.

La discrétion, oui. Un épais mystère, non.

La **discrétion** me semble compatible avec une **extériorisation** de bon aloi. Les principes, les buts, l'organisation, les méthodes de travail, les sujets de réflexion même, il me paraît loisible et opportun de les publier. En France, l'organisation de journées « portes ouvertes » a eu des résultats heureux. Dans son livre *La réalité maçonnique* (Flammarion, 1982), Jean Verdun raconte comment il fut impressionné par la haute tenue d'un débat public organisé par la Grande Loge sur le thème de la contraception.

Qu'on m'entende bien. Il ne s'agit selon moi ni de se livrer à une propagande quelconque ni de faire de la politique au sens étroit du mot. Mais simplement de montrer ce que l'on est : des hommes et des femmes en recherche et qui aspirent à travailler au progrès moral de l'homme sur les plans à la fois individuel et social.

Pourquoi les francs-maçons feraient-ils l'effort de se montrer tels qu'ils sont ? C'est, je crois, plus sain que de les laisser imaginer tels qu'ils ne sont pas ! Un épais mystère favorise toutes les projections et ouvre la porte à tous les phantasmes.

C'est plus sain aussi de se démarquer nettement des sociétés, occultes ou non, qui, sous prétexte de défendre une haute spiritualité, entraînent des naïfs sur des voies politiques, d'abord cachées à leurs adeptes, voies curieusement toujours orientées vers l'extrême droite. Témoin, cette secte dont les membres se disent alchimistes et qui apporte son soutien aux propos antisémites, antimaçonniques xénophobes de Le Pen. Comme le montre Jean Bosbeke, dans *Les Chevaliers du XX^e^ siècle,* à l'attrait d'une expérience spirituel énigmatique s'ajoute le charme vain de titres prestigieux et l'espoir d'exercer un pouvoir caché, généralement illusoire, mais qui, hélas, parfois se révèle bien réel. Les déviations monstrueuses de la Loge P2 sont à cet égard significatives. Sans doute, faudrait-il aussi évoquer *l'Opus Dei...*

Un même esprit simpliste de croisade anime tous ces mouvements. Or l'histoire des Croisades nous apprend qu'elles sont très meurtrières. Mais aussi qu'elles servent des intérêts qui n'apparaissent pas au premier coup d'œil.

Tout ceci n'a rien à voir avec le travail maçonnique qui, dès les *Constitutions* de 1723, se veut fondé sur des bases pluralistes, tolérantes et pacifiques. Il est important de le dire.

Notices biographiques

À la demande de nombreux lecteurs, nous publions ci-après de brèves notices biographiques' destinées à mieux faire connaître nos auteurs, Ours occupations professionnelles et leurs intérêts culturels.

Jacques Lemaire (né en 1946) est docteur en philosophie et lettres. Il a enseigné pendant une dizaine d'années à l'Athénée Adolphe Max, puis à l'Académie Royale des Beaux-Arts. Il est aujourd'hui professeur à l'Institut d'enseignement supérieur Lucien Cooremans et l'*Université libre de Bruxelles*.

Spécialiste de la langue et de la littérature du Moyen Âge, il s'intéresse aussi à l'histoire des idées en France au XVIII[e] siècle, spécialement aux rapports entre les gens de lettres et la franc-maçonnerie. Ses travaux sur cette question ont donné lieu à un livre qui a reçu le prix de la Fondation Guy Cambier en 1984.

Il assume, depuis septembre 1975, la responsabilité de la revue *La Pensée et les Hommes*.

Francesco Amato (né en 1938) est originaire de la première génération d'immigrés du sud de l'Italie. Son père étant Sicilien et sa mère Napolitaine, il se sent concerné par son pays d'origine, dont les aspects religieux et philosophiques lui tiennent à cœur.

Il s'occupe aujourd'hui de marketing dans une société d'informatique sise en Belgique, mais fait de fréquents retours en Sicile, pour alimenter sa réflexion.

Jean Dierkens est docteur en médecine, neuro-psychiatre, psychanalyste. Il enseigne à l'*Université de Mons-Hainaut* (actuellement il est doyen de la Faculté des Sciences psychopédagogiques) et à l'*Université libre de Bruxelles* (Faculté de Philosophie et Lettres).

Il s'est particulièrement intéressé aux phénomènes dits paranormaux, aux états non ordinaires de conscience, aux psychologies non européennes, à la psychologie transpersonnelle et, parmi ses cours, enseigne la psychologie transculturelle. Attiré par l'ésotérisme depuis plusieurs dizaines d'années,

son intérêt fondamental va à une approche pythagoricienne, qui privilégie l'association de techniques méditatives à l'analyse rationnelle et scientifique et qui situe l'homme dans un contexte non religieux, mais impliquant une dimension spirituelle.

Alexandre Marius Dées de Sterio (né le 21 avril 1944) a fait ses études primaires et secondaires à Luxembourg, ses études supérieures et universitaires en France (Paris et Strasbourg). Diplômé de l'École supérieure de Journalisme de Paris, il est aussi diplômé de l'École pratique des Hautes Études, VI[e] Section (aujourd'hui E.H.E.S.S.) pour son travail historique *Les Juifs en U.R.S.S.* qui lui a valu d'avoir été coopté par l'Institut national d'Études slaves de Paris. Après un doctorat en sociologie, il a fait son doctorat d'État ès lettres et sciences humaines en traitant de la *Littérature et société en Allemagne : le cas de Wolfgang Borchert.*

Il est actuellement professeur au Centre de télé-enseignement de l'*Université de Strasbourg II* (France) et professeur au « Lehrstuhl für Neuere Germanistik » (Prof. Herbert Anton) à l'*Université de Düsseldorf* (R.F.A.).

Marthe Van de Meulebroeke (née en 1922) est licenciée en philosophie et lettres (groupe philologie romane et groupe philosophie). Actuellement professeur honoraire à l'École Normale Charles Buls, elle a aidé à la formation de nombreux professeurs de morale laïque. Elle s'est intéressée à la poésie pure, au sentiment religieux, au libre examen et à la laïcité, aux Droits de l'homme, au racisme, à la condition féminine, au planning familial, à l'immigration, au quart-monde, à la franc-maçonnerie.

Collaboratrice à *La Pensée et les Hommes,* elle a réalisé des émissions et écrit des articles sur ces sujets. Elle poursuit une recherche sur les procédés d'argumentation dans les premières œuvres de S. Freud.

Table des matières

Jacques Lemaire — *Avant-propos* 9

José A. Ferrer Benimeli — *Les Caballeros Racionales, les loges lotariennes et les formes déviées de la franc-maçonnerie dans le monde hispanique* 13

Francesco Amato — *De l'obédience à la déviance : la loge P2* 29

Jacques Lemaire — *Une franc-maçonnerie catholique en Amérique du Nord : l'Ordre des Chevaliers de Colomb* 41

Jean Dierkens — *Les formes contemporaines du rosicrucisme et la franc-maçonnerie* 53

Alexandre M. Dées de Sterio — *Mouvements syndicaux en Allemagne et symbolique maçonnique* 79

José A. Ferrer Benimeli — *Antimaçonnisme et anticléricalisme : la mystification de Léo Taxil (1890-1897)* 91

Ésotérisme et folkore estudiantin

Les cercles secrets d'étudiants à l'Ulb 105

Les Frères Macchabées : souvenirs des années trente 111

L'Ordre des Frères Truands 117

L'Ordre du Phallus 125

V.Giuseppe Alongi — *Observations sur les rites de la Maffia* 131

Jacques Lemaire — *La Cagoule : une société secrète d'action révolutionnaire* 139

Marthe Van de Meulebroeke — *Masques et franc-maçonnerie* 143

Notices biographiques 145

Dans la même série

La laïcité et les médias, 1985
Naissance, vie, mort : quelles libertés ?, 1986
Les individualismes, 1986
Dire l'Histoire, 1987
Immigrés : qui dit no à qui ?, 1987
L'Outrage aux moeurs, 1988
Judaïsme et laïcité, 1988
Quelle religion pour la Révolution ?, 1989
Le français et les Belges, 1989
Panem et sportenses ? Sport et société, 1989